

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Photo-montage de couverture d'Hervé Calixte
illustrant la nouvelle " *Loup y es-tu ?* "
(Photo Viollet)

5e Année — N° 49 Décembre 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 920 *frs.*)
1 an : — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.790 *frs.*)

A nous la Lune!

(*Venture to the Moon*)

par ARTHUR C. CLARKE

Le premier livre d'Arthur Clarke publié en France était « L'exploration de l'espace » (*Denoël*). *C'est que Clarke est un des meilleurs spécialistes actuels de la vulgarisation astronautique, comme on en jugea également par son roman* « Les îles de l'espace » (*Fleuve Noir*). *Plus tard, la publication au Rayon Fantastique d'un autre roman de lui,* « Les enfants d'Icare », *révéla au public français qu'il était aussi un des plus grands poètes de la science-fiction. En outre, c'est un humoriste distingué, ainsi qu'en témoignent les deux nouvelles que* « Fiction » *a publiées de lui :* « Supériorité écrasante » (*n°* 3) *et* « Le contact » (*n°* 43).

Sous le titre de « A nous la Lune ! » *nous vous présentons aujourd'hui une suite de courts récits, doublement attrayants puisqu'ils combinent deux des aspects de l'auteur : exactitude scientifique rigoureuse et humour sous-jacent plein de charme. Ce sont six épisodes de la première expédition sur la Lune, réalisée en commun par les Américains, les Anglais et les Russes ! Inutile d'ajouter à quel point ce thème est d'actualité, au moment où le satellite artificiel, première étape de la conquête lunaire, est plus que jamais à l'ordre du jour.*

I : A VOS MARQUES !

L'HISTOIRE de la première expédition lunaire a été écrite tant de fois que certains doutent qu'on puisse encore trouver quelque chose de nouveau à dire sur le sujet. Et cependant, je suis d'avis que les rapports officiels, les comptes rendus des témoins oculaires, les diffusions en direct et les enregistrements pris sur le vif n'en ont jamais fourni un tableau complet. Ils relatent abondamment les découvertes qui ont été faites, mais parlent peu des hommes à qui on les doit.

En ma qualité de capitaine de l'*Endeavour* et par conséquent de commandant de l'équipe britannique, j'ai été en mesure d'observer bien des choses qu'on chercherait en vain dans les livres d'histoire, et s'il convient de garder le secret sur certaines d'entre elles, du moins peut-on en révéler quelques autres. Un jour, je l'espère, mes collègues du *Goddard* et du *Ziolkovski* feront connaître leur opinion. Mais comme le commandant Vandenburg est toujours sur Mars et le commandant Kras-

nin quelque part à l'intérieur de l'orbite de Vénus, il semble que nous devions attendre encore quelques années avant de lire leurs mémoires.

Il est des cas où l'on a besoin de soulager sa conscience, et je me sentirai pour ma part bien plus heureux quand j'aurai dit comment avait été prévu et comment eut lieu en réalité le premier départ pour la Lune, départ sur lequel un certain mystère n'a jamais cessé de planer.

Comme chacun le sait, les trois astronefs, l'américain, le russe et le britannique, furent assemblés dans l'orbite de la Station Spatiale n° 3, à huit cents kilomètres au-dessus de la Terre, avec des pièces hissées à cette altitude par des fusées-cargos à plusieurs étages. Bien que toutes les parties constituantes eussent été préfabriquées, le montage et l'essai de ces astronefs prit plus de deux ans, au bout desquels un grand nombre de gens — qui ne comprenaient pas la complexité de la tâche — commencèrent à montrer quelque impatience. Ils avaient vu des douzaines de photos et de reportages télévisés des trois vaisseaux interplanétaires flottant dans l'espace à proximité de la Station n° 3, apparemment achevés et prêts à prendre leur vol à tout moment. Mais ce que les images ne montraient pas, c'était le travail minutieux et fastidieux qui continuait sur des milliers de conduites, de câbles électriques, de moteurs et d'instruments, à connecter et à soumettre à tous les essais imaginables.

Aucune date limite n'avait été fixée pour le départ, car, la Lune étant toujours approximativement à la même distance, n'importe quel moment convient; la seule condition est d'être prêt. Du point de vue de la consommation de carburant, la différence est pratiquement nulle, que le départ ait lieu lors de la pleine lune, de la nouvelle lune, ou de toute autre phase intermédiaire. Nous prîmes grand soin de ne faire aucune prédiction quant à notre envol, bien qu'ayant été vivement sollicités de fixer une date et une heure précises. Tant de choses peuvent tourner mal dans un vaisseau de l'espace, et nous ne voulions pas dire au revoir à la Terre avant d'être prêts jusqu'au dernier détail.

Je me rappellerai toujours la dernière conférence des commandants à bord de la Station Spatiale, quand nous annonçâmes tous que nous étions prêts. Comme il s'agissait d'une entreprise en commun, chacune des équipes se spécialisant dans une tâche particulière, il avait été convenu que nous nous poserions tous au cours de la même période de vingt-quatre heures, sur un lieu d'atterrissage choisi à l'avance, dans la Mer des Pluies. Cependant, le soin avait été laissé à chaque commandant de fixer les détails du voyage, sans doute dans l'espoir que nous ne copierions pas nos fautes réciproquement.

— « Je serai en mesure de faire mon premier décollage fictif à 9 heures demain matin, » dit le commandant Vandenburg. « Et vous, messieurs? Devons-nous demander au Contrôle Terrestre de se tenir prêt à nous assister tous les trois? »

— « Pour moi, c'est O. K., » dit Krasnin, qu'on ne parvenait pas à convaincre que son argot américain était démodé depuis vingt ans.

Je donnai mon accord d'un signe de tête. Il était vrai qu'une série d'indicateurs de niveau de carburant fonctionnaient encore de façon

capricieuse, mais cela n'avait pas une grande importance ; ils seraient en état avant que vienne le moment de faire le plein des réservoirs.

Le départ fictif consistait en une réplique exacte d'un vrai décollage, chacun exécutant le travail qui lui incomberait quand le moment viendrait de partir pour de bon. Nous avions évidemment procédé à plusieurs répétitions sur la Terre, mais cette fois-ci, ce devait être une parfaite imitation de ce qui se passerait quand nous nous envolerions finalement pour la Lune. Il ne manquait qu'une chose : le grondement des moteurs qui nous diraient que le voyage avait commencé.

Nous fîmes six simulacres complets de décollage, passâmes nos astronefs au crible pour éliminer tout ce qui ne s'était pas comporté de façon irréprochable, puis nous fîmes encore six autres décollages fictifs. *L'Endeavour*, le *Goddard* et le *Ziolkovski* étaient tous trois en parfait état de navigabilité. Il ne restait plus qu'à faire le plein et nous serions prêts à partir.

S'il est une chose que je ne voudrais pas revivre, c'est bien la tension de ces quelques dernières heures. Le monde avait les yeux sur nous ; le départ était maintenant fixé, avec une marge d'incertitude inférieure à quelques heures. Les derniers essais avaient été faits et nous étions convaincus que nos navires n'auraient pu être en meilleure condition pour entreprendre le voyage.

C'est alors que je reçus d'un très haut fonctionnaire un message radio urgent et secret dans lequel m'était faite une suggestion présentée avec une telle autorité qu'il ne pouvait guère être question de ne pas la considérer comme un ordre. La première expédition à destination de la Lune, me rappelait-on, était une entreprise conduite en collaboration... mais quel prestige notre pays n'en tirerait-il pas si c'était nous qui arrivions les premiers, ne serait-ce qu'avec deux heures d'avance...

Cette suggestion me causa une pénible surprise et je ne me fis pas faute de le dire. Nous étions devenus, Vandenburg, Krasnin et moi, d'excellents amis et nous mettions en commun tous nos efforts pour réussir. Je m'excusai donc de mon mieux, disant que puisque nos trajectoires étaient déjà établies, nous ne pouvions plus rien y changer. Chaque navire faisait le voyage par la route la plus économique pour conserver du combustible. Si nous partions ensemble, nous arriverions ensemble, à quelques secondes près.

Malheureusement, quelqu'un avait une réponse toute prête à cela. Nos trois navires, réservoirs pleins et équipages à leur poste, devaient tourner autour de la Terre pendant plusieurs heures comme pour prendre leur élan avant de s'arracher effectivement à leurs orbites de satellites pour se diriger vers la Lune. A notre altitude de huit cents kilomètres, il nous fallait quatre-vingt-quinze minutes pour boucler notre circuit autour de la Terre et une fois seulement par révolution, le moment serait propice à prendre notre essor. Si nous pouvions devancer d'une révolution le coup de pistolet du départ, les autres devraient attendre cette durée de quatre-vingt-quinze minutes avant de nous suivre. Et

ainsi ils se poseraient sur la Lune quatre-vingt-quinze minutes après nous...

Je n'entrerai pas dans le détail des arguments et je suis encore un peu honteux d'avoir cédé et accepté de tromper mes deux collègues. Nous étions dans l'ombre de la Terre, en éclipse momentanée, lorsque le moment calculé avec précision arriva. Vandenburg et Krasnin, les braves garçons, pensèrent que j'allais faire encore un tour avec eux avant de nous élancer tous les trois ensemble. Jamais de ma vie je n'ai eu autant honte de ma conduite que lorsque j'appuyai sur le bouton commandant l'allumage et que je sentis la soudaine poussée des moteurs m'entraînant loin de ma planète-mère.

Pendant les dix minutes qui suivirent, nous fûmes entièrement accaparés par la lecture de nos instruments qui nous apprenaient que l'*Endeavour* fonçait de toute la puissance de ses moteurs selon sa trajectoire calculée à l'avance. Au moment, ou presque, où nous échappâmes finalement à l'attraction terrestre et pûmes couper les moteurs, nous sortîmes brusquement de l'ombre pour déboucher dans la pleine lumière du soleil. Il n'allait plus désormais y avoir de nuit jusqu'à ce que nous atteignions la Lune, après cinq jours d'une croisière sans effort et silencieuse à travers l'espace.

Déjà la Station Spatiale n° 3 et les deux autres astronefs devaient être à deux mille kilomètres derrière moi. Encore quatre-vingt-cinq minutes et Vandenburg et Krasnin, repassant par le point de départ normal, pourraient prendre leur essor comme je l'avais fait. Mais ils ne pourraient jamais ratrapper leur retard sur moi et j'espérais qu'il ne m'en voudraient pas trop quand nous nous reverrions sur la Lune.

Je mis en marche la camera arrière et observai la lueur distante de la Station Spatiale qui émergeait juste de l'ombre de la Terre. Je mis quelque temps à me rendre compte que le *Goddard* et le *Ziolkovski* ne flottaient plus à côté, où je leur avais faussé compagnie.

Non ; ils n'étaient guère qu'à un kilomètre derrière nous, naviguant exactement à la même vitesse que nous. Je les regardai un instant sans pouvoir en croire mes yeux et, finalement, je compris que nous avions eu tous les trois la même idée !

— « Ça alors, ces deux espèces de faux jetons ! » murmurai-je entre mes dents. Puis je fus secoué d'un rire si énorme qu'il me fallut plusieurs minutes avant d'oser appeler le Contrôle Terrestre pour dissiper son inquiétude en l'informant que tout avait marché selon le plan prévu. Mais ce plan, évidemment, n'était pas celui qui avait été annoncé à l'origine...

Nous éprouvâmes quelque gêne quand nous prîmes tous trois contact par radio pour échanger des congratulations. Et cependant, je pense que, en notre for intérieur, chacun de nous était heureux que les choses se soient passées de cette façon. Pendant le reste du voyage, nous ne fûmes jamais éloignés de plus de quelques kilomètres les uns des autres et les manœuvres d'atterrissage furent si bien synchronisées que nos trois réacteurs de freinage touchèrent la surface de la Lune simultanément.

Enfin, je veux dire presque simultanément. Je pourrais certes faire état du fait que je touchai le sol deux cinquièmes de seconde avant Krasnin. Mais mieux vaut ne pas m'en vanter puisque Vandenburg m'avait devancé exactement d'autant.

Sur un voyage de quatre cent mille kilomètres, je pense que c'est ce qu'on peut appeler une arrivée dans un mouchoir.

II : ROBIN DES BOIS, VERSION MODERNISÉE

Nous avions atterri de bonne heure dans l'aube du long jour lunaire et les ombres tombaient en oblique tout autour de nous, s'allongeant jusqu'à plusieurs kilomètres à travers la plaine. Elles raccourciraient lentement à mesure que le soleil s'élèverait dans le ciel, jusqu'à ce qu'elles disparaissent presque à midi — mais midi était encore à cinq jours de là, car nous mesurions le temps comme sur la Terre, et la tombée de la nuit était encore éloignée de sept jours. Nous avions presque deux semaines de jour avant que le soleil se couche et que la Terre à la lueur bleuâtre règne dans notre ciel.

Nous eûmes peu le temps d'explorer au cours de ces premières journées passées dans la fièvre. Il nous fallait décharger les astronefs, nous accoutumer aux conditions hostiles dans lesquelles nous nous trouvions, apprendre à manœuvrer nos chenillettes et nos scooters à traction électrique et bâtir les igloos qui devaient nous servir de domicile, de bureaux et de laboratoires jusqu'à notre départ. En cas de nécessité, nous aurions pu vivre dans les astronefs, mais nous y aurions été terriblement à l'étroit. Non pas que les igloos fussent exactement spacieux et confortables, mais c'était un luxe après cinq jours dans l'espace. Faits de matière plastique résistante et élastique, ils se gonflaient comme des ballons et l'intérieur était ensuite divisé en chambres séparées. Des compartiments à air donnaient accès au monde extérieur et des canalisations les reliaient aux installations de purification d'air des astronefs pour maintenir l'atmosphère respirable. Il va sans dire que l'igloo américain était le plus grand et qu'il était venu sur la Lune pourvu de tout le nécessaire, y compris l'évier — pour ne pas mentionner une machine à laver que nous-mêmes et les Russes ne cessions d'emprunter.

Ce n'est que tard dans l' « après-midi » — soit environ dix jours terrestres après notre arrivée — que nous finîmes de nous organiser et que nous pûmes penser sérieusement à nos travaux scientifiques. Les premiers groupes d'exploration firent de petites sorties timides dans le désert autour de la Base, se familiarisant avec la nature du terrain. Bien entendu, nous possédions déjà des cartes et des photographies très détaillées de la région où nous avions atterri, mais il était surprenant de voir combien elles pouvaient être trompeuses. Ce qui figurait sur une carte comme un mamelon paraissait souvent une montagne pour l'homme qui avançait avec peine dans un scaphandre, et il arrivait fréquemment que

des plaines qu'on eût cru faciles à parcourir fussent couvertes d'une poussière dans laquelle, enfonçant jusqu'aux genoux, on n'avançait qu'avec une lenteur et une fatigue extrêmes.

Mais c'étaient là des difficultés secondaires, et la faible pesanteur qui ne donnait aux objets que le sixième de leur poids terrestre les compensait largement. A mesure que les savants accumulaient les résultats et les spécimens, les circuits de radio et de télévision avec la Terre étaient de plus en plus encombrés et le moment vint où ils finirent par être occupés en permanence. Nous ne laissions rien au hasard ; même si nous ne devions jamais revoir la Terre, les connaissances que nous accumulions y parviendraient.

La première des fusées automatiques de ravitaillement arriva deux jours avant le coucher du soleil, exactement comme il avait été prévu. Nous vîmes ses réacteurs de freinage lancer une brève flamme dans le ciel, puis s'allumer de nouveau quelques secondes avant qu'elle touche le sol. Nous ne pûmes observer l'atterrissage proprement dit, car, pour des raisons de sécurité, le terrain choisi était à cinq kilomètres de la Base. Et, sur la Lune, un point situé à une telle distance se trouve largement derrière la ligne de courbure de l'horizon.

Quand nous parvînmes à la fusée-robot, nous la trouvâmes reposant sur ses amortisseurs formant trépied, légèrement de guingois, mais en parfait état. Tout ce qu'elle contenait était intact aussi, depuis les instruments jusqu'à la nourriture. Nous emportâmes vivres et matériel à la Base, l'air triomphant, et nous nous permîmes de fêter l'événement comme il se devait. Il y avait longtemps que les hommes trimaient dur et cette petite détente était la bienvenue.

Ce fut une fête mémorable, dont le bouquet, je crois bien, fut la tentative du commandant Krasnin d'exécuter une danse cosaque revêtu de son scaphandre spatial. Ensuite, nous pensâmes à organiser des compétitions sportives, mais nous découvrîmes que, pour des raisons évidentes, les exercices de plein air étaient assez limités. Des jeux comme le croquet ou les boules auraient été praticables si nous avions eu l'équipement nécessaire, mais pour le cricket et le football il n'y fallait pas compter. Sous cette faible pesanteur, un ballon de football eût été projeté à huit cents mètres sur un bon coup de pied et une balle de cricket se fût envolée si loin qu'on ne l'aurait jamais retrouvée.

Le professeur Trevor Williams fut le premier à concevoir un sport lunaire pratique. Il était notre astronome et l'un des hommes les plus jeunes à avoir été nommé membre de la Société Royale, s'étant vu conférer cette dignité alors qu'il n'avait que trente ans. Ses travaux sur les méthodes de navigation interplanétaire l'avaient rendu célèbre dans le monde entier. Moins connue cependant était son habileté en tant que tireur à l'arc. Deux années de suite il avait été champion du pays de Galles. Je ne fus donc pas surpris le jour où je le découvris tirant sur une cible placée sur un tas de scories lunaires.

L'arc était curieusement fabriqué, avec une barre en matière plastique laminée à laquelle était assujetti un fil d'acier d'un organe mécanique de

commande. Je me demandais où Trevor se l'était procuré, puis je me rappelai que la fusée-cargo automatique avait été démontée et qu'on en trouvait maintenant des pièces éparpillées un peu partout. Les flèches, toutefois, étaient l'élément le plus intéressant de cette arme. Pour leur donner de la stabilité à la surface de la Lune privée d'air, où un empennage eût évidemment été inutile, Trevor était parvenu à les rayer selon le même principe qu'un fusil. Chaque flèche était munie d'un petit dispositif qui la faisait tourner sur elle-même à la manière d'un balle, si bien qu'elle suivait un trajet rectiligne après avoir quitté l'arc.

Même avec cet équipement plutôt rudimentaire, il était possible de tirer une flèche à plus d'un kilomètre si on le désirait. Cependant, Trevor ne tenait pas à gaspiller ses flèches, difficiles à fabriquer ; il préférait se rendre compte de la précision de son tir. C'était un spectacle étrange que d'observer la trajectoire aplatie de ces flèches ; elles semblaient filer parallèlement au sol. S'il ne faisait pas attention, l'avertit plaisamment un de nos hommes, ses flèches pourraient devenir des satellites de la Lune et lui arriver dans le dos quand elles auraient bouclé leur orbite.

La seconde fusée de ravitaillement nous parvint le lendemain, mais cette fois les choses ne se déroulèrent pas selon les prévisions. Son atterrissage fut parfait, mais malheureusement le pilote automatique commandé par radar fit une de ces erreurs comme se plaisent à en faire de telles machines sans cervelle. Il choisit le seul piton vraiment impossible à gravir de tout le voisinage et, ayant fixé son faisceau droit sur le sommet, la fusée vint se poser là comme un aigle descendant sur son aire dans la montagne.

Le ravitaillement dont nous avions un si pressant besoin était à cent cinquante mètres au-dessus de nos têtes et dans quelques heures la nuit allait tomber. Que faire?

Une quinzaine d'entre nous émirent simultanément la même suggestion et, pendant quelques minutes, ce fut un beau remue-ménage dans la Base pour récupérer tous les cordons de nylon inutilisés. Il y en eut bientôt plus d'un millier de mètres enroulés proprement aux pieds de Trevor tandis que nous attendions avec impatience. Trevor en attacha une extrémité à une flèche, banda son arc et fit un essai en tirant sa flèche à la verticale. La flèche s'éleva à un peu plus de la moitié de la hauteur du piton, puis le poids du fil de nylon la fit retomber.

— « Je regrette, » dit Trevor. « Je n'y arriverai jamais. Et n'oubliez pas qu'il faudrait lancer en plus une sorte de grappin si nous voulons que le bout du fil reste accroché là-haut. »

Une profonde tristesse s'empara de nous au cours des quelques instants qui suivirent, alors que nous regardions le fil redescendre paresseusement du ciel. La situation était vraiment trop absurde. Dans nos astronefs, nous avions assez d'énergie pour nous transporter à quatre cent mille kilomètres de la Lune et nous étions là, battus par un méchant sommet rocheux. Si nous avions eu du temps devant nous, nous aurions pu trouver probablement une voie d'accès à partir de l'autre côté du piton, mais il eût fallu pour cela faire plusieurs kilomètres. C'eût été

dangereux, et peut-être tout à fait impossible, vu le peu d'heures de jour dont nous disposions.

Les savants ne sont pas hommes à rester longtemps sur une défaite, et trop d'esprits ingénieux (parfois trop ingénieux) travaillaient à résoudre le problème pour que celui-ci restât sans solution. Mais cette fois-ci il était un peu plus ardu et ils ne furent que trois à trouver ensemble. Trevor considéra leur suggestion, puis dit avec réserve : « Ma foi, on peut toujours essayer. »

Les préparatifs demandèrent un certain temps et nous éprouvions tous quelque angoisse tandis que les rayons du soleil sur son déclin éclairaient de plus en plus obliquement le rocher à pic au-dessus de nous. Même en admettant que Trevor puisse lancer là-haut une ligne munie d'un grappin, pensais-je, il ne serait pas facile de faire l'ascension, les membres pris dans un scaphandre spatial. Je ne suis pas à mon aise en montagne, aussi fus-je heureux que plusieurs alpinistes enthousiastes se fussent déjà offerts pour ce travail.

Finalement, tout fut prêt. La ligne avait été soigneusement disposée sur le sol de manière à pouvoir s'élever, tirée par la flèche, en offrant un minimum de résistance. Un léger grappin y avait été attaché à très peu de distance de la flèche ; nous espérions qu'il s'accrocherait dans le roc là-haut et qu'il ne nous laisserait pas tomber — au sens littéral du terme — quand nous y placerions notre confiance.

Cette fois, cependant, Trevor n'utilisait pas qu'une seule flèche. Il en attacha quatre à la ligne, à des intervalles d'environ deux cents mètres. Et je n'oublierai jamais le spectacle grotesque d'une silhouette humaine revêtue d'un scaphandre, éclairée par les rayons du soleil couchant et tendant son arc vers le ciel.

La flèche partit en direction des étoiles et, avant qu'elle se fût élevée de vingt mètres, Trevor ajustait déjà la seconde. Elle suivait le trajet de celle qui l'avait précédée, hissant derrière elle dans l'espace un autre long segment de ligne. Bientôt la troisième partit, entraînant sa section de nylon elle aussi et je jurerais que la quatrième flèche, avec le reste, était en route avant que la première eût perdu de son élan de façon appréciable.

Maintenant qu'il n'était plus question de faire soulever toute la longueur de fil par une seule flèche, il n'était pas difficile d'atteindre l'altitude voulue. Aux deux premières reprises, le grappin retomba, mais à la troisième tentative, il resta fermement accroché quelque part sur la plate-forme cachée à notre vue. Aussitôt, le premier volontaire entreprit de se hisser le long de la ligne. Il est vrai qu'il ne pesait guère qu'environ quinze kilos sous cette faible pesanteur, mais il n'empêche qu'il aurait pu faire une belle chute jusqu'en bas.

Mais il parvint au sommet sans incident. Le contenu de la fusée de ravitaillement commença à descendre moins d'une heure après et tout ce qui était essentiel avait touché le sol avant la tombée de la nuit. Je dois avouer cependant que ma satisfaction fut considérablement refroidie

quand un des ingénieurs me montra avec fierté l'harmonica qu'il s'était fait envoyer de la Terre. J'avais la conviction que nous en aurions tous par-dessus la tête de cet instrument bien avant que la longue nuit lunaire ait pris fin...

Cependant, Trevor n'y était évidemment pour rien. Comme nous reprenions ensemble le chemin de l'astronef, traversant les grandes étendues d'ombre qui envahissaient rapidement la plaine, il émit une proposition qui, j'en suis sûr, a eu pour résultat d'intriguer des milliers de personnes depuis qu'ont été publiées les cartes détaillées de la Première Expédition Lunaire.

Ne semble-t-il pas un peu étrange, en effet, qu'une plaine dont l'uniformité n'était brisée que par une seule petite aiguille rocheuse figure maintenant sur toutes les cartes de la Lune sous le nom de « Forêt de Sherwood » ?

III : L'ÉNIGME VERTE

S'il est une chose que je regrette profondément, maintenant qu'il est trop tard, c'est de n'avoir jamais pu faire connaissance avec Vladimir Surov. Autant que je puisse me le rappeler, c'était un petit homme calme qui comprenait l'anglais mais ne le parlait pas assez couramment pour pouvoir tenir une conversation. Même pour ses collègues, je le soupçonne d'être resté un personnage assez énigmatique. Chaque fois que je montais dans le *Ziolkovski,* il était là, assis dans un coin, travaillant sur ses notes ou l'œil collé à un microscope, en homme qui a choisi de se tenir à l'écart, même dans le monde exigu et surpeuplé d'un navire interplanétaire. Le reste de l'équipage ne semblait pas lui tenir rigueur de sa réserve ; quand ses compagnons lui parlaient, il était clair qu'ils le considéraient avec une affection tolérante et avec respect. Cela n'avait rien de surprenant, car les travaux grâce auxquels il avait réussi à faire pousser des plantes loin au-delà du cercle polaire arctique avaient déjà fait de lui le botaniste le plus célèbre de toute la Russie.

L'opinion publique s'était beaucoup amusée de voir les Russes emmener un botaniste avec eux sur la Lune, encore qu'il n'y eût là rien de plus drôle que de compter des biologistes parmi les équipages des astronefs britannique et américain. Pendant quelques années avant la première expédition lunaire, de nombreuses données avaient été recueillies qui autorisaient à supposer qu'une certaine forme de végétation pouvait exister sur la Lune malgré le manque d'air et d'eau. Le président de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique était l'un des principaux défenseurs de cette thèse, mais comme il était trop âgé pour faire lui-même le voyage, il avait envoyé Surov à sa place, ce qui était en fait la meilleure solution possible.

L'absence complète de toute végétation, vivante ou fossile, sur les deux milliers de kilomètres carrés explorés par nos divers groupes de reconnaissance, avait été pour nous la première grande déception que la

Lune nous eût réservée. Même les sceptiques dont la conviction était faite qu'aucune forme de vie ne pouvait exister sur la Lune eussent été fort heureux de se voir infliger un démenti — ce qui devait leur arriver, comme on sait, cinq ans plus tard, quand Richards et Shannon firent leur étonnante découverte au milieu de la grande plaine d'Eratosthène entourée de murailles rocheuses. Mais, au moment du débarquement, cette découverte-là était encore à venir et il semblait bien que Surov fût venu sur la Lune en vain.

Cela ne le découragea pas outre mesure et il continua de déployer autant d'activité que le reste de l'équipage, étudiant des échantillons du sol et s'occupant de la petite ferme hydroponique dont les bacs transparents pressurisés formaient un réseau scintillant autour du *Ziolkovski*. Ni les Américains ni nous n'avions jugé bon de recourir à cette sorte d'installation, ayant calculé qu'il valait mieux expédier des vivres de la Terre plutôt que de faire pousser notre nourriture sur place — du moins jusqu'à ce que vînt le moment d'établir une base permanente. Nos vues étaient justes du point de vue de l'économie domestique, mais fausses si l'on considérait le moral de l'expédition. Les petites serres étanches où Surov cultivait ses végétaux et ses arbres fruitiers nains étaient une oasis sur laquelle nous louchions souvent avec envie quand nous étions fatigués de l'immense désolation qui nous entourait.

Un des nombreux désavantages de mes fonctions de commandant était que j'avais rarement l'occasion de participer activement à des explorations ; j'étais trop occupé à établir des rapports pour la Terre, à faire l'inventaire des approvisionnements, à dresser des programmes de travail et des listes de présence, à conférer avec mes homologues dans les astronefs américain et russe et à m'efforcer de prévoir — sans y réussir toujours, ce qui menaçait d'aller de travers avant peu. C'est ainsi qu'il m'arrivait parfois de ne pas mettre le nez dehors des deux ou trois jours d'affilée et qu'une plaisanterie courante voulait que mon scaphandre fût le lieu d'élection des mites.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'ai un souvenir si net de toutes mes excursions hors de la Base. Et je revois comme si elle datait d'hier mon unique rencontre avec Surov. Il allait être midi. Le soleil était haut au-dessus des montagnes vers le sud et, à quelques degrés seulement de lui, la « Nouvelle Terre » était un fil d'argent à peine visible. Henderson, notre géophysicien, voulait faire quelques lectures magnétiques le long d'une série de points de repère à environ trois kilomètres à l'est de la Base. Tout le reste de mon équipe était occupé et mes travaux étaient à jour, aussi partîmes-nous ensemble à pied.

Le trajet n'était pas assez long pour qu'il valût la peine de prendre un des scooters, dont les batteries, d'ailleurs, commençaient à s'épuiser. De toute manière, j'éprouvais toujours un vif plaisir à me promener en terrain dégagé sur la Lune. Ce n'était pas seulement le paysage ; pour imposant qu'il soit, on s'y habitue forcément au bout d'un certain temps. Non, ce qui me causait une joie toujours renouvelée, c'était la façon dont chacun de mes pas me faisait franchir avec une gracieuse

lenteur des distances surprenantes, me donnant la liberté que, avant les premiers voyages dans l'espace, l'homme ne connaissait qu'en rêve.

Nous avions fini notre travail et parcouru la moitié du chemin du retour quand je remarquai quelqu'un se déplaçant dans la plaine à environ un kilomètre et demi au sud de nous, non loin, à vrai dire, de la base russe. Je fis descendre mes jumelles en position à l'intérieur de mon casque et observai longuement l'explorateur. Même de près, on ne peut évidemment reconnaître un homme revêtu d'un scaphandre, mais comme ces vêtements sont toujours coloriés et numérotés selon un code, l'identification n'offre pas de difficulté.

— « Qui est-ce? » demanda Henderson sur la liaison radio à ondes ultra-courtes par laquelle nous correspondions.

— « Scaphandre bleu, numéro 3... ce doit être Surov. Mais je ne comprends pas. *Il est seul!* »

L'un des impératifs fondamentaux, dans les explorations lunaires, est que personne ne s'aventure seul à la surface de la Lune. Tant d'accidents peuvent survenir, bénins lorsqu'on est avec un compagnon, mais mortels si l'on est isolé. Que faire, par exemple, si une fuite se produit dans le dos de votre scaphandre et que vous ne puissiez y appliquer une pièce instantanée? Cela semble drôle, mais c'est déjà arrivé.

— « Son camarade a peut-être eu un accident et il va chercher du renfort, » suggéra Henderson. « Il serait bon de l'appeler, je crois. »

Je secouai la tête. Surov, de toute évidence, n'était pas pressé. Il était sorti seul et il regagnait tranquillement le *Ziolkovski*. Si le commandant Krasnin laissait ses hommes faire des randonnées seuls, ce n'était pas mon affaire, quoique ce fût une pratique déplorable. Et si Surov enfreignait le règlement, il ne m'appartenait pas davantage de le signaler.

Au cours des deux mois suivants, mes hommes aperçurent souvent Surov cheminant seul dans la nature, mais le botaniste russe les évitait toujours lorsqu'il les voyait trop près de lui. Je fis une enquête discrète et j'appris que le commandant Krasnin avait été contraint, par suite de manque de personnel, d'assouplir certaines des règles de sécurité. Mais je ne parvins pas à découvrir ce que manigançait Surov, sans aller cependant jusqu'à supposer que son commandant pût l'ignorer pour sa part.

Quand je reçus l'appel d'urgence de Krasnin, ma première réaction fut de m'écrier : « Ça, je l'avais prédit! » Nous avions tous eu des hommes en danger avant cela et avions dû leur envoyer du secours, mais c'était la première fois que quelqu'un s'était perdu et n'avait pu répondre quand son astronef lui avait lancé le signal de rappel. Nous conférâmes aussitôt par radio et, un plan d'action ayant été adopté, des détachements partirent de chacun des trois navires pour fouiller la campagne en tous sens.

Cette fois encore, je me trouvais avec Henderson et il nous vint tout naturellement à l'idée de faire à l'envers le parcours que nous avions vu Surov suivre un jour. Ce parcours passait par ce que nous considérions comme « notre » territoire, à une certaine distance de l'astronef

russe, et tandis que nous gravissions les premières pentes d'une colline, je pensai pour la première fois que le Russe avait fort bien pu faire quelque chose qu'il tenait à cacher à ses collègues. Mais qu'était-ce au juste, je n'en avais nulle idée.

Ce fut Henderson qui trouva Surov et qui me lança un appel sur son émetteur portatif. Mais il était bien trop tard. Surov gisait la face contre terre, son scaphandre dégonflé fripé tout autour de lui. Il devait être agenouillé quand quelque chose avait fracassé le globe en matière plastique de son casque. On pouvait voir comment il était tombé en avant et était mort instantanément.

Quand le commandant Krasnin nous rejoignit, nous avions encore les yeux fixés sur l'incroyable objet que Surov était en train d'examiner au moment où la mort l'avait frappé. C'était une boule ovale d'environ quatre-vingt-dix centimètres de haut, verdâtre, semblable à du cuir, et enracinée au roc par un réseau étendu de pousses en spirales. Oui, je dis bien enracinée, car il s'agissait effectivement d'une plante. A quelques mètres, il y en avait deux autres, beaucoup plus petites et apparemment mortes, car elles étaient noires et ratatinées.

La première pensée qui me vint fut : « Ainsi, il y a quand même de la vie sur la Lune ! » Ce ne fut que lorsque la voix de Krasnin résonna dans mes oreilles que je compris combien plus merveilleuse était la réalité.

— « Pauvre Vladimir Ilyich ! » dit-il. « Nous savions que c'était un génie et pourtant nous nous moquions de lui quand il nous parlait de son rêve. C'est pour cela qu'il a tenu secrètes les recherches les plus importantes qu'il ait jamais entreprises. Il avait conquis les terres arctiques avec son blé hybride, mais ce n'était qu'un commencement. Il a apporté la vie sur la Lune... et la mort aussi. »

Je restai là debout un moment, muet d'étonnement devant cette révélation. L'exploit me semblait tenir du miracle. Aujourd'hui, le monde entier connaît l'histoire du « Cactus de Surov », ainsi qu'il devait être inévitablement, quoique fort inexactement, baptisé, et il a perdu beaucoup de son caractère extraordinaire. Les notes du Surov nous ont fourni l'historique détaillé des années de travaux et d'expérience qui ont abouti à la production d'une plante qui, grâce à son écorce ressemblant à du cuir et à ses racines prolongées sécrétant un acide, était capable à la fois de survivre dans le vide et de pousser sur des rochers où même des lichens auraient eu du mal à s'accrocher. Et nous avons vu se réaliser la seconde étape du rêve de Surov, car le cactus auquel son nom restera à jamais attaché ne tarda pas à envahir de vastes zones rocheuses, préparant ainsi la voie pour les plantes plus spécialisées qui nourrissent maintenant tous les humains venus sur la Lune.

Krasnin s'agenouilla près du corps de son collègue et le souleva sans effort sous cette faible pesanteur. Il palpa les débris provenant de son casque et secoua la tête avec perplexité.

— « Qu'a-t-il pu lui arriver? » demanda-t-il. « On pourrait presque croire que c'est la plante qui a fait cela, mais c'est ridicule. »

La chose verte se dressait là sur la plaine qui avait cessé d'être stérile, nous narguant par son mystère et nous allèchant par ses promesses. Enfin, Henderson, qui était resté silencieux, dit lentement, comme s'il pensait tout haut :

— « Je crois connaître la réponse ; je viens de me rappeler quelques notions de botanique acquises à l'école. Si Surov a conçu cette plante pour les conditions lunaires, comment a-t-il pu en prévoir la propagation? Il faudrait que les graines soient répandues sur une surface très grande dans l'espoir de trouver quelques endroits propices à leur germination. Il n'y a ici ni oiseaux ni animaux pour les transporter comme cela se passe sur la Terre. Je ne vois qu'une seule solution, et certaines de nos plantes terrestres l'ont déjà utilisée... »

Il fut interrompu par le cri que je poussai. Quelque chose venait de cogner avec un bruit retentissant contre la ceinture de métal de mon vêtement spatial. Il n'y avait pas de dommage, mais le choc avait été si inattendu que j'en demeurai tout abasourdi.

La seconde graine était à mes pieds ; elle avait à peu près la forme et les dimensions d'un noyau de prune. La première, celle qui avait brisé le casque de Surov au moment où il se penchait, nous la trouvâmes à quelques mètres de là. Surov devait savoir que la plante arrivait à maturité, mais dans son impatience à l'examiner, il avait oublié ce que cela impliquait. J'ai vu un cactus projeter sa graine à quatre cents mètres sous la pesanteur lunaire. Surov avait été tué à bout portant par sa propre création.

IV : TOUT CE QUI BRILLE...

L'histoire qui va suivre, nous la devons en réalité au commandant Vandenburg, mais celui-ci se trouve encore à trop de millions de kilomètres pour nous la relater lui-même Elle a trait à son géophysicien, le Dr. Paynter, qui, de l'avis général, était venu sur la Lune pour échapper à sa femme.

A un moment ou un autre, nous avons tous été soupçonnés (souvent par nos femmes elles-mêmes) de n'avoir eu que cette intention. Toutefois, dans le cas de Paynter, il y avait juste assez de vérité dans cette rumeur pour l'accréditer une fois pour toutes.

Ce n'était pas qu'il détestât sa femme ; on eût presque pu affirmer le contraire. Il aurait fait n'importe quoi pour elle, mais malheureusement les choses dont elle avait envie coûtaient vraiment trop cher. C'était une personne aux goûts extravagants et de telles femmes seraient bien avisées de ne jamais épouser de savants, même s'il s'agit de savants allant explorer la Lune.

Mrs. Paynter avait un faible pour les bijoux, en particulier pour les diamants. Comme on peut le supposer, une telle passion causait à Mr. Paynter bien du tourment. Et comme celui-ci était un époux conscien-

cieux autant qu'affectueux, il ne se contenta pas de se tourmenter ; il s'occupa sérieusement de la question. Il devint l'un des experts les plus célèbres du monde en matière de diamants, du point de vue scientifique plutôt que commercial, et il en savait probablement plus sur leur composition, leur origine et leurs propriétés que tout autre homme vivant. Malheureusement, on peut connaître une foule de choses sur les diamants sans jamais en posséder aucun, et l'érudition de son mari n'était pas une parure que Mrs. Paynter pouvait porter au cou lorsqu'elle allait dans le monde.

La géophysique, comme je l'ai dit, était le domaine d'études réel du Dr. Paynter ; les diamants n'étaient qu'un à-côté. Il avait mis au point un certain nombre de remarquables instruments d'exploration permettant de sonder l'intérieur de la Terre au moyen d'impulsions électriques et d'ondes magnétiques, obtenant ainsi une sorte de radiographie des couches enfouies à de grandes profondeurs. Il n'y avait donc pas à s'étonner qu'il eût été l'un des hommes choisis pour pénétrer les secrets des entrailles de la Lune.

Il était très désireux de partir, mais le commandant Vandenburg crut comprendre qu'il ne tenait pas à quitter la Terre précisément à ce moment. Un certain nombre d'hommes avaient présenté de semblables symptômes, dus parfois à des craintes qui ne pouvaient être éliminées, et c'est ainsi que tel homme plein de qualités, d'autre part, devait être laissé sur la Terre. Dans le cas de Paynter, cependant, la répugnance à partir n'avait rien à voir avec sa personne. Il était engagé dans une grande expérience — à quoi il avait travaillé toute sa vie — et il ne voulait pas s'en aller avant de l'avoir menée à son terme. Mais la Première Expédition Lunaire ne pouvait l'attendre et il dut laisser ses travaux aux mains de ses assistants. Il ne cessait d'échanger avec eux des messages codés, à la grande irritation de la section des Transmissions de la Station Spatiale Numéro 3.

Dans le miracle d'un nouveau monde encore inexploré, Paynter ne tarda pas à oublier ses préoccupations terrestres. On pouvait le voir, parcourant en tous sens la campagne lunaire sur un des rapides petits scooters électriques que les Américains avaient apportés avec eux, chargé de sismographes, de magnétomètres, de gravimètres et de tous les instruments ésotériques du géophysicien. Il essayait de découvrir en quelques semaines ce que les hommes avaient mis des centaines d'années à découvrir sur leur propre planète. Il est vrai qu'il n'avait qu'une petite section des trente-six millions de kilomètres carrés de territoire de la Lune à explorer, mais il avait l'intention de le faire consciencieusement.

De temps à autre, il continuait de recevoir des télégrammes de ses collègues restés sur la Terre, ainsi que de brefs, mais affectueux messages de Mrs. Paynter. Ni les uns ni les autres ne semblaient l'intéresser beaucoup ; même lorsqu'on n'est pas surchargé de travail au point de rogner sur son sommeil, quatre cent mille kilomètres vous font envisager vos affaires personnelles sous une perspective différente. Je crois que,

sur la Lune, le Dr. Paynter était réellement heureux pour la première fois de sa vie ; si c'est exact, il n'était pas le seul.

Non loin de notre base, il y avait un cratère au contour assez régulier, une grande dépression circulaire dont le diamètre atteignait presque trois kilomètres. Bien qu'il fût assez proche, il se trouvait en dehors de notre zone normale d'opérations conjointes et il y avait déjà six semaines que nous étions sur la Lune quand Paynter partit le visiter avec trois hommes dans une de nos chenillettes. Ils disparurent derrière la courbure de l'horizon lunaire, hors de portée de radio, mais nous ne nous en inquiétâmes pas, car s'ils avaient des ennuis, ils pouvaient toujours appeler la Terre et lui demander de nous relayer un message.

Paynter et ses hommes restèrent absents quarante-huit heures, ce qui constitue à peu près un maximum pour ce qui est de travailler de façon continue sur la Lune, même en prenant des stimulants. Au début, leur petite expédition fut tout à fait exempte de surprises et par conséquent assez monotone ; tout se déroulait selon le plan établi. Ils atteignirent le cratère, gonflèrent leur igloo pressurisé, déballèrent leur matériel, relevèrent les données fournies par leurs instruments de mesures et mirent en place une perforatrice portative pour obtenir des échantillons du sol. C'est alors qu'il attendait que le forage lui fournisse un échantillonnage intéressant de la Lune que Paynter fit sa seconde grande découverte. La première, il l'avait faite environ dix heures plus tôt, mais il n'en savait encore rien.

Sur le pourtour du cratère, à l'endroit où ils avaient été projetés par les grandes explosions qui avaient convulsé le paysage lunaire trois cent millions d'années auparavant, s'étendaient d'immenses tas de rochers qui avaient dû venir de plusieurs kilomètres à l'intérieur de la Lune. Paynter pensa que ce qu'il pourrait faire avec sa petite perforatrice ne serait jamais comparable à ce qu'il avait là sous les yeux. Par malheur, les spécimens géologiques, aux dimensions colossales, assemblés tout autour de lui, n'étaient pas placés dans leur ordre normal ; ils avaient été disséminés sur le terrain, bien plus loin que la vue ne pouvait porter, selon la violence arbitraire des éruptions qui les avaient fait sauter dans l'espace.

Paynter gravit un de ces immenses tas de scories, frappant de droite et de gauche avec son petit marteau en quête d'échantillons. Bientôt ses collègues l'entendirent pousser un cri et le virent redescendre vers eux portant ce qui semblait être un morceau de verre d'assez mauvaise qualité. Il s'écoula quelque temps avant qu'il pût s'exprimer de façon suffisamment cohérente pour expliquer la cause de son émotion, et il fallut encore un moment pour que l'expédition se souvînt du but de son déplacement et se remît au travail.

Vandenburg regarda la petite troupe qui rentrait à l'astronef. Les trois hommes ne semblaient pas si fatigués qu'on aurait pu le supposer après deux journées passées debout. En vérité, il y avait plutôt dans leurs mouvements un certain entrain que les scaphandres ne pouvaient dissimuler tout à fait. Il était facile de deviner que l'expédition avait

été un succès. Dans ce cas, Paynter allait avoir deux motifs de recevoir des félicitations. Le télégramme urgent qui venait de parvenir de la Terre était laconique, mais on en déduisait clairement que les travaux que Paynter avait menés là-bas — quels qu'ils fussent — s'étaient finalement terminés de façon triomphale.

Le commandant Vandenburg faillit en oublier le télégramme quand il vit ce que Paynter tenait dans sa main. Il savait à quoi ressemblait un diamant brut et celui-ci était le deuxième par sa grosseur que quiconque eût jamais contemplé. Seul le Cullinan, accusant sur la balance 3 032 carats, le battait de fort peu. « Nous aurions dû nous y attendre, » entendit-il Paynter balbutier avec joie, « on trouve souvent des diamants dans les évents volcaniques. Mais je ne sais pourquoi, je ne pensais pas qu'il en serait de même ici. »

Vandenburg se souvint soudain du télégramme et le tendit à Paynter. Celui-ci le lut hâtivement et sa figure s'allongea. Jamais de sa vie, me dit plus tard Vandenburg, il n'avait vu le moral d'un homme aussi instantanément abattu par un message de félicitations. Le télégramme était ainsi rédigé : HURRAH ! ESSAI 541 AVEC RÉCIPIENT A PRESSION MODIFIÉE SUCCÈS COMPLET. PAS DE LIMITES PRATIQUES POUR LA GROSSEUR. COÛT INSIGNIFIANT.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Vandenburg en voyant l'expression affligée sur le visage de Paynter. « Ça ne me semble pas être de mauvaises nouvelles, pourtant. »

Paynter fit deux ou trois mouvements de déglutition, tel un poisson sorti de l'eau, puis il regarda d'un air stupide le morceau de cristal qui emplissait presque la paume de sa main. Il le jeta en l'air et nous le regardâmes retomber avec cette lenteur qui affecte toutes choses soumises à la pesanteur lunaire.

Finalement il retrouva sa voix.

— « Mon labo travaille depuis des années à essayer de fabriquer des diamants, » dit-il. « Hier, cette chose-là valait un million de livres sterling. Aujourd'hui elle en vaut deux cents. Je me demande si je vais m'en encombrer pour rentrer sur la Terre. »

Pourtant, il l'emporta ; c'eût été dommage de la laisser. Pendant environ trois mois, Mrs. Paynter posséda le plus beau collier de diamants du monde, un collier qui valait à peu de chose près cinq cents livres — représentant principalement les frais de taille et de polissage. Puis le Procédé Paynter fut commercialisé et, un mois plus tard, elle obtenait le divorce. Le motif fut : cruauté mentale caractérisée ; et vous serez sans doute d'avis que la décision était justifiée...

V : TOUS LES REGARDS BRAQUÉS SUR LE CIEL

Ce fut pour moi une surprise de découvrir que la plus mémorable des expériences que nous fîmes au cours de notre séjour sur la Lune avait eu son point de départ en 1955. A cette époque, il n'y avait que

dix ans environ qu'on procédait à des recherches sur les fusées à haute altitude, surtout à White Sands, dans le Nouveau-Mexique. C'est en 1955 qu'avait eu lieu la plus spectaculaire de ces premières expériences qui avait consisté à projeter du sodium dans les couches supérieures de l'atmosphère.

Sur la Terre, même par la nuit la plus limpide, le ciel entre les étoiles n'est pas tout à fait noir. Une lueur extrêmement diffuse le colore à l'arrière-plan, causée en partie par la fluorescence d'atomes de sodium à cent cinquante kilomètres de hauteur. Se disant que la quantité de sodium contenue dans un nombre respectable de kilomètres cubes de la haute atmosphère tiendrait à l'aise dans une boîte d'allumettes, les premiers chercheurs eurent l'idée de provoquer un fameux embrasement du firmament en utilisant une fusée pour décharger quelques livres de cette substance dans l'ionosphère.

Leur idée était juste. Le sodium jailli d'une fusée au-dessus de White Sands au début de 1955, emplit le ciel d'une grande lueur jaune qui resta visible, comme une sorte de clair de lune artificiel, pendant plus d'une heure avant que les atomes se dispersent. Cette expérience n'avait pas été faite par amusement (bien qu'on l'ait trouvée amusante en définitive), mais à des fins scientifiques sérieuses. Les instruments réglés sur cette clarté permirent d'acquérir de nouvelles connaissances qui allèrent grossir le stock de renseignements sans lesquels les voyages dans l'espace n'auraient jamais été possibles.

Quand ils eurent pris pied sur la Lune, les Américains pensèrent qu'il vaudrait la peine de répéter l'expérience de là-bas, à une plus vaste échelle. Quelques centaines de kilogrammes de sodium lancés de la surface ne pourraient manquer de produire une fluorescence qui serait visible de la Terre dans une bonne paire de jumelles de campagne tandis qu'elle s'élèverait à travers l'atmosphère lunaire.

(Certains, soit dit en passant, ont encore du mal à concevoir que la Lune possède bel et bien une atmosphère. Celle-ci est peut-être un million de fois trop raréfiée pour être respirable, mais avec les instruments appropriés il est possible de la déceler. Comme écran contre les météores, sa valeur est inestimable, car, bien qu'infiniment ténue, elle a plusieurs centaines de milliers de kilomètres d'épaisseur.)

Depuis plusieurs jours, l'expérience faisait l'objet de toutes les conversations. La bombe au sodium était arrivée de la Terre dans la dernière fusée de ravitaillement et c'était un objet d'apparence fort imposante. Son fonctionnement était d'une grande simplicité ; une fois allumée, une charge incendiaire vaporisait le sodium jusqu'à ce qu'une forte pression fût atteinte, après quoi une membrane cédait et la substance était projetée dans le ciel par un ajutage de forme spéciale. La bombe allait être lancée peu après la tombée de la nuit et quand le nuage de sodium, sorti de l'ombre de la Lune, serait frappé directement par les rayons du soleil, il se mettrait à luire d'un magnifique éclat.

La tombée de la nuit, sur la Lune, est un des spectacles les plus grandioses de toute la Nature et qui cause une impression d'autant plus

forte que, tandis qu'on regarde le disque flamboyant du soleil disparaître avec une lenteur extrême derrière les montagnes, on ne peut s'empêcher de penser qu'il faudra attendre quatorze jours avant de le revoir. Mais sa disparition ne signifie pas l'obscurité, du moins pas de ce côté-ci de la Lune. La Terre est toujours là, immobile dans le ciel, le seul corps céleste qui ne se lève ni ne se couche. La lumière réfléchie par ses nuages et ses mers inonde le paysage lunaire d'une douce clarté bleu-vert grâce à laquelle il est souvent plus facile de trouver son chemin la nuit que sous la lueur aveuglante du soleil.

Même les hommes qui n'étaient pas normalement de service étaient sortis pour assister à l'expérience. La bombe au sodium avait été placée au milieu du grand triangle formé par les trois vaisseaux de l'espace et elle se dressait là, son bec pointé à la verticale. Le Dr. Anderson, l'astronome de l'équipe américaine, faisait l'essai des circuits de mise à feu, mais tous les autres demeuraient à distance respectable. A s'en tenir aux apparences, la bombe semblait parfaitement capable de justifier son nom, bien qu'elle fût en réalité à peu près aussi dangereuse qu'un siphon d'eau de Seltz.

Tous les instruments d'optique des trois expéditions paraissaient avoir été rassemblés pour observer l'opération. Télescopes, spectroscopes, cameras... tous les appareils imaginables étaient en place, prêts à entrer en action. Et tout cela, je le savais, n'était rien en comparaison de la batterie d'instruments qui, sur la Terre, devaient être braqués dans notre direction. Chaque astronome amateur qui pouvait voir la Lune cette nuit-là devait se tenir prêt dans son jardin, écoutant le commentaire radiodiffusé qui lui décrivait le déroulement de l'expérience. Je levai les yeux sur la planète rayonnante qui dominait le ciel au-dessus de moi ; les continents semblaient assez dégagés, de sorte que nos compatriotes pourraient observer le phénomène dans de bonnes conditions. Ce n'était que justice ; après tout, c'était eux qui réglaient la note.

Il restait encore une quinzaine de minutes. Je déplorais — et ce n'était pas la première fois — qu'il n'y eût pas la possibilité de griller une cigarette dans un scaphandre spatial sans enfumer le casque au point de ne plus pouvoir rien distinguer. Nos savants avaient résolu tant de problèmes autrement plus ardus ; il semblait vraiment regrettable qu'ils ne fussent pas en mesure de résoudre celui-là aussi !

Pour passer le temps — car c'était une expérience où je n'avais aucun rôle à jouer — je tournai le poste de radio de mon scaphandre et j'écoutai Dave Bolton qui se tirait à son honneur du commentaire. Dave était notre chef navigateur et un brillant mathématicien. Il avait aussi la langue bien pendue et une pittoresque façon de s'exprimer : à plusieurs reprises, ses enregistrements avaient été censurés par la B. B. C. Cette fois, on ne pourrait faire de coupures dans son reportage, celui-ci étant diffusé en direct vers la Terre.

Dave venait de terminer un bref, mais lucide exposé des buts de l'expérience, expliquant comment le nuage de sodium resplendissant nous permettrait d'analyser l'atmosphère lunaire pendant qu'il la traverserait

en s'élevant à une vitesse avoisinant mille cinq cents kilomètres à l'heure. « Toutefois, » poursuivit-il à l'intention des millions d'auditeurs qui attendaient sur la Terre, « il convient de préciser une chose. Lorsque la bombe aura été lancée, vous ne verrez strictement rien pendant dix minutes... ni nous non plus. Le nuage de sodium sera tout à fait invisible pendant toute son ascension dans l'ombre de la Lune. Mais brusquement, il se mettra à resplendir en entrant dans les rayons du soleil, ces rayons qui passent en ce moment au-dessus de nos têtes tandis que nous sondons l'espace du regard. Personne ne peut dire exactement l'intensité de la clarté qu'il émettra, mais on ne risque rien à parier que vous pourrez le voir dans tout télescope d'un diamètre supérieur à cinq centimètres. C'est dire qu'une paire de jumelles de bonne portée devrait vous permettre de l'observer. »

Il lui fallut continuer à bavarder de la sorte pendant encore dix minutes et je m'émerveillai de voir avec quelle maîtrise il s'en tirait. Enfin, le grand moment arriva et Anderson boucla le circuit de mise à feu. La bombe se mit à chauffer, accumulant de la pression à l'intérieur à mesure que le sodium se volatilisait. Au bout de trente secondes, une soudaine bouffée de fumée s'échappa de la longue et mince tuyère pointée vers le ciel. Mais nous dûmes patienter encore dix minutes pendant que le nuage invisible montait vers les étoiles. Après tout ce tam-tam, pensai-je, il ne manquerait plus que le résultat ne soit pas bon.

Les secondes et les minutes s'écoulaient. Tout à coup, une lueur jaune commença à envahir le ciel, telle une immense aurore boréale qui devenait de plus en plus lumineuse tandis que nous la regardions. On eût dit qu'un artiste passait à grands coups sur les étoiles un pinceau enduit d'une peinture flamboyante. Et en regardant ces traces, je compris soudain que quelqu'un venait de réaliser le coup de publicité le plus hardi de l'histoire. Car elles formaient des lettres et les lettres formaient deux mots : le nom d'une certaine boisson non alcoolisée trop connue pour que je lui fasse encore de la réclame moi-même...

Comment avait-on obtenu ce résultat? La réponse était évidente. Quelqu'un avait placé un stencil convenablement taillé dans l'ajutage de la bombe au sodium, de telle façon que le jet de vapeur en était sorti en prenant la forme des mots. Puisque rien ne pouvait le distordre, le tracé avait gardé sa forme au cours de son ascension invisible vers les étoiles. J'avais vu de la publicité aérienne sur la Terre, mais celle-ci avait une tout autre envergure. Quoi que je puisse penser d'eux, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'ingéniosité des hommes qui avaient conçu cette machination. Les *O* et les *A* leur avaient donné quelque mal, mais les *C* et le *L* étaient parfaits.

Une fois passé le premier effet de surprise, je dois reconnaître avec plaisir que le côté scientifique de l'expérience se déroula selon le plan prévu. Je regrette d'avoir oublié comment Dave Bolton se montra à la hauteur de la situation ; il avait beau avoir l'esprit prompt, la tâche n'avait pas dû lui sembler commode. A ce moment, la moitié de la Terre pouvait voir ce qu'il décrivait. Le lendemain matin, tous les journaux

de la planète publièrent cette fameuse photo de la Lune dans son premier quartier avec le slogan lumineux se détachant sur son secteur obscur.

Les lettres restèrent visibles plus d'une heure avant de se disperser dans l'espace. Les mots pouvaient avoir alors dans les mille cinq cents kilomètres de long et ils commençaient à se brouiller. Mais ils ne cessèrent d'être lisibles qu'au moment où ils s'évanouirent finalement dans le vide infini entre les planètes.

C'est alors que commença un feu d'artifice d'un autre genre. Le commandant Vandenburg était absolument furieux et il ne perdit pas une minute pour soumettre ses hommes à un interrogatoire serré. Cependant, il apparut bientôt que le saboteur — si on peut lui donner ce nom — se trouvait sur la Terre. C'est là que la bombe avait été préparée et expédiée, prête pour un emploi immédiat. Il ne fallut pas longtemps pour trouver et pour congédier l'ingénieur qui avait opéré la substitution. Rien n'aurait pu lui être plus indifférent d'ailleurs, car ses besoins financiers étaient couverts pour de nombreuses années.

Quant à l'expérience proprement dite, ce fut un succès complet du point de vue scientifique ; tous les appareils enregistreurs fonctionnèrent à la perfection pour analyser la lumière de ce nuage à la forme inattendue. Mais nous ne laissâmes pas les Américains s'en tirer à si bon compte, et je crois bien que le pauvre capitaine Vandenburg fut celui qui en pâtit le plus. Avant de venir sur la Lune, il ne buvait jamais d'alcool par principe et le plus clair des rafraîchissements qu'il absorbait provenait de certaines petites bouteilles à taille de guêpe. Maisi à partir de ce moment, il se fit un devoir de ne plus boire que de la bière. Et il a du mérite à cela, car il ne peut pas souffrir cette boisson.

VI : QUESTION DE RÉSIDENCE

J'ai déjà décrit les ruses — il n'y a pas d'autre mot — que nous employâmes pour nous mettre chacun de notre côté en mesure de décoller les premiers pour la Lune. En fait, les trois astronefs, l'américain, le russe et le britannique, atterrirent simultanément. Cependant, personne n'a jamais expliqué pourquoi nous autres Anglais, nous revînmes sur la Terre près de quinze jours après nos camarades.

Oh ! je connais la version officielle ; je suis bien placé pour cela, ayant participé à son élaboration. Elle est véridique jusqu'à un certain point, à condition de ne pas chercher trop loin.

A tous égards, l'expédition conjointe avait été un succès triomphal. Il n'y avait eu qu'une victime et, par les circonstances de sa mort, Vladimir Surov s'était rendu immortel. Nous avions réuni des renseignements susceptibles de tenir les savants de la Terre occupés pendant des générations et de bouleverser presque toutes nos idées sur la nature de l'univers autour de nous. Oui, nos cinq mois sur la Lune avaient été

bien employés et nous allions rentrer chez nous pour y recevoir un accueil tel que peu de héros en ont connu.

Cependant, il restait encore beaucoup de choses à mettre en ordre avant de plier bagage. Les instruments disséminés un peu partout à la surface de la Lune continuaient d'enregistrer et la plus grande partie des données qu'ils recueillaient ne pouvait être transmise automatiquement par radio à la Terre. Il n'était pas utile que les trois expéditions restent sur la Lune jusqu'à la dernière minute ; le personnel d'une seule équipe suffirait pour finir le travail. Mais laquelle serait volontaire pour assurer la garde tandis que les autres rentreraient s'attribuer la gloire? C'était un problème délicat et qu'il fallait résoudre sans tarder.

Nous n'avions pas à nous préoccuper du ravitaillement. Les fusées-cargos autoguidées pouvaient nous fournir l'air, la nourriture et l'eau indispensables pendant aussi longtemps que nous désirerions rester sur la Lune. Bien qu'un peu fatigués, nous étions tous bien portants. Nous n'avions connu aucun des troubles psychologiques redoutés, peut-être parce que nous avions été tous tellement occupés à des tâches d'un intérêt passionnant que nous n'avions pas eu le temps de nous interroger sur notre état mental. Mais il est certain que nous attendions tous avec impatience de rentrer sur la Terre et de retrouver nos familles.

Un premier changement dans nos plans s'imposa quand le *Ziolkovski* fut irréparablement endommagé, le sol s'étant affaissé sous un de ses pieds. L'appareil resta debout, mais sa coque était gravement faussée et des douzaines de fuites apparurent dans sa cabine de pressurisation. On discuta longuement sur l'opportunité de le réparer sur place, mais on décida en fin de compte que ce serait courir un bien trop grand risque que de lui faire prendre le départ dans ces conditions. Il ne restait d'autre solution aux Russes que de se faire prendre à bord du *Goddard* et de l'*Endeavour*. En utilisant le carburant du *Ziolkovski*, nos deux navires transporteraient sans mal la charge supplémentaire. Toutefois, nous ferions un voyage de retour inconfortable, serrés comme harengs en caque, et il nous faudrait obligatoirement prendre nos repas et dormir par équipes.

Le premier astronef de retour sur la Terre serait donc soit l'américain, soit l'anglais. Au cours de ces semaines finales, tandis que les travaux de l'expédition se terminaient, les relations entre le commandant Vandenburg et moi-même se tendirent quelque peu. J'en vins même à me demander si nous ne pourrions pas régler la question en tirant à pile ou face...

Un autre problème qui requérait également mon attention était celui de la discipline parmi l'équipage. Peut-être le mot est-il trop fort ; je ne voudrais pas qu'on aille supposer qu'une mutinerie ait jamais paru du domaine du possible. Mais tous mes hommes étaient maintenant plutôt distraits et lorsqu'ils n'avaient pas de service à assurer, il n'était pas rare de les voir écrire fiévreusement chacun dans son coin. Je savais exactement ce qui se passait, car moi aussi cela m'avait pris. Il n'y avait pas, sur la Lune, un seul humain qui n'ait vendu à quelque quotidien

ou magazine l'exclusivité de ses mémoires et nous étions tous hantés par l'approche des dates limites. Le radio-téléimprimeur avec la Terre fonctionnait sans arrêt, transmettant des dizaines de milliers de mots par jour, tandis que des colonnes encore plus copieuses de prose immortelle étaient dictées sur les liaisons radiotéléphoniques.

Ce fut le professeur Williams, notre astronome, mais un esprit fort positif, qui vint à moi un jour avec la réponse au problème qui me tracassait le plus.

— « Capitaine, » me dit-il, en s'asseyant en équilibre précaire sur la table un peu trop démontable où j'écrivais dans l'igloo, « il n'y a pas de raison technique qui nous oblige à rentrer les premiers sur la Terre, n'est-ce pas? »

— « Non, » répondis-je. « Ce n'est qu'une question de gloire, de fortune et d'impatience de revoir nos familles. J'admets volontiers que ce ne sont pas là des raisons techniques. Nous pourrions rester ici encore un an si la Terre continuait de nous ravitailler. Cependant, si c'est ce que vous tenez à suggérer, je prendrai un immense plaisir à vous tordre le cou. »

— « La chose n'est pas tragique à ce point. Une fois le gros de l'expédition rembarqué, ceux qui restent pourront suivre deux ou trois semaines plus tard, au maximum. Ils se verront honorés à coup sûr pour leur abnégation, leur modestie et d'autres vertus similaires. »

— « Ce qui ne les consolera que médiocrement d'être arrivés les derniers. »

— « C'est juste ; nous avons besoin d'autre chose pour compenser le sacrifice. Quelque dédommagement d'un caractère plus matériel. »

— « D'accord. Que proposez-vous? »

Williams désigna le calendrier accroché au mur en face de moi — entre les deux pin-ups que nous avions subtilisées sur le *Goddard* — et sur lequel nous barrions à l'encre rouge chaque journée écoulée. Un grand point d'interrogation à deux semaines de là indiquait la date de départ du premier astronef.

— « Voilà la réponse, » dit-il. « Si nous rentrons à ce moment-là, comprenez-vous ce qui va se passer? Je vais vous le dire. »

Il me le dit et je me traitai mentalement d'imbécile pour ne pas y avoir pensé le premier.

Le lendemain, je fis part de ma décision à Vandenburg et à Krasnin.

— « Nous allons rester les derniers pour liquider tout ça, » dis-je. « Simple question de bon sens. Le *Goddard* est bien plus grand que notre appareil et il peut transporter quatre personnes de plus, tandis que nous en prendrons deux seulement et en nous serrant. Si vous partez le premier, Vandenburg, cela évitera à des hommes de se morfondre ici plus longtemps qu'il n'est nécessaire. »

— « Voilà qui est très chevaleresque, » répliqua Vandenburg. « Je ne vous cacherai pas que nous serons heureux de rentrer. Et c'est logique, je l'admets, maintenant que le *Ziolkovski* est hors d'état de repartir.

Il n'empêche que c'est un rude sacrifice de votre part et j'ai quelque scrupule à en profiter. »

Je fis un ample geste de la main.

— « Ne vous en faites pas, » dis-je. « Du moment que vous n'accaparerez pas tous les honneurs, notre tour viendra. Après tout, nous aurons tout le spectacle à nous seuls quand vous serez parti. »

Krasnin m'observait avec une expression méditative et je trouvai singulièrement difficile de soutenir son regard.

— « Je suis désolé de vous paraître cynique, » dit-il, « mais j'ai appris à me montrer soupçonneux quand les gens se mettent à vous accorder de grandes faveurs sans de très bonnes raisons. Et, franchement, je ne trouve pas que la raison que vous avez donnée soit assez bonne. Vous n'auriez rien d'autre dans votre manche, par hasard? »

— « Oh ! c'est bon, » dis-je avec un soupir. « J'espérais qu'on rendrait justice à ma bonne intention, mais je vois qu'il est inutile d'essayer de vous convaincre de la pureté de mes mobiles. J'ai une raison et je peux bien vous la dire. Mais ayez la bonté de ne pas la divulguer ; je ne voudrais pas décevoir ceux qui nous attendent sur la Terre. Ils nous voient uniquement comme de nobles et héroïques pionniers de la science ; ne les désillusionnons pas, dans notre intérêt à tous. »

Je pris alors le calendrier et expliquai à Vandenburg et à Krasnin ce que Williams m'avait déjà expliqué. Ils m'écoutèrent avec scepticisme, puis avec une sympathie croissante.

— « J'étais loin de penser que c'en était à ce point, » dit enfin Vandenburg.

— « Les Américains n'en ont nulle idée, » dis-je tristement. « Quoi qu'il en soit, c'est ainsi depuis cinquante ans et on ne constate pas d'amélioration. Alors, vous acceptez ma suggestion? »

— « Evidemment. Cela nous convient parfaitement de toute façon. Jusqu'à ce que la prochaine expédition soit prête, la Lune est tout entière à vous. »

Je me souvins de cette phrase deux semaines plus tard, tandis que je regardais le *Goddard* s'élancer dans le ciel en direction de la Terre lointaine qui semblait l'attendre. Quand les Américains et les Russes, sauf deux furent partis, nous éprouvâmes un sentiment de solitude. Nous enviâmes l'accueil qui leur était fait, et nous suivîmes avec jalousie sur les écrans de télévision leur marche triomphale à travers Moscou et New York. Puis nous reprîmes notre travail et attendîmes patiemment notre tour. Chaque fois que nous nous sentions découragés, nous nous mettions à faire de petits calculs sur des feuilles de papier et nous retrouvions aussitôt notre bonne humeur.

Les croix rouges progressaient sur le calendrier à mesure que passaient les courtes journées terrestres — des journées qui semblaient n'avoir qu'un fort lointain rapport avec le lent cycle du temps lunaire. Finalement, nous fûmes prêts ; toutes les indications des appareils avaient été relevées, tous les spécimens et échantillons soigneusement emballés et arrimés dans l'astronef. Les moteurs se mirent en marche avec bruit,

nous donnant un moment le poids que nous pèserions de nouveau une fois de retour sur la Terre. En dessous de nous, l'âpre paysage lunaire, qui nous était devenu si familier, s'éloignait à une vitesse fantastique ; quelques secondes après le décollage, nous ne pouvions plus distinguer le moindre indice des bâtiments et des instruments que nous avions mis en place avec tant de mal et qui serviraient aux explorateurs à venir.

Le voyage de retour avait commencé ; il se déroula dans l'inconfort, mais sans incident. Nous rejoignîmes le *Goddard,* déjà à moitié démantelé, à côté de la Station Spatiale N° 3 et nous fûmes rapidement transportés sur la Terre que nous avions quittée sept mois auparavant.

Sept mois : voilà, comme l'avait fait remarquer Williams, le chiffre dont l'importance était capitale. Nous étions restés partis pendant plus d'une demi-année budgétaire, et pour nous ç'avait été l'année la plus fructueuse de notre vie !

Tôt ou tard, je suppose, cette lacune fiscale interplanétaire sera comblée ; l'Administration des Contributions Directes continue de nous livrer un vaillant combat d'arrière-garde, mais il semble que nous soyons parfaitement couverts par la Section 57, paragraphe 8, de la Loi de 1972 sur les Revenus des Professions Libérales. Nous avons écrit nos livres et nos articles sur la Lune, et tant qu'il n'y aura pas de gouvernement lunaire pour nous imposer sur le revenu, nous défendrons âprement chaque penny gagné.

Et si une décision était finalement prise à notre détriment, eh bien, Mars est toujours là... !

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le vaisseau fantôme

(*Flying Dutchman*)

par WARD MOORE

Le nom de Ward Moore est d'ordinaire accolé à de longs récits où l'envergure de son talent se donne libre cours (1). *Mais la force de conviction et le réalisme de son style sont tout aussi frappants dans un conte bref, comme vous pourrez en juger par cette relation d'un des ultimes épisodes d'une guerre technologique future.*



COMME l'aiguille des minutes de la pendule murale commençait à s'éloigner de celle des heures, encore verticale, le calendrier automatique suspendu au-dessous vibra légèrement et le nombre 11 succéda au nombre 10. A un infime tressaillement près, dont on eût pu déduire que le mécanisme n'était pas en parfait état de marche, les plaquettes portant les indications *novembre* et 1998 restèrent immobiles. La salle de contrôle était climatisée et le thermomètre placé à côté de la porte marquait en permanence exactement 20 degrés.

Il n'y avait personne dans la salle de contrôle pour lire la pendule, le calendrier, le thermomètre, l'écran de radar ni aucun des appareils enregistreurs dont les murs et les tables étaient garnis. Et même si quelqu'un, employé ou intrus, se fût trouvé là, il aurait été dans l'impossibilité de discerner les chiffres, car l'obscurité était absolue ; non seulement les lumières étaient éteintes, mais les rideaux de black-out écartaient le danger d'une réflexion des rayons de lune sur les surfaces polies.

L'absence de lumière et de techniciens n'empêchait pas le fonctionnement des appareils du grand aéroport, car celui-ci avait été conçu pour jouer son rôle automatiquement, avec une ingéniosité presque humaine et une précision plus qu'humaine, en toute circonstance critique, à moins que l'ennemi ne réussît un coup direct ou presque qui aurait mis hors de service non seulement les instruments, mais aussi l'appareillage auxiliaire de réparation et de réglage.

C'est pourquoi, quand le sonar et le radar captèrent le son et l'image d'un avion venant du nord, celui-ci fut aussitôt identifié de façon irréfutable comme étant un appareil ami, plus précisément un RB 87 rentrant à sa base. L'information fut transmise aux batteries antiaériennes, au centre de renseignements à cinquante kilomètres de là, aux tabulatrices

(1) Voir « *Fiction* » n° 9 : « *Un homme jaugé* »; n° 23 : « *L'aube des nouveaux jours* »; n° 24 : « *Les nouveaux jours* »; n° 32 : « *Cercle vicieux* »; n° 43 : « *Le poids du mal* ».

qui enregistraient les sorties de bombardement, au Poste de Contrôle des Carburants, enfoui profondément dans le sol, et au dépôt de munitions, protégé par des couches de ciment et de plomb.

Le terrain, bien entendu, n'était pas balisé, mais cela n'avait aucune importance pour le puissant bombardier à huit moteurs ; celui-ci était tributaire, non pas de perceptions et de réactions humaines, mais des calculs mathématiques précis de l'équipement réglé en fonction de la mission de l'appareil et sensible au plus haut point à chaque variation du temps, à la conformation du terrain survolé, aux défenses ennemies, et jusqu'aux imperfections dont il pouvait être soudain affecté lui-même. Sans relâche, durant chaque seconde passée dans les airs, ces instruments calculaient, compensaient, contrôlaient et maintenaient inexorablement la route établie d'avance.

Réagissant à la direction et à la vitesse du vent, ainsi qu'à quantité d'autres facteurs, le RB 87 vint se présenter dans le prolongement de la piste d'atterrissage et, après en avoir parcouru en rase-mottes les trois kilomètres, s'immobilisa enfin, ses hélices continuant de tourner à vide, à l'endroit précis déterminé par les calculs réglant sa marche et indiqué sur le ciment par deux traits de peinture.

Tandis que mourait le bruit des moteurs et que ralentissait graduellement la rotation des hélices, les services complexes de la base aérienne, obéissant aux ordres donnés par les instruments de la salle de contrôle sensibles à l'image invisible du bombardier rentré de mission, se mirent à fonctionner. De la réserve de carburant, un interminable tuyau s'avança comme un serpent sur le terrain. Parvenu près du bombardier, il prit encore davantage l'apparence d'un reptile, levant la tête sous l'action d'impulsions électroniques, puis rampant le long du fuselage de l'énorme appareil et tâtonnant pour trouver l'orifice par où il déverserait le carburant dans les réservoirs vides. Un minuscule récepteur radio réagit au message d'un émetteur pareillement minuscule ; le bouchon de remplissage s'ouvrit et l'extrémité du tuyau s'inséra dans le trou. A l'autre bout, dans la réserve de carburant, le contact fut enregistré ; les pompes se mirent en marche et le long serpent se raidit sous les flots d'essence qui le parcouraient par pulsations rythmées. Les pompes abaissèrent le niveau de la réserve et, à de nombreux kilomètres de là, d'autres pompes se mirent à pousser le liquide dans le pipe-line prêt à le recevoir. Les machines d'une raffinerie démarrèrent, aspirant le pétrole brut et refoulant l'essence à haut degré d'octane. A une distance d'un demi-continent, un puits extrayait du naphte des couches schisteuses et le crachait dans un réservoir.

Le tuyau d'alimentation en essence, bien que partie essentielle du système, était le plus simple des appareils dont disposait le Poste de Contrôle des Carburants. Les réservoirs remplis, l'ajutage se retira, le bouchon de l'orifice reprit sa place avec un bruit sec, le tuyau s'enroula et regagna son nid, des machines plus compliquées firent leur apparition. Le conduit de graissage se promena de moteur en moteur, forçant chacun d'eux à dégorger une huile noire épuisée qu'il remplaçait par des lubri-

fiants frais et visqueux aux couleurs vert et or. Le graisseur mécanique, incroyable pieuvre montée sur roues, traversa le terrain pour venir fixer ses tentacules sur la multitude de dispositifs qui avaient besoin de ses services.

Partis de l'autre côté du terrain, les chariots chargeurs automatiques portant leur fragile cargaison arrivèrent lentement en file indienne. Eux aussi étaient de complexes et subtils mécanismes. Ils se dirigèrent vers le côté du bombardier et, avec un soin infini, guidés par des appareils ultra-sensibles, déposèrent délicatement les précieuses bombes dans leurs alvéoles. Ils attendaient patiemment leur tour, car ils étaient construits et réglés pour prévenir toute possibilité de collision. Comme les émissaires du Poste de Contrôle des Carburants, ils avaient, eux aussi, mis en marche des antécédents ; des installations souterraines éloignées renouvelaient le stock qu'elles acheminaient par des tubes pneumatiques dont le réseau s'étendait sous terre comme les galeries d'une taupinière gigantesque.

Les gros moteurs refroidirent. Au sommet de la tour de l'aéroport, la manche à air changea légèrement de position. A l'intérieur de la salle de contrôle, dans l'obscurité, la pendule marquait 3 h 58. Un peu de poussière parvenait à filtrer par les fissures autour des fenêtres. Dehors, un petit morceau de ciment, fêlé et décollé par le vent, se libéra et tomba à terre. A des kilomètres de là, une rangée d'arbres, flétris et fendus, refusa, avec une obstination que sa fragilité n'eût pas fait soupçonner, de s'incliner, même légèrement, sous le vent qui la pressait de toute sa force.

A 4 h 15 précises, une impulsion électrique de la salle de contrôle, émise conformément au programme prévu, mit en marche les moteurs de l'avion. Un moment, celui qui portait le numéro 7 fit entendre des ratés, mais il ne tarda pas à s'aligner sur le rythme bien réglé des autres. Longtemps, le bombardier s'échauffa, puis, comme fortuitement, mais en réalité au moment précis qui avait été choisi, il se mit à rouler.

La longue piste se déployait devant lui et, bien que gagnant de la vitesse, l'avion semblait y adhérer comme s'il avait répugné à la quitter. Pourtant, il finit par vaciller légèrement et un vide qui augmentait avec rapidité apparut entre ses roues et le ciment. Le bombardier s'éleva de plus en plus, passant à une bonne hauteur au-dessus de l'enchevêtrement de lignes d'énergie en bordure de l'aéroport. En l'air, il parut hésiter un instant, puis, lorsque les instruments eurent mesuré et jaugé, il pointa le nez en direction du nord et partit en ligne droite dans le ciel.

Il volait très haut au-dessus de la terre, plus haut que les nuages, plus haut que la mince enveloppe de l'atmosphère. Les moteurs ronronnaient régulièrement, à l'exception du numéro 7 qui, de temps à autre, marquait une hésitation tout juste perceptible. Les subtils instruments guidaient et contrôlaient en permanence, maintenant la route du bombardier en direction de sa cible, le forçant à se tenir hors de portée de toute interception.

Une aube timide et sale révéla avec peine les contours de l'avion. La

peinture mate vert olive ne renvoyait pas la lumière, mais elle était écorchée et écaillée par endroits et l'aluminium brillant qu'elle recouvrait apparaissait dangereusement. Comme le jour devenait plus clair, il apparut que ce n'étaient là que les signes superficiels de la fatigue du grand bombardier. Une surface bosselée ici, une grande indentation là, un câble à la gaine éraillée, un léger gauchissement témoignaient des épreuves subies et des limites de sa résistance. Seuls les instruments et les moteurs étaient parfaits, et même ceux-ci, comme le montraient les toussotements du numéro 7, n'étaient pas destinés à durer une éternité.

Vers le nord... le nord... le nord. L'objectif avait été fixé des années auparavant par de graves messieurs au visage impénétrable. La route avait été calculée par des hommes plus jeunes, une cigarette au coin des lèvres, et les instruments indispensables mis au point par d'autres, encore plus jeunes, vêtus de bleus de travail et qui mâchaient de la gomme. A l'origine, l'objectif n'avait pas été assigné exclusivement au Vaisseau Fantôme (tel était le nom qu'un joyeux mécano avait peint sur le fuselage à une époque déjà lointaine) mais à toute une escadre de RB 87, car il s'agissait d'un important centre industriel, partie vitale du potentiel de guerre ennemi, et dont la destruction était essentielle.

Les graves messieurs qui décidaient de la stratégie n'ignoraient rien de la nature de la guerre qu'ils menaient. Tous les préparatifs possibles avaient été faits pour parer à toutes les éventualités imaginables ; plans et plans de rechange, et solutions de rechange pour les solutions de rechange, avaient été soigneusement établis dans leurs moindres détails. Que le sort de la capitale et des fières cités fût d'être détruites presque immédiatement était considéré comme inévitable, mais les faiseurs de plans avaient été beaucoup plus loin qu'une simple décentralisation. Dans les guerres du passé, les opérations avaient finalement dépendu des hommes ; les stratèges savaient combien les humains étaient fragiles et faillibles. Ils pensaient avec une grimace farouche aux soldats et aux techniciens rendus inutilisables par un bombardement ininterrompu ou par les effets des armes chimiques et bactériologiques, aux civils terrés dans les recoins les plus éloignés des mines et des grottes, leur volonté de combattre annihilée et uniquement animés d'un lâche désir de paix. Contre ce facteur d'instabilité, les stratèges avaient pris des mesures efficaces ; ils avaient prévu non seulement la guerre presse-boutons, mais des presse-boutons pour les presse-boutons et d'autres encore par derrière. Les civils pouvaient se terrer et geindre, la guerre continuerait jusqu'à la victoire finale.

Et c'est ainsi que le Vaisseau Fantôme fonçait avec décision sur sa cible familière, servi et propulsé grâce à un réseau compliqué d'instruments, d'appareils, d'usines, de générateurs, de câbles souterrains et de ressources stratégiques, tous éléments presque impossibles à repérer et à détruire, et capables de fonctionner jusqu'à leur complète usure, laquelle, étant donné leur perfection, pouvait ne pas se manifester avant plusieurs siècles.

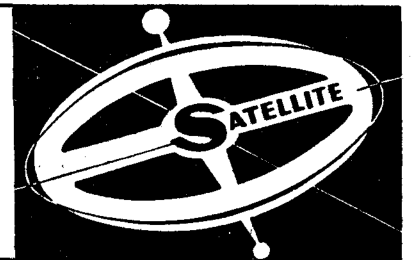
Le Vaisseau Fantôme, création humaine délivrée de la tutelle de son créateur, faisait route vers le nord.

Il volait vers la ville qui, depuis longtemps, n'était plus qu'un amas de pierres pulvérisées. Il volait vers ce qui restait des batteries anti-aériennes disposées en cercles concentriques au-delà des faubourgs ; quelques canons encore en état de fonctionner qui le décèleraient sur leur écran de radar et le prendraient immédiatement sous leur feu pour tenter de lui faire subir le sort de tous ses prédécesseurs. Le Vaisseau Fantôme volait vers le pays ennemi, un pays vaincu dont les armées avaient été anéanties et dont les habitants avaient péri. Il volait si haut que, fort loin en dessous de ses immenses ailes et de ses moteurs au vrombissement régulier, une grande ligne courbe mettait en évidence la rotondité de la Terre. De la Terre, cette planète morte, sur laquelle, depuis longtemps, bien longtemps, il n'y avait plus un seul être vivant.

(Traduit par Roger Durand.)



Voir page 134.



Vos passeports, messieurs !

par JACQUES STERNBERG

Après « La sortie est au fond de l'espace », *un des best-sellers de la Collection « Présence du Futur », les éditions Denoël s'apprêtent à publier dans la même collection un nouvel ouvrage de Sternberg :* « Entre deux mondes incertains », *qui est son premier recueil de nouvelles de science-fiction. Nous sommes particulièrement heureux de voir ainsi consacré un auteur que* « Fiction » *a contribué à lancer. Voici à cette occasion un conte satirique inédit, dans le ton que Sternberg affectionne : l'observation féroce ou sarcastique de l'humanité.*



D'ABORD, on lança le premier satellite artificiel.

Puis on en lança d'autres.

Après dix ans de tentatives avortées, enfin les Hommes réussirent à atteindre la Lune. Mais l'intérêt que l'on retira de cette investigation fut très maigre.

Vingt ans plus tard, une patrouille de choc enfermée dans une fusée d'essai arrivait à destination de Mars. Alors que l'engin fonçait dans l'atmosphère de cette planète, un premier message parvenait de Mars aux navigateurs.

Par ce message, les Martiens indiquaient le point précis où l'astronef devait se poser, puis sans marquer aucune transition, la voix, traversant les ondes avec une froideur exemplaire, affirma :

— « Vous allez pénétrer en territoire martien. Messieurs, veuillez préparer vos passeports. Contrôle de la douane. »

Stupéfaits, les voyageurs eurent à peine le temps de comprendre qu'ils n'avaient pas pensé à ce détail.

— « Etes-vous vaccinés? » demandait déjà la voix.

Les hommes, pris au dépourvu, répondirent que oui.

— « Parfait, » reprit la voix. « Dans ce cas, préparez également vos certificats de vaccination. »

Et l'astronef se posa sur la planète Mars.

Depuis le temps que l'on rêvait de ce débarquement, on lui avait prêté toutes les définitions, toutes les couleurs du rêve et du cauchemar. De même que l'on avait projeté le paysage de la planète aux quatre coins des suppositions les plus démentes. Tout cela témoignait en faveur de l'imagination de l'homme, mais il fallait bien reconnaître que la réalité ne ressemblait guère à la fiction. Elle était là, offerte, tellement banale qu'elle paraissait plus ahurissante que n'importe quelle donnée de l'im-

pensable : l'astronef avait atterri dans un énorme hangar dont le gigantesque toit se refermait au ralenti, emprisonnant les voyageurs et leur engin dans les limites d'un cube de teinte grisâtre, parfaitement cloisonné.

Une porte s'ouvrit et trois Martiens apparurent.

L'un d'eux était en civil, les autres en uniforme. Les militaires portaient une tenue qui rappelait de très près celle des pompiers, le civil était enfourné dans un terne complet de tissu gris qui évoquait très évidemment la panoplie traditionnelle de tous les petits employés du monde. A part le fait que ces Martiens avaient six bras, ils nous ressemblaient comme des frères. Leur regard n'exprimait que cet abrutissement que nous connaissions si bien. Leurs visages paraissaient las, tristes, incapables d'exprimer un sentiment vraiment proche de la violence ou de la vie. Une moutache à longs poils rêches poussait sous le nez de l'employé en civil.

— « Douane de Mars, » énonça l'un des militaires. « Vos passeports, messieurs. »

C'est ainsi qu'ils se présentèrent, c'est ainsi qu'ils accueillirent les Terriens. Pas le moindre étonnement ne se diluait dans leur expression. Ils n'avaient même pas accordé un regard à l'astronef qui était planté au milieu du hangar.

Les Terriens durent bien avouer qu'ils n'avaient pas pensé à se munir de passeports.

— « C'est fort enuyeux, » déclara un des Martiens. « Vous avez des pièces d'identité, au moins? »

Quelques hommes en avaient, d'autres n'en avaient pas.

Les deux officiers de la douane examinèrent les cartes d'identité avec cette nonchalance teintée de suspicion qui caractérise la lente érosion de la routine.

— « Je ne crois pas que cela pourra suffire, » murmura l'employé en civil. « Je suis obligé de vous dire, messieurs, que vous n'êtes pas en règle. Si vous voulez bien nous suivre? »

Les Martiens firent entrer les navigateurs dans une petite salle d'attente garnie d'une table et de quelques chaises. Derrière cette table, un homme attendait. Lui aussi portait une petite moustache. Mais il n'avait qu'un seul bras qui lui servait à trier des fiches. Il avait cet air d'exister à bon escient et d'exercer une importante fonction. Cet air qui n'appartient qu'aux portiers et aux huissiers.

Après une heure d'attente, on appela les voyageurs. L'huissier, averti par appel de sonnerie, les conduisit dans un vaste hall de béton, d'acier et de bois dans lequel travaillaient quelques dizaines d'employés, enlisés dans une épaisse fumée de cigarettes qui se mélangeait à l'âcre chaleur de l'ennui. On aurait pu se croire dans les coulisses d'un grande poste ou dans celles de quelque bureau d'import-export. Des endroits de ce genre, il y en avait des millions sur Terre. Et pas un détail insolite ne faisait tache dans l'ensemble. Les tables étaient encombrées de cendriers, de crayons, de dossiers, de factures et de cachets. Au mur étaient

affichés des règlements, des calendriers, des écriteaux et même un panneau affirmant que la plus grande politesse était exigée du personnel. Du plafond descendaient des lampes enfermées dans des globes de faïence. Des téléphones lançaient leurs appels. Beaucoup d'employés allaient et venaient. Les uns, très affairés ; les autres, mimant cet affairement de ceux qui ne songent qu'à perdre leur temps en donnant le change à leurs supérieurs. Simplement, presque tous les employés avaient six bras et, avec beaucoup de dextérité, ils triaient des fiches tout en rédigeant des rapports pendant que leurs autres bras faisaient de la comptabilité. Les chefs de service, cependant, n'avaient que quatre bras, parfois deux. Certains employés n'avaient même pas de bras du tout. Sans doute s'agissait-il de penseurs.

Les Terriens furent reçus par un officier des douanes qui leur fit savoir qu'il ne trouvait pas leur cas très clair. Apparemment, il fallait bien admettre qu'ils n'étaient pas en règle.

— « Et le fait que vous soyez étrangers n'arrange rien, au contraire, » affirma l'officier.

Jusqu'à présent, écrasés par la stupéfaction, les hommes n'avaient rien objecté. Cependant, s'arrachant à sa torpeur, cette fois, un des Terriens se mit à hurler que tout cela était inconcevable et que vraiment cette façon d'accueillir des êtres d'un autre monde ressemblait fort à de la grossièreté.

— « Je comprends votre réaction, » lui répondit l'officier des douanes, « mais vous ne ferez qu'aggraver votre cas en criant. Nous avons un règlement très strict et nous sommes obligés de le respecter. Nous estimons d'ailleurs que nous avons fait preuve de beaucoup de bienveillance à votre égard. Un fait est certain : vous n'avez ni passeport ni visa. Certains d'entre vous ne possèdent même pas de carte d'identité. Cette négligence est fort contrariante, suspecte même, je suis obligé de vous le dire. »

Se forçant à parler sans élever le ton, un des navigateurs expliqua que les Terriens n'avaient naturellement pas prévu ces complexités absurdes et que ce voyage vers Mars représentait pour eux une entreprise unique dans les annales de l'Histoire et non une simple excursion à l'étranger.

— « Raison de plus pour se munir de papiers en règle, » déduisit l'officier. « Avez-vous transmis, avant de partir, une demande de séjour à notre Ministère ou, au moins, la demande d'un visa temporaire? »

— « Comment pouvions-nous savoir que vous aviez des Ministères? Nous ne savions même pas si votre monde était habité. »

— « J'entends bien. Mais il eût été plus prudent, malgré tout, de transmettre une demande à notre Ministère. Un voyageur étranger sans visa, cela ne s'est jamais vu. Il n'y a pas à sortir de là. »

Un des hommes suggéra avec une tendresse gavée d'application que, peut-être, en raison des circonstances, on pourrait faire exception à la règle...

— « C'est que nous ne tolérons pas les exceptions, » lui répondit-on. « Et les circonstances ne me paraissent pas tellement extraordinaires. Ce

serait trop simple, vous comprenez. On n'en finirait plus. Je voudrais cependant faire quelque chose pour vous... »

L'officier parut réfléchir, enfoncé dans un effort mental qui donna un certain relief aux veines de son front. Après avoir longtemps hésité, il se leva.

— « Soit. Si vous m'accordez quelques minutes, je vais en parler à mes supérieurs. »

On pria les Terriens de bien vouloir regagner la salle d'attente. Deux heures plus tard, on les fit entrer dans un autre bureau plus cossu où ils furent accueilli par un homme sans bras, décoré d'un ruban qui ressemblait fort à une Légion d'honneur. Dans un coin, une jeune dactylo, assez jolie et dotée de quatre bras tapait sur une machine à écrire à double clavier.

— « Si vous voulez vous asseoir, messieurs, » dit le chef de service. « On m'a soumis votre cas. Je le juge regrettable, mais vraiment, même en faisant appel à la meilleure volonté du monde, je ne vois pas très bien ce que je pourrais faire pour vous. »

A cet instant, il fut interrompu par un officier de la douane qui s'approcha du grand bureau et y étala les quelques feuillets d'un dossier. L'officier murmura quelques mots et le chef de service parut fort contrarié. Il dévisagea sévèrement les hommes et c'est d'une voix assez sèche qu'il reprit la parole.

— « Voilà qui est plus grave, messieurs. On vient de m'annoncer que nos services ont procédé à la fouille de votre astronef. Vous n'avez donc rien à déclarer à la douane? »

Personne ne répondit à cette question.

— « Je suis désolé de vous prendre en flagrant délit de fraude et de transfert illicite de marchandises non autorisées. Vous ne savez donc pas que vous transportez des armes, des munitions, des appareil électroniques taxés par la loi à 60 % de leur valeur, des vêtements, des matériaux de construction? Et des denrées alimentaires en des quantités qui laissent supposer une intention d'activité commerciale? Et, bien entendu, vous ne possédez pas la moindre licence d'importation? »

Un Terrien eut la volonté de répondre :

— « En effet, pas la moindre. »

— « Tout ceci peut vous coûter cher, « reprit le chef de service. « Nous pouvons vous confisquer l'astronef et tout ce qu'il contient, vous infliger une amende de plusieurs millions de francs et, si vous n'êtes pas en mesure de payer, vous condamner à quelques années de détention. De toute façon, il nous faut sévir. Veuillez m'attendre dans cette pièce, je vous prie. »

La secrétaire se leva et, frôlant les Terriens de ses seins pointus, jouant avec quelque préméditation de ses hanches et de ses fesses, elle fit entrer les voyageurs dans une salle d'attente.

Vers la fin de la soirée, sans un mot, un huissier accompagna les Terriens dans un vaste bureau où des employés, agissant avec une grande

dextérité, prirent leurs empreintes digitales, les pesèrent, les mesurèrent et les photographièrent dans tous les sens.

— « Nous allons vous donner une carte d'identité provisoire, » affirma un des employés.

Les Terriens se sentirent soulagés. On avait, malgré tout, fini par arranger leur cas à l'amiable. C'est avec beaucoup d'amabilité qu'ils répondirent aux questions que leur posaient les employés de ce monde. Il y eut beaucoup de questions et l'interrogatoire, s'il fut mené avec la plus grande courtoisie, fut cependant fort sévère. On les interrogea sur leurs intentions, sur leur passé, et on s'inquiéta de leurs activités réelles. Après quoi, on leur fit signer une quantité de déclarations par lesquelles ils précisaient qu'ils ne venaient en territoire martien dans aucun but hostile, ni pour y fonder un commerce, ni pour faire une propagande quelconque ou pour y créer une religion nouvelle et qu'il n'était pas dans leur intention d'assassiner quelque chef d'État.

A l'aube seulement, on remit à chaque Terrien une carte d'identité provisoire, avec photo et quelques cachets officiels.

— « Vous voilà en règle à présent, » leur fit savoir un employé.

Alors seulement les Terriens furent mis en présence des trois employés qui les avaient accueillis la veille sur ce monde.

— « Vous avez vos papiers, messieurs? » leur demanda l'officier.

Ils les montrèrent.

— « Parfait. Tout finit par s'arranger, comme vous voyez, » leur déclara l'officier. « Les démarches sont terminées. Vous êtes libres, messieurs. Vous pouvez rentrer chez vous. »

— « Chez nous? » demanda l'un des voyageurs, incrédule.

— « Sur Terre, je suppose. Car si vous ne venez pas de la Terre, vous avez fait de fausses déclarations et si vos déclarations sont fausses, cela remet tout en question et dès lors... »

Mais les Terriens jugèrent préférable de ne pas insister. Après n'avoir connu de Mars qu'un interminable dédale de bureaux poussiéreux et enfumés, ils montèrent à bord de leur astronef.

Un des hommes fut cependant abordé par un douanier martien qui le prit à part.

— « Dites-moi, » lui dit-il en confidence, « si un jour vous revenez par ici, pensez à m'apporter un fromage de Hollande. On en trouve rarement ici et les nôtres sont des imitations. Vous n'aurez pas de taxe à payer. On vous le fera passer en fraude, rassurez-vous... »

Mais les hommes ne revinrent jamais sur Mars.



Loup y es-tu?

(*Operation afreet*)

par POUL ANDERSON

Vous vous souvenez certainement de « Superstition » (1), *ce récit de Poul Anderson qui décrivait un monde où la sorcellerie était passée à l'état de technique. L'auteur favori de* « Fiction » *nous revient aujourd'hui avec une nouvelle évocation du même genre, quoique dans une veine nettement moins sérieuse. Avec l'art du détail dont il est coutumier, il nous offre la vision d'une opération tactique lors d'une guerre future, où la science et la magie font ménage d'une façon surprenante. Le tout, conté avec un humour absolument imperturbable, hérissera quelques lecteurs rétifs, mais ravira les autres. Poul Anderson a en outre mêlé à ce thème une idée politique de haute actualité, à savoir que le feu qui couve dans le Moyen-Orient pourrait bien un jour arriver à menacer les Etats-Unis eux-mêmes...*



PEUT-ÊTRE était-ce pure malchance, ou peut-être leur Service de Renseignements était-il meilleur que nous ne le pensions, bref, leur dernier raid, après avoir franchi nos positions de défense, avait répandu le campement du Corps Météorologique aux quatre coins de l'Univers. Avec les difficultés de ravitaillement, il nous était impossible d'obtenir de nouveaux instruments et des spécialistes avant des semaines, et en attendant, c'était l'ennemi qui avait la maîtrise du Temps. Le seul survivant de notre Corps, le Major Jackson, avait dû consacrer ce qu'il lui restait d'éléments à nous protéger contre les coups de foudre ; à part cela, nous étions forcés de subir ce qu'ils voulaient bien nous administrer. Pour le moment, c'était la pluie.

Il n'y a rien d'aussi déprimant qu'une semaine ininterrompue de pluie froide. Le sol se liquéfie, envahit vos bottes, qui deviennent si lourdes que vous n'avez plus la force de les soulever. Votre uniforme n'est plus qu'une serpillière trempée autour de votre carcasse tremblante, les aliments sont moisis, les armes exigent des soins accrus, et la pluie ne cesse de tambouriner sur votre casque, au point que vous continuez à l'entendre même en rêve. Jamais vous n'oublierez cette grisaille sans fin, battante et dégoulinante de pluie. Dix ans après, une tornade suffira encore à vous déprimer.

Notre unique consolation, songeais-je, c'était qu'ils ne pouvaient

(1) Voir « *Fiction* » n° 40.

guère nous attaquer par la voie des airs tant que cela durerait. Sans nul doute, ils finiraient par dissiper le plafond nuageux quand ils se sentiraient prêts à nous mitrailler, mais nos balais étaient capables de se débrouiller aussi vite que volaient leurs tapis. En attendant, on continuait d'avancer dans la bouillasse, toute une division avec ses services auxiliaires... la 45e, les Eclairs Ravageurs, l'orgueil de l'Armée des Etats-Unis, transformée en une troupe misérable et déliquescente d'hommes et de dragons, pourchassant l'envahisseur parmi les collines de l'Oregon.

Je me propulsai lentement à travers le campement. L'eau coulait des tentes et gargouillait dans les rigoles de drainage. Naturellement, nos sentinelles portaient des uniformes à rendre invisible, mais je voyais les empreintes de leurs pas se former dans la boue et j'entendais leur chaussures crisser, ainsi que leur flot ininterrompu de jurons.

Je passai devant le terrain de la Force Aérienne, qui bivouaquait avec nous, pour nous donner son appui quand il le fallait. Deux hommes étaient de garde devant le hangar démontable, et ils avaient négligé de se rendre invisibles. Leurs uniformes bleus étaient aussi mouillés et déchirés que ma tenue de campagne, mais ils s'étaient rasés et leurs insignes — le balai ailé et le chapelet anti-Mauvais-Œil — étaient bien astiqués. Ils me saluèrent et je répondis distraitement. L'esprit de corps, les horizons bleus, zut !

Plus loin, c'étaient les blindés. Les hommes avaient dressé des abris démontables pour leurs bêtes, aussi ne vis-je que la vapeur qui montait des fentes, mais je respirai l'odeur âcre des reptiles. Les dragons ont horreur de la pluie et leurs cornacs avaient un mal terrible à les faire tenir tranquilles.

Tout près de là se trouvait le Corps de Pétrification, avec son enclos rempli de basilics encapuchonnés, qui se tordaient en sifflant, dardant leurs têtes à crêtes contre les hommes qui les nourrissaient. Personnellement, j'avais mes doutes quant à l'efficacité de ce Corps. Il faut amener le basilic très près d'un homme, et il faut qu'il le regarde absolument dans les yeux, pour obtenir la pétrification ; en outre, le costume et le casque en feuillure d'aluminium qu'on doit porter pour dévier le pouvoir de ses bêtes favorites constitue une invitation aux tireurs en embuscades. Et de plus, quand le carbone humain se transforme en silicone, cela produit un isotope radioactif, et on risque de ramasser soi-même une telle dose de radiations que les médecins sont forcés de vous administrer de l'Herbe de Saint-Jean arrachée dans un cimetière par une nuit sans lune.

C'est pour cette raison, au cas où vous l'ignoreriez, que la crémation n'a pas disparu simplement en tant que coutume ; elle est devenue illégale, aux termes du Décret de la Défense Nationale. Il nous faut beaucoup de cimetières à l'ancienne mode. C'est ainsi que l'Ere de la Science rationne notre liberté.

Je passai devant le Génie, dont les hommes dirigeaient une équipe de zombies qui creusaient un nouveau fossé de drainage, et j'arrivai à

la tente de vastes dimensions du Général Van Brugh. Quand le garde vit mes insignes Tétragammés, ceux du S. R., et le bâton d'argent sur mon épaule, il me salua et me fit entrer. Je m'arrêtai devant le bureau et levai la main.

— « Capitaine Matuchek au rapport, mon général, » dis-je.

Van Brugh me regarda, sous ses sourcils gris et hérissés. C'était un homme corpulent, au visage taillé dans la pierre, tout à fait Militaire de carrière, mais nous l'aimions tous autant qu'on peut aimer un général d'active.

— « Repos, » me dit-il. « Asseyez-vous. Il y en a pour un moment. »

Je trouvai un fauteuil pliant et m'y laissai tomber. Il y avait deux autres individus, déjà assis, que je ne connaissais pas. L'un, grassouillet, le visage rond et rouge, la barbe blanche et mousseuse, était un commandant, portant l'insigne « Boule de Cristal » du Corps des Transmissions. L'autre était une jeune femme. En dépit de ma lassitude, je clignai les paupières pour la regarder à deux fois. Elle en valait la peine : une grande rouquine aux yeux verts, avec des traits bien dessinés, le visage allongé, et un corps beaucoup trop bien roulé pour l'uniforme des Wacs ou même pour tout autre vêtement. Bâton de capitaine, araignée de la Cavalerie... ou Sleipnir, si vous préférez l'appellation officielle.

— « Major Harrigan, Capitaine Graylock, Capitaine Matucheck, » renifla le général. « Bon. Mettons-nous au travail. »

Il déplia une carte sous nos yeux. Je me penchai pour l'examiner. Nos positions et celles de l'ennemi y étaient indiquées. L'ennemi tenait toujours le littoral du Pacifique, de l'Alaska à la moitié de l'Oregon, bien que ce fût une amélioration sensible sur la situation de l'année précédente, quand la bataille du Mississipi avait marqué un tournant de la guerre.

— « Voyons, » dit Van Brugh, « je vais vous expliquer la situation dans son ensemble. Il s'agit d'une mission dangereuse, vous n'êtes pas obligés de vous porter volontaires, mais je tiens à vous informer de son importance. »

Tout ce que je savais, pour le moment, c'était qu'on m'avait dit de me porter volontaire, ou autrement !... C'était l'Armée, du moins quand il y avait une guerre de cette ampleur, et en principe, je n'avais pas le droit de faire des objections. J'étais acteur à Hollywood, et satisfait de mon sort, quand le Califat Sarrasin nous avait attaqués. Je voulais retourner à mes affaires, mais pour cela, il fallait mettre fin à la guerre.

— « Comme vous le voyez, nous les repoussons, » dit le général, « et les pays occupés sont prêts à se soulever dès qu'ils auront la moindre chance de pouvoir le faire. Les Britanniques ont organisé le maquis et l'ont armé, tandis qu'ils se préparent à franchir la Manche. Mais il faut que nous portions à l'adversaire un coup décisif, que nous brisions tout son front et que nous l'écrasions. Ce sera le signal. Si nous réussissons, la guerre finira cette année. Autrement, elle traînera encore trois ans. »

Je le savais. Toute l'Armée le savait. Nous n'avions pas encore reçu

les instructions officielles, mais on sent instinctivement quand une grande offensive se prépare. Il y a de la tension dans l'air.

Le général promena son gros index sur la carte.

— « La 9ᵉ Division Blindée est ici, la 12ᵉ Balai-Portée ici, la 14ᵉ de Cavalerie ici, et les Salamandres ici, où nous savons qu'ils ont concentré leurs souffleurs-de-feu. Les Fusiliers marins se tiennent prêts à établir une tête de pont et à reprendre Seattle, maintenant que la Marine a fait un élevage suffisant de Krakens (1). Un bon coup de pouce et on les met en fuite. »

Le major Harrigan renifla dans sa barbe en contemplant sombrement une boule de cristal. Elle était trouble et vague ; l'ennemi avait brouillé nos cristaux au point qu'ils étaient devenus absolument inutilisables ; naturellement nous avions fait de même contre lui. Le capitaine Graylock tapota la table d'un geste impatient, d'un ongle parfaitement manucuré. Elle était si nette, si sèche, si fonctionnelle, que je décidai en définitive qu'elle ne me plaisait pas. Pas tant que je continuerais d'avoir deux centimètres de barbe hérissée tout autour du menton.

— « Mais apparemment, mon général, il y a quelque chose qui ne va pas? » me hasardai-je à demander.

— « Exact, fichtre ! A Trollburg. »

Je fis un signe d'acquiescement. Les Sarrasins occupaient cette ville. C'était une position-clef, sur la Nationale 20, qui gardait les approches de Salem et de Portland.

— « J'imagine que nous devons nous emparer de Trollburg, mon général? » murmurai-je.

— « C'est le travail confié à la 45ᵉ, » grommela Van Brugh, les sourcils froncés. « Si nous ratons le coup, l'ennemi peut se lancer contre la 9ᵉ, l'isoler, et bouleverser toute notre opération. Seulement, voilà que le major Harrigan et le capitaine Graylock, de la 14ᵉ, m'aprennent que la garnison de Trollburg a en sa possession un efrit (2) »

Je poussai un sifflement tandis qu'un frisson me parcourait l'échine. Le Califat avait usé des Puissances sans aucune prudence... c'était une des raisons pour lesquelles les autres Musulmans considéraient ce peuple comme hérétique et le détestaient tout autant que nous. Mais je n'aurais jamais pensé qu'ils seraient allés jusqu'à briser le Sceau de Salomon. Un efrit qui échappe au contrôle risque d'anéantir toute une nation.

— « J'espère qu'ils n'en ont pas plus d'un, » murmurai-je.

— « Non, » dit la femme Graylock. Elle avait une voix grave qui eût été agréable si elle n'avait pas été si sèche. « Ils ont dragué la Mer Rouge dans l'espoir de trouver une autre bouteille de Salomon, mais il semble bien que celle-ci ait été la dernière. »

— « C'est déjà bien assez grave, » dis-je. L'effort que je faisais pour parler calmement me redonnait tout mon sang-froid. « Comment l'avez-vous appris? »

---

(1) Sorte de poulpe fantastique des mers de Norvège, capable, selon la légende, d'arrêter les navires.

(2) Génie malfaisant, dans la mythologie arabe.

— « Nous sommes avec la 14e, » dit Graylock, ce qui n'était pas nécessaire. Son écusson de Cavalerie m'avait surpris : normalement, les seules recrues que l'Armée puisse trouver pour monter les licornes sont des institutrices desséchées au visage aigre, et autres personnes de même acabit.

— « Je ne suis qu'officier de liaison, » dit vivement le major Harrigan. « Personnellement, je me déplace par manche à balai. »

Je souris en l'entendant. Pas un seul Américain de sexe mâle, à moins qu'il soit dans les ordres, n'aime avouer qu'il est qualifié pour dominer une licorne. Il vit mon sourire et rougit de colère.

Graylock poursuivit, comme si elle dictait, d'une voix neutre :

— « Nous avons eu la chance de capturer un guerrier sarrasin dans un coup de main en commando. Je l'ai interrogé. »

— « Ils savent assez bien se taire, ces nobles fils de... hum... du désert, » dis-je. Il m'était arrivé de contourner la Convention de Genève, à moi aussi, mais l'idée de la violer totalement ne me plaisait pas... même si l'ennemi n'avait pas de tels scrupules.

— « Oh ! nous n'exerçons pas de brutalités, » dit Graylock. « Nous l'avons logé et nous l'avons très bien nourri. Seulement, chaque fois qu'il avait une bouchée de nourriture dans la bouche, je la transformais en porc. Il s'en est vite fatigué et il a dit tout ce qu'il savait. »

Je ne pus me retenir d'éclater de rire, et Van Brugh gloussa ; mais elle resta parfaitement impassible. La transformation organo-organique, qui se contente de déplacer les molécules sans modifier les atomes, ne comporte pas de risques de radiations, mais naturellement elle exige une solide connaissance de la chimie. C'est la vraie raison pour laquelle le troupier ordinaire déteste le corps des techniciens : pure jalousie à l'égard de l'homme qui peut transformer sa ration K en un bifteck aux pommes. Les officiers d'intendance ont déjà assez de mal à faire matérialiser les rations sans se perdre dans des plats compliqués.

— « Donc, vous avez découvert qu'ils ont un afrit à Trollburg, » dit le général. « Quelle est leur force? »

— « Une petite division, mon général. Vous pourriez prendre la place facilement, si seulement on peut immobiliser ce démon, » dit Harrigan.

— « Oui. Je vois. » Van Brugh se tourna vers moi. « Alors, capitaine, vous êtes dans le coup? Si vous réussissez, ce sera au moins une Étoile d'Argent... pardon... de bronze. »

— « Je... » Je cherchai mes mots. Je m'intéressais davantage à mon avancement et à ma démobilisation définitive, mais cela suivrait peut-être aussi. Cependant, à part ma peau que je risquais, j'avais une objection d'ordre pratique : « Mon général, je ne sais rien de rien pour ce boulot. J'ai failli me faire coller en Démonologie à l'Université. »

— « C'est moi qui m'occuperai de cet aspect de la chose, » dit Graylock.

— « Vous ! » J'en restai bouche bée.

— « J'étais sorcière en chef à l'Agence de l'Arcane, à New York,

avant la guerre, » dit-elle froidement. (Maintenant, je savais comment elle avait acquis sa personnalité : le type femme de carrière à la grande ville.) « Je suis aussi capable de manœuvrer les démons que quiconque sur cette côte. Votre tâche consistera à me conduire sans risques dans la place et à m'en ramener. »

— « Ouais, » fis-je d'une voix faible. « Ouais, tout simplement. »

Van Brugh toussota. Cela ne lui plaisait pas de confier une telle mission à une femme, mais le temps pressait tellement qu'il n'avait pas le choix.

— « Le capitaine Matuchek est l'un des meilleurs loups-garous du service, » me flatta-t-il.

Il ne complimente jamais que les gens qu'il ne compte plus revoir. *Ave Cæsar, morituri te salutant. Non, ce n'est pas ce que je veux dire, mais que diable! Je resterai mort assez longtemps pour trouver une meilleure formule.*

— « Je pense que deux adeptes pourront franchir leur cordon de gardes, » poursuivit-il. « C'est à vous de décider. Nous attaquons demain à midi, et tâchez que cet efrit soit hors d'état de nuire d'ici-là. Maintenant, voici le plan géodésique de la ville et des alentours... »

Il ne perdit pas de temps à me demander si j'étais réellement volontaire.

*
* *

Je ramenai le capitaine Graylock à la tente que je partageais avec deux camarades. L'ombre grandissait sous la pluie oblique ; il ne tarderait pas à faire nuit. Nous pataugeâmes en silence jusqu'au moment où nous arrivâmes sous la toile. Mes camarades étaient de service, aussi étions-nous seuls. J'allumai la Main de Gloire et m'assis sur le sol détrempé.

— « Asseyez-vous, » dis-je en désignant notre unique tabouret. C'était un article animé que nous avions acheté à San Francisco... pas très perfectionné, mais il portait nos sacs et venait quand on l'appelait. Il s'agita, mal à l'aise sous ce corps inhabituel, puis se rendormit.

Graylock sortit un paquet de Wings et leva le sourcil. Je fis un signe de remerciement et la cigarette vint se coller entre mes lèvres. Personnellement, je fume des Lucky, en campagne : le tabac auto-allumeur est bien pratique quand les allumettes sont humides. Quand j'étais civil et que j'en avais les moyens, je préférais les Philip Morris, parce que cette petite cigarette en robe rouge est capable de vous préparer un cocktail pendant que vous attendez.

Nous fumâmes en silence pendant un moment, en écoutant la pluie.

— « Bon, » finis-je par dire. « J'imagine que vous avez un moyen de transport? »

— « Mon manche à balai personnel. Je n'aime pas les Willys réglementaires. Je préfère une Cadillac en tout temps. Et je l'ai gonflée, en plus ! »

— « Et vous avez vos grimoires et vos poudres et tout le tralala? »

— « Simplement un peu de craie. Aucun moyen matériel n'est très efficace contre un démon puissant. »

— « Ouais? Et la cire à cacheter la bouteille de Salomon? »

— « Ce n'est pas la cire qui retient l'efrit prisonnier, c'est le sceau. Les incantations sont toutes symboliques. On pense même que leur effet est purement psychosomatique. » Elle inspira une bouffée de fumée, ce qui lui creusa le visage et me montra combien son ossature était harmonieuse. « Nous aurons peut-être une chance de mettre cette théorie à l'épreuve ce soir. »

— « Eh bien, il vous faudra un pistolet léger avec des balles d'argent... ils ont eux aussi des loups-garous, vous savez. Je prendrai une carabine, un 45 et quelques grenades. »

— « Pourquoi pas un pistolet à eau? »

Je fis la grimace. L'idée d'employer l'eau bénite comme arme m'a toujours semblé un blasphème, bien que l'aumônier ait affirmé que c'est permis contre les créatures du Monde Inférieur.

— « Cela ne nous servirait à rien, » dis-je. « Les Musulmans n'ont pas le même rituel, aussi n'emploient-ils naturellement pas d'êtres qui puissent être dominés par ce moyen. Voyons... il me faudra aussi ma torche polaroïde. »

Ike Abrams passa son grand nez dans l'ouverture de la tente.

— « Mon capitaine et la dame-capitaine voudraient-ils quelque chose à manger? » demanda-t-il.

— « Certainement, » dis-je. « Cela me dégoûterait de passer ma dernière nuit à Midgard à faire la queue aux cuisines. » Quand il fut reparti, j'expliquai à la fille : « Ike n'est que simple soldat à présent, mais nous étions bons amis à Hollywood — c'est lui qui a fait les scripts de *L'appel de la steppe* et du *Chef d'argent* pour moi — et il s'est en quelque sorte constitué mon ordonnance. Il va nous apporter à manger ici. »

— « Vous savez, » observa-t-elle, « c'est là un des points en faveur de l'ère de la technique. Saviez-vous qu'il y avait eu de l'antisémitisme dans ce pays? »

— « Non. Vraiment? »

— « Même beaucoup. Il y avait surtout la croyance sans fondement que les Juifs étaient froussards et qu'on ne les voyait jamais en première ligne. Maintenant qu'ils vivent à une époque où leur religion leur interdit de jeter des sorts, ils sont tous simples soldats ou commandos, et tout le monde le sait. »

Personnellement, j'en avais marre des surhommes et des héros de journaux et de magazines qui avaient avec une monotonie révoltante des noms israélites — les Anglo-Saxons ne font-ils donc plus partie de notre civilisation? — mais ce qu'elle disait était vrai. Et cela prouvait qu'elle était autre chose qu'une simple machine à gagner de l'argent. Enfin, un peu autre chose.

— « Que faisiez-vous dans le civil? » demandai-je, surtout pour noyer le bruit incessant de la pluie.

— « Je vous l'ai dit, » fit-elle, de nouveau glaciale, « je travaillais à l'Agence de l'Arcane. Publicité, relations avec le public, etc. »

— « Oh ! bon. Hollywood est tout aussi artificiel, aussi ne devrais-je pas me montrer méprisant. »

Pourtant, je ne pus m'en empêcher. Ces personnages de Madison Avenue me font mal aux fesses. Ils se servent des artistes vrais pour gonfler un individu qui n'a de valeur qu'à ses propres yeux, ou pour vendre un produit dont la seule vertu est de ressembler à s'y méprendre aux autres marques du même produit. La Société Protectrice des Animaux est intervenue sévèrement pour qu'on ne dresse plus les nixes (1) de façon à faire parler les fontaines, pour qu'on ne fourre plus de jeunes salamandres dans des tubes de verre pour illuminer Broadway, mais je suis encore capable de trouver de meilleurs usages au papier glacé que de sonner les louanges du parfum Ma Chère... qui n'est d'ailleurs qu'un philtre d'amour, bien que vous connaissiez le règlement des Postes.

— « Vous ne comprenez pas, » dit-elle. « Cela fait partie de notre économie, de toute notre société. Croyez-vous que le sorcier moyen soit capable de réparer... disons... un arroseur de pelouse? Sûr que non ! Il laisserait sans doute échapper les esprits élémentaires de l'eau et inonderait la moitié d'une ville s'il n'y avait pas les incantations inhibitoires. Et c'est Nous, Arcanes, qui avons entrepris la campagne destinée à persuader les Hydros qu'ils devaient respecter nos symboles. Je vous ai dit que cela relève de la psychosomatique quand on a affaire à des êtres réellement puissants. Pour ce travail-là, il a fallu que je plonge dans une cloche à plongeur ! »

Je la contemplai avec un respect accru. Depuis qu'on avait appris à dégausser les effets désastreux du fer froid et que s'était ouverte l'ère de la science, le monde avait eu besoin de gens pas mal audacieux. Elle semblait faire partie de cette catégorie.

A ce moment, Abrams revint avec deux assiettées de nourriture. Il semblait triste et je l'aurais invité à se joindre à nous si notre mission n'avait pas été secrète.

Le capitaine Graylock transforma par enchantement le café en drys (pas tout à fait assez secs) et le hachis en bifteks (un peu trop cuits) ; mais on ne peut compter trouver chez une femme les raffinements les plus poussés, et c'était quand même mon meilleur repas depuis un mois. Elle se détendit un peu en buvant et je compris alors que sa sécheresse repoussante n'était qu'une cuirasse contre les individus insinuants auxquels elle avait affaire. Nous apprîmes nos prénoms respectifs, Stephen et Virginia. Seulement la nuit était complètement venue et il était temps de partir.

*
* *

Vous devez vous dire que c'était pure folie de n'envoyer que deux personnes — dont une femme — en plein milieu d'une division ennemie

(1) Nymphes des eaux dans les mythologies germaniques.

pour une pareille tâche. Cela semble exiger au minimum une brigade d'Eclaireurs. Mais la science moderne a transformé l'art de la guerre tout autant que l'industrie, la médecine et la vie courante. De toute façon, notre mission était désespérée et nous n'aurions rien gagné à avoir du renfort. Nous devions simplement nous en tirer tout seuls.

Voyez-vous, il faut tellement d'études et de pratique pour devenir un adepte, qu'une très petite minorité d'hommes en est capable. Si vous naissez loup-garou — et cela n'arrive qu'à cinq pour cent de la population — vous pouvez vous transformer, et vous le savez d'instinct ; et si vous n'avez pas les chromosomes voulus, vous n'y arriverez par aucun moyen. En outre, tout le monde peut apprendre quelques enchantements élémentaires, suffisants pour manœuvrer un manche à balai ou un aspirateur ou un tour vertical, mais il faut des années d'efforts pour parvenir à faire mieux. Imaginez donc quelqu'un qui s'attaquerait à l'alchimie sans une connaissance suffisante de la physique nucléaire ! Ou il produirait un radio-isotope qui le tuerait, ou il ferait sauter la moitié d'un département !

De plus, mes amis savants m'affirment que l'Art exige qu'on considère l'univers comme un ensemble d'infinis où, dans toute catégorie donnée, la partie est égale au tout, et ainsi de suite. Une bonne sorcière était capable de faire toutes les opérations qui nous seraient nécessaires ; un groupe plus important risquait davantage de se faire repérer, et c'était risquer un personnel de valeur. Aussi Van Brugh avait-il fort bien agi en nous envoyant tous les deux seuls.

L'ennui avec les principes militaires bien établis, c'est que vous vous trouvez parfois pris vous-même en plein dedans.

Virginia et moi nous tournâmes le dos pour changer de vêtements. Elle enfila un pantalon et un blouson de campagne, et moi je passai la combinaison caoutchoutée qui s'adapterait tout aussi bien à mon corps une fois que j'aurais pris la forme d'un loup. Nous coiffâmes nos casques, accrochâmes notre équipement à nos ceinturons et fîmes demi-tour. Même dans ses vêtements de combat verdâtres et trop grands, elle était belle.

— « Alors, on y va? » fis-je d'une voix sans timbre.

Naturellement, je n'avais pas peur. Toutes les recrues sont immunisées contre la panique dès qu'on leur passe l'uniforme. Néanmoins, l'idée des moments à venir ne me plaisait guère.

— « Le plus tôt sera le mieux, je pense, » dit-elle. Elle s'approcha de l'entrée et poussa un coup de sifflet.

Son manche à balai piqua et vint se poser juste devant. On l'avait débarrassé de toutes les enjolivures chromées, mais c'était quand même une belle machine : les sièges en mousse de caoutchouc avaient de bons amortisseurs et des dossiers bien étudiés, contrairement aux transports de l'Armée. Son familier était un gigantesque chat de gouttière, noir comme la nuit veloutée, avec deux yeux jaunes et méchants. Il fit le gros dos et cracha d'indignation. Bien entendu, le charme d'imperméabilisation le protégeait de la pluie, mais l'humidité de l'air lui déplaisait.

Virginia le caressa sous le menton. « Alors, Svartalf, » murmura-t-elle, « bon chat, esprit distingué, prince des ténèbres, si nous survivons à la nuit qui vient, tu dormiras sur des coussins de nuages et tu lècheras ta crème dans un bol d'or. » Il dressa les oreilles et emballa son moteur.

Je grimpai sur le siège arrière, mis les pieds dans les étriers et me penchai en arrière. La fille monta devant moi en chantonnant à l'adresse du manche à balai. Il prit son essor, la terre s'éloigna et le camp se perdit dans l'ombre. Nous jouissions tous les deux de la vision ensorcelée — la vision à l'infra-rouge, en réalité — aussi n'avions-nous pas besoin de feux.

Une fois les nuages surmontés, nous eûmes au-dessus de nous une gigantesque voûte étoilée, et au-dessous, une vague blancheur qui tourbillonnait. Je vis deux P-56 qui patrouillaient en cercles, des engins rapides à six balais pour enlever leur carcasse blindée et leurs mitrailleuses. Nous les laissâmes derrière nous et piquâmes au nord. Je posai ma carabine en travers de mes genoux et écoutai le sifflement de l'air tranché par notre course. Au-dessous de nous, dans les collines boueuses cernées de rocs, je vis des éclairs intermittents ; un duel d'artillerie se livrait en bas. Jusqu'à présent personne n'avait réussi à trouver un enchantement assez puissant pour détourner un obus ou le faire exploser sur lui-même. J'avais entendu des rumeurs selon lesquelles la General Electric était en train de mettre au point un truc capable de débiter la formule voulue en quelques microsecondes, mais en attendant, les grosses pièces continuaient à tonner.

Trollburg n'était qu'à quelques kilomètres de notre position. Je distinguai la ville comme une masse vague et étalée, obscurcie contre nos canons et nos bombardiers. Ç'aurait été bien agréable d'avoir une arme atomique sous la main, mais tant que les Thibétains feraient tourner leurs moulins à prières anti-guerre-nucléaire, de telles pensées demeuraient à l'état de souhaits. Je sentis mes muscles abdominaux se contracter. Le chat tendit la queue en crachant. Virginia dirigea le manche vers le bas.

Nous nous posâmes dans un bouquet d'arbres ; elle se tourna vers moi :

— « Leurs avant-postes ne doivent pas être loin, » murmura-t-elle. « Je n'ai pas osé me poser sur un toit, on aurait pu nous voir trop facilement. Il va falloir partir d'ici. »

— « D'accord. Attendez que je revienne. »

Je braquai la torche contre moi-même. Il était difficile de croire que seulement dix ans auparavant la transformation exigeait la pleine lune brillante. Puis Weiner avait démontré que la transformation s'opérait par une simple polarisation des ondes lumineuses voulues, une excitation de la glande pinéale. Alors la Polaroid Corporation avait gagné un million de dollars en vendant ses Lentilles loup-garoutiques. Il est difficile de se tenir au courant de cette époque merveilleuse et terrifiante que nous vivons, mais je ne voudrais pas en changer.

Les sensations habituelles de vibrations et de torsions, d'étourdis-

sement d'ivrogne et de douleur à demi-extasiée me traversèrent le corps. Les atomes se redistribuèrent en des molécules entièrement nouvelles, les nerfs lancèrent des prolongements et en perdirent d'autres, les os devinrent fluides pendant un bref instant et les muscles prirent la consistance du caoutchouc étiré. Puis ce fut fini, je me secouai, passai ma queue par la fente de mon pantalon collant et collai mon museau contre la main de Virginia.

Elle me caressa le cou, derrière mon casque. « Bon garçon, » murmura-t-elle. « Va les prendre ! »

Je fis demi-tour et m'enfonçai dans la broussaille.

Bien des auteurs ont tenté d'expliquer les sensations du loup-garou, mais ils ont tous échoué parce que le langage des hommes n'a pas les mots qui conviennent. Ma vision n'était plus aussi bonne à présent, les étoiles étaient brouillées, je ne pouvais voir ni à droite ni à gauche et le monde avait pris un aspect plat et sans couleur. Mais j'entendais avec une netteté qui faisait de la nuit un rugissement montant dans les ultra-sons ; et un univers d'odeurs tourbillonnait dans mes narines, herbe humide et boue grouillante, odeur chaude et douçâtre d'une musaraigne qui s'enfuyait, relent d'huile et d'armes, un peu de fumée âcre... malheureuse humanité, abrutie et à demi-morte aux gloires terrestres !

C'est l'angle psychologique qui est le plus difficile à décrire. J'étais maintenant un loup, avec des nerfs, des glandes et des instincts de loup, avec l'intelligence aiguë mais bornée du loup. J'avais des souvenirs d'homme et des buts humains, mais ils étaient irréels, comme un rêve, et il me fallait un effort de volonté constant pour m'y cramponner et ne pas me lancer en hurlant à la poursuite d'un lièvre qui déboulait. Pas étonnant que les loups-garous aient eu mauvaise réputation dans l'ancien temps, alors qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes les changements mentaux qui intervenaient et qu'on ne leur enseignait pas dès la prime enfance les bonnes habitudes.

Je pèse dans les quatre-vingts kilos et la loi de la conservation de la masse reste valable comme toutes les lois naturelles, aussi étais-je un loup de belle taille. Mais il m'était facile de me faufiler parmi les buissons et les prairies et les ravines, comme une ombre fugitive. J'étais tout près de la ville quand me parvint l'odeur d'un homme à proximité.

Je m'aplatis, mon poil gris hérissé sur mon échine, et attendis. La sentinelle se rapprocha. C'était un grand gars barbu avec de petits anneaux d'oreilles qui brillaient faiblement sous la lueur des étoiles. Son turban enroulé autour de son casque prenait des proportions monstrueuses, en silhouette contre la Voie Lactée.

Je le laissai passer et le suivis jusqu'au moment où je vis la sentinelle suivante. Elles étaient disposées autour de Trollburg, chacune d'elles parcourant un arc-de-cercle de cent mètres pour rencontrer la voisine à chaque bout. Ce n'était pas une mince affaire de...

Quelque chose me murmura dans les oreilles ; je m'accroupis. Un de leurs aéronefs passa comme un fantôme au-dessus de moi ; je vis deux hommes armés de mitrailleuses, accroupis sur le tapis. Ce dernier

décrivait paresseusement des cercles au-dessus des sentinelles. Trollburg était bien gardée.

D'une façon ou d'une autre, il fallait que nous franchissions ce cordon, Virginia et moi. Je regrettai que ma transformation m'eût privé d'une partie de mes facultés humaines de raisonnement. Mes impulsions de loup m'auraient tout simplement précipité sur le premier homme, mais cela m'aurait attiré toute la garnison sur le poil !

Mais, minute... peut-être que c'était ce qu'il fallait faire !

Je regagnai le bouquet d'arbres, au trot. Le chat Svartalf me lança un coup de griffe, puis bondit au sommet d'un arbre. Virginia Graylock sursauta, mit le pistolet au point, puis se décontracta avec un petit rire de nervosité. J'aurais pu manier la torche pendue à mon cou, même sous ma forme de loup, mais ce fut plus vite fait avec ses doigts.

— « Alors? » me demanda-t-elle, quand je fus redevenu humain. « Qu'est-ce que vous avez appris? »

Je lui décrivis la situation. Elle plissa le front et se mordit la lèvre. C'était une trop jolie lèvre pour un sort pareil.

— « Ce n'est pas fameux, » réfléchit-elle. « Je craignais quelque chose de semblable. »

— « Ecoutez, pouvez-vous repérer l'efrit en vitesse? »

— « Oui. J'ai étudié à l'Université du Congo, et j'étais très forte pour flairer les sorcières. Pourquoi? »

— « Si j'attaque une des sentinelles en faisant assez de bruit, leur attention se portera sur ce point. Vous auriez peut-être une chance valable de voler par-dessus leurs lignes sans vous faire voir, et une fois dans la ville, votre uniforme à invisibilité... »

— « Je n'en ai pas apporté, » fit-elle en hochant sa tête rousse. « Leurs renifleurs sont tout aussi précis que les nôtres. L'invisibilité est en réalité tombée en désuétude. »

— « Hum... oui, j'imagine que vous avez raison. Enfin, vous pouvez de toute façon profiter de l'obscurité pour parvenir à la demeure de l'efrit. Après, il vous faudra improviser. »

— « Je me doutais bien qu'il faudrait risquer quelque chose de ce genre. » Puis, avec une douceur qui me stupéfia, elle ajouta : « Seulement, Steve, c'est un risque terrible que vous allez courir. »

— « Pas tant qu'ils ne me tirent pas dessus avec des balles d'argent. Et presque toutes leurs cartouches sont de plomb. Ils observent la même alternance que nous : une cartouche sur dix est en argent. J'ai donc au moins quatre-vingt-dix chances sur cent de m'en tirer. »

— « Vous mentez, mais vous mentez avec courage. »

Je ne me sentais pas du tout courageux. Sous ma formation anti-panique, j'avais les tripes nouées et froides. Mais je ne voyais pas d'autre moyen d'accomplir notre mission et l'échec signifierait le Conseil de guerre.

— « Je vais leur user les jambes s'ils se mettent à ma poursuite, » dis-je, « et quand je les aurai semés, je tâcherai de les contourner pour vous rejoindre. »

— « D'accord. » Tout à coup, elle se dressa sur la pointe des pieds et m'embrassa. Cela me fit un effet explosif. Je restai un moment à la regarder.

— « Que faites-vous samedi soir? » lui demandai-je, en chevrotant un peu.

— « Ne vous faites pas d'idées, Steve, » dit-elle en riant. « Je suis dans la Cavalerie. »

— « Oui, mais la guerre ne durera pas toujours. »

Je lui fis un sourire insouciant qui lui fit écarquiller les yeux. Cela sert d'avoir été acteur. Nous mîmes les détails au point, de notre mieux. Elle n'avait pas la partie facile, elle-même. L'efrit était sans doute bien gardé, et il était assez dangereux en lui-même. Nos chances de voir le jour se lever n'étaient pas fameuses.

Je repris ma forme de loup et lui léchai la main. Elle me chiffonna le poil et je me fondis dans les ténèbres.

J'avais choisi une sentinelle assez éloignée de la route, où il y avait sûrement des barrages. De part et d'autre de ma victime, je voyais deux hommes qui marchaient lentement de long en large. Je me glissai derrière une souche, au milieu de son territoire et j'attendis.

Quand l'homme arriva, je bondis. J'eus brièvement la vision de ses yeux et de ses dents blanches dans son visage barbu, je l'entendis hurler et je sentis la peur monter en lui, puis nous nous heurtâmes. Il tomba sur le dos en battant des bras et je tentai de le saisir à la gorge dans mes mâchoires. Je refermai les dents sur son bras et j'eus le goût de son sang chaud et salé sur la langue.

Il cria une seconde fois et je devinai que son appel était retransmis le long du cordon de gardes. Les Sarrasins les plus proches accoururent à son secours. Je déchirai la gorge du premier et me ramassai pour bondir sur le suivant.

Il tira. La balle me traversa, me causant une douleur terrible et sous le choc, je chancelai. Mais il ne savait pas comment combattre un loup-garou. Il aurait dû mettre un genou en terre et tirer sans arrêt jusqu'à la balle d'argent ; si c'était nécessaire, il aurait dû me tenir à l'écart et même me clouer de sa baïonnette, tout en tirant. Au contraire, celui-là continua de courir vers moi, en invoquant l'Allah de sa secte hérétique.

Mes tissus musculaires se nouèrent quand je plongeai à sa rencontre. J'esquivai la baïonnette et le canon du fusil, le frappant assez fort pour lui faire lâcher son arme, mais pas pour le renverser. Il se campa sur ses jambes, m'empoigna par le cou et se cramponna.

J'appuyai ma patte arrière gauche contre sa cheville et poussai. Il tomba sous moi, dans la position que cherche toujours un loup-garou dans le corps-à-corps. Je me retournai et lui ouvris le bras, lui faisant lâcher prise.

Avant d'avoir pu régler l'affaire, j'en eus trois autres sur le dos. Leurs cimeterres de tranchées se levèrent pour se planter entre mes côtes et en ressortir. On les avait mal entraînés. Je me libérai de la

masse à coups de crocs — il y en avait bien une demi-douzaine à présent — et m'écartai.

Malgré les odeurs de sueur et de sang, je perçus une infime bouffée de 5 de Chanel et quelque chose rit en moi. Virginia avait passé rapidement en profitant de la diversion, chevauchant son manche à balai à cinquante centimètres au-dessus du sol, et était maintenant dans Trollburg. A moi maintenant d'attirer une poursuite et d'éviter d'encaisser une balle en argent.

Je hurlai pour exciter les hommes qui sortaient des maisons voisines, je me fis voir clairement, puis je partis au galop à travers champs. Je ne courais pas trop fort, pour ne pas les distancer immédiatement, et me fiant à mes zigzags pour ne pas me faire transformer en passoire. Ils mordirent à l'appât et suivirent, en trébuchant et en criant.

Pour ce qu'ils en savaient, il ne s'agissait sans doute que d'un raid de commando. Maintenant, le cordon de sentinelles devait être reformé et la garnison alertée, mais ils ne pouvaient nullement savoir quels étaient nos plans réels. Peut-être qu'après tout nous nous acquitterions de notre mission...

Quelque chose passa au-dessus de moi, un de leurs satanés tapis volants. Il fonça sur moi comme un épervier, tirant de toutes ses mitrailleuses. Je me précipitai vers le couvert le plus proche.

Sous les arbres ! Avec la moindre veine, je pourrais...

Ils ne me laissèrent pas la moindre chance. Il y eut un bondissement derrière moi. Je sentis l'odeur âcre et poussai un gémissement. Un tigre-garou pouvait de déplacer aussi vite que moi.

Pendant un instant, je me souvins d'un guide que j'avais eu en Alaska, et je souhaitai l'avoir à mes côtés. C'était un grizzly-garou. Puis je pivotai et fis face au tigre avant qu'il ait pu me sauter dessus.

C'était un gros : plus de deux cents kilos. Ses yeux fulminaient au-dessus de ses grands crocs. Il leva une patte qui aurait pu me briser l'échine comme une simple branche morte. Je me précipitai, en claquant des mâchoires, et reculai avant qu'il ait pu me frapper.

J'entendais l'ennemi qui piétinait dans le taillis, à notre recherche. Le tigre sauta. J'esquivai et plongeai dans le taillis voisin. Peut-être pourrais-je me glisser là où il ne pourrait pas passer. Il se jeta dans les bois à ma poursuite, en rugissant. J'aperçus un espace entre deux chênes géants, un passage trop étroit pour lui et je me dirigeai en hâte vers ce point. Mais c'était trop étroit pour moi aussi. Dans l'instant où je me trouvai coincé, il fut sur moi et je sombrai dans le noir.

*
* *

Je repris connaissance quelques minutes plus tard. J'avais reçu un coup de patte sur le cou. Cela me martelait dans la tête et j'avais la nausée.

— « Levez-vous. » Quelqu'un me planta sa botte dans les côtes.

Je me mis maladroitement debout. Ils s'étaient servis de ma torche

pour me redonner forme humaine, mais ils l'avaient prise ainsi que le reste de mon équipement. Ils étaient une vingtaine à me menacer de leurs armes. L'homme-tigre se tenait tout près ; il mesurait plus de deux mètres de haut et était affreusement gras. En fermant à demi les yeux pour lutter contre ma migraine, je vis qu'il portait les insignes d'émir... ce qui était devenu un grade militaire plutôt qu'un titre, mais un grade important.

— « Venez, » dit-il. Il prit la tête et on me poussa à sa suite.

Je vis leurs tapis dans le ciel et j'entendis leurs propres garous qui hurlaient en cherchant la piste d'autres Américains. J'étais encore trop étourdi pour y faire très attention.

Nous entrâmes dans la ville, dont le pavé sonnait creux sous leurs bottes, et nous dirigeâmes vers le centre. Trollburg était une petite ville, de cinq mille habitants environ. Les rues étaient pour la plupart désertes. Je vis quelques soldats du Califat, des canons antiaériens braqués contre le ciel, un dragon qui passait lourdement, des flammes voletant autour de sa gueule et des canons pointant hors de sa carapace blindée. Pas un seul civil, mais je ne savais que trop bien ce qu'il leur était arrivé. Les femmes jeunes et jolies étaient dans les harems pour officiers, les autres mortes ou enfermées en attendant qu'on les expédie sur les marchés d'esclaves.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel qui servait de quartier général à l'ennemi, mes douleurs s'étaient apaisées et mon cerveau s'était éclairci. Dans les circonstances, ce n'était pas tellement réconfortant. On me fit monter dans un appartement et on me planta devant une table. L'émir s'y assit, une demi-douzaine de gardes se postèrent le long des murs et un jeune pacha des Renseignements s'assit non loin de nous.

La grosse face de l'émir se tourna vers lui. Il lui dit quelques mots... sans doute quelque chose comme « Je m'en charge, contentez-vous de prendre des notes. » Puis il me regarda. Ses yeux étaient vert pâle, comme ceux d'un tigre.

— « Voyons, » dit-il, en bon anglais, « nous allons procéder à un petit interrogatoire. Votre identité, s'il vous plaît. »

Je lui répondis machinalement que je m'appelais Sherringford Mycroft, capitaine de l'Armée des Etats-Unis et je lui donnai mon matricule.

— « Ce n'est pas votre vrai nom, n'est-ce pas? » me demanda-t-il.

— « Naturellement pas! » répondis-je. « Je connais la Convention de Genève et vous n'allez pas me lancer d'enchantements nominaux. Sherringford Mycroft est mon pseudonyme officiel. »

— « Le Califat n'a pas signé la convention de Genève, » dit tranquillement l'émir. « Et il est parfois nécessaire d'appliquer des mesures draconiennes en cas de djihad (1). Quel était le but de votre raid? »

— « Je ne suis pas forcé de répondre à cette question, » dis-je. Le

(1) Guerre sainte que les musulmans doivent mener constamment contre les infidèles.

silence aurait été tout aussi efficace, mais ne m'aurait pas permis de faire gagner autant de temps à Virginia.

— « On pourrait vous persuader de parler, » dit-il.

Si ç'avait été dans un film, je lui aurais dit que je cueillais des marguerites et j'aurais continué à plaisanter pendant qu'on aurait préparé les poucettes. Mais dans la réalité, cela n'aurait guère eu d'effet.

— « Bon, » dis-je. « Je suis venu en éclaireur. »

— « Tout seul? »

— « Il y en avait quelques autres. J'espère qu'ils ont pu se sauver. »

Cela pourrait maintenir ses hommes en haleine pendant un certain temps.

— « Vous mentez, » dit-il sans colère.

— « Je n'y peux rien, si vous refusez de me croire. » Je haussai les épaules.

— « Je ne tarderai pas à savoir si vous me dites la vérité, » reprit-il, les yeux mi-clos. « Sinon, qu'Eblis ait pitié de vous. »

Je ne pus me retenir de sursauter, et la sueur perla sur ma peau. L'émir rit, d'un rire déplaisant, comme un grondement rauque au fond de sa gorge épaisse, comme un tigre qui joue avec sa victime.

— « Réfléchissez, » me conseilla-t-il.

Puis il se pencha sur des paperasses qui encombraient son bureau. Il faisait très calme dans la pièce. Les gardes paraissaient coulés dans le bronze. Derrière le dos de l'émir, une fenêtre s'ouvrait sur le vide de la nuit. On n'entendait que le lent tic-tac d'une horloge et le froissement des papiers. Cela ne faisait qu'amplifier le silence.

J'étais fatigué, j'avais mal à la tête, j'avais soif, et un mauvais goût dans la bouche. La pure fatigue de me tenir debout devait contribuer à diminuer ma résistance. Il me vint à l'esprit que l'émir devait commencer à avoir peur de nous, s'il se donnait tant de mal personnellement pour un unique prisonnier. C'était réconfortant pour la cause américaine, mais peu consolant pour moi.

J'examinai la situation. Il n'y avait dans la pièce que les tristes meubles usuels dans les hôtels. L'émir avait semé sur son bureau un tas d'objets : une boule de cristal, inutile à cause de nos brouillages, un vase de verre taillé, volé dans une maison quelconque, un service de beaux verres en cristal, une boîte à cigares, un flacon plein de quelque chose qui ressemblait à du bon Scotch. Je me dis qu'il devait avoir un goût prononcé pour le cristal.

Il agita la main, la boîte à cigares s'ouvrit et un havane vola jusqu'à ses lèvres où il s'alluma de lui-même. Tandis que les minutes s'étiraient, un cendrier s'élevait de temps en temps pour recueillir la cendre du cigare. Je songeai que tout ce qu'il possédait devait être enchanté, et se déplacer automatiquement ; un homme aussi gras devait payer ainsi l'avantage d'être un garou de taille anormale.

La lumière nous éclairait tous crûment. C'était hideusement insolite de voir un bon feu Saint-Elme tout ordinaire briller sur ces têtes enturbannées.

Un embryon d'idée me vint à l'esprit. Je ne savais pas encore comment la mettre à exécution, mais rien que pour passer le temps, je me mis à composer quelques enchantements.

Il devait s'être écoulé une demi-heure qui m'avait paru un demi-siècle quand la porte s'ouvrit. Un fennec, ce petit renard des sables africains, entra en trottant. L'émir leva les yeux quand l'animal entra dans un placard où il pourrait se servir de sa torche dans le noir. L'homme qui en ressortit était naturellement un nain d'à peine un pied de haut. Il se prosterna et se mit à parler rapidement d'une voix ténue.

— « Alors, » fit l'émir en se tournant vers moi, « il paraît qu'on n'a relevé d'autres empreintes que les vôtres. Vous avez menti. »

— « Je ne vous l'ai pas dit? » fis-je, la gorge contractée. « Nous avons employé des chouettes et des chauves-souris. J'étais le seul loup. »

— « Taisez-vous. Je sais très bien que les seules chauves-souris-garous sont des vampires, et que tous les vampires sont réformés dans toutes les armées. »

C'était vrai, bien entendu. De temps à autre un général demande pourquoi on ne lève pas une armée de Draculas. La réponse est simple : ils sont trop légers et fragiles ; ils ne peuvent supporter l'éclat du soleil ; s'ils ne sont pas régulièrement approvisionnés de sang frais, ils se retournent contre leurs camarades ; et on ne peut absolument pas les utiliser avec les troupes italiennes ou contre elles. Je jurai intérieurement, mais j'avais l'esprit trop embrouillé pour penser calmement.

— « Je crois que vous me cachez quelque chose, » reprit l'émir. Il gesticula à l'adresse de ses verres et de son flacon qui lui servirent une rasade de Scotch qu'il but avec componction. La secte du Califat est également hérétique en ce qui concerne l'alcool... ils prétendent que le Prophète n'a interdit que le vin, sans rien dire de la bière, du gin, du whisky, du cognac, du rhum ni de la vodka.

— « Nous allons devoir recourir à des mesures un peu sérieuses, » dit-il enfin. « J'espérais pouvoir l'éviter. » Il fit un signe de tête à ses gardes.

Deux d'entre eux me prirent les bras tandis que le pacha se mettait à me travailler. Il s'y entendait. Le fennec-garou observait avidement la scène, l'émir fumait son cigare et continuait à s'occuper de ses paperasses. Au bout de quelques bien longues minutes, il donna un ordre. On me lâcha et on m'offrit même une chaise, dont j'avais le plus grand besoin.

Je m'assis, le souffle court. L'émir me regarda assez aimablement.

— « Je regrette, » dit-il, « ce n'est pas un travail plaisant. » Curieux, mais je le crus. « Espérons que vous vous montrerez raisonnable avant que nous devions vous infliger des infirmités permanentes. En attendant, voulez-vous un cigare? »

C'était le classique troisième degré. Cogner l'homme pendant un moment, puis lui montrer de la gentillesse. Vous seriez surpris du nombre de fois où cela prend et où il se met à table.

— « Il nous faut des renseignements sur vos troupes et leurs plans, »

dit l'émir. « Si vous voulez bien nous aider et embrasser la vraie foi, vous aurez une position enviable parmi nous. Nous aimons les hommes de valeur, au Califat. » Il sourit. « Après la guerre, vous pourriez choisir vous-même à Hollywood de quoi garnir votre harem. »

— « Et si je ne parle pas... » murmurai-je.

— « Vous n'aurez plus nulle envie de harem. A vous de décider. »

— « Laissez-moi réfléchir. Ce n'est pas facile. »

— « Je vous en prie, » dit-il avec urbanité en se penchant sur ses papiers.

Je me détendais le plus possible, inspirant profondément la fumée et tâchant de retrouver mes forces. Les forces d'inhibition inculquées par l'Armée ne pouvaient être vaincues par leurs techniciens que si je donnais mon plein consentement, et je ne voulais pas. J'examinai la fenêtre derrière l'émir. La rue était à deux étages plus bas. Vraisemblablement, je ne réussirais qu'à me faire tuer. Mais c'était encore préférable à l'autre face de l'alternative.

Je repassai dans ma tête les enchantements que j'avais préparés. Un véritable technicien doit connaître au moins une des langues arcaniques — Latin, Grec, Arabe classique, Sanscrit, Ancien Nordique, etc. — pour les motifs usuels de la science sympathique. Les phénomènes extraordinaires ne sont guère influencés par les langues courantes. Mais en dehors des incantations routinières suffisantes à faire fonctionner les appareils de la vie quotidienne, je n'étais guère savant.

Je connaissais toutefois assez bien un dialecte légèrement ésotérique. Je ne savais pas si cela opérerait, mais il fallait bien que j'essaie.

Mes muscles se bandèrent. Ce fut un effort considérable de paraître détaché. Je secouai la cendre de mon cigare. Quand je le relevai, il ramena un peu de la cendre de celui de l'émir. Je préparai l'incantation mentalement, portai le cigare à mes lèvres et marmonnai intérieurement l'enchantement :

« *Çavendres bravulavantes,*
ravetavournavant davans lavair,
çavom lavêtavinçavelle vavole
fravappe lave davans lavœil! »

Je fermai l'œil droit et approchai le bout allumé de mon cigare tout près de ma paupière. Le havane de l'émir bondit et alla s'écraser sur *son* œil droit. Tandis qu'il hurlait et tombait en arrière, je me dressai. J'avais repéré le fennec-garou, et d'un seul pas je fus sur lui. Je brisai son sale petit cou d'un revers de main et arrachai la torche qui y était accrochée.

Les gardiens se précipitèrent sur moi en hurlant. Je sautai par-dessus la table et retombai sur l'émir, saisissant le flacon au passage. Il essaya de s'accrocher à moi, fou de douleur. Je vis l'affreux vide de son orbite, mais je ne lâchai pas le flacon et je criai :

« Chavose dave cravistaval
chavange-tavoi aven mavistraval!
Cavom jave tave lavance
vavole davans lave mavême savens! »

En finissant, je me dégageai des pattes de l'émir et lançai le flacon sur les gardes. Ma poésie était lamentable et elle n'aurait pas fonctionné si l'émir n'avait pas déjà sensibilisé tout ce qui lui appartenait. Bref, la boule, le cendrier, le bol, les verres, le coffre à cigares et toutes les vitres volèrent à la suite du flacon. L'air vibrait de verre volant.

Je ne m'arrêtai pas à considérer les résultats, je filai par la fenêtre comme un démon exorcisé. J'atterris en boule sur le pavé, rebondis et me mis à courir.

Il y avait des soldats alentour et les balles se mirent à chanter autour de moi. Je battis un record en gagnant l'abri d'une ruelle voisine. Ma vision ensorcelée me montra une fenêtre brisée et je m'y faufilai. Accroupi sous la fenêtre, j'entendis les poursuivants passer devant.

J'étais dans l'arrière-boutique d'une épicerie dévastée, bien assez sombre pour ce que j'avais à faire. Je pendis la torche à mon cou, la braquai sur moi et procédai à ma transformation. Ils allaient revenir d'une minute à l'autre et je ne tenais pas à être vulnérable.

Devenu loup, je reniflai à la recherche d'une autre issue. Il y avait une porte de derrière à demi-ouverte par laquelle je me glissai dans une cour pleine de caisses d'emballage. Cela faisait une bonne cachette. J'y restai en m'efforçant de dominer ma nature de loup qui me poussait à haleter, tandis qu'ils se répandaient dans tout le quartier.

Dès qu'ils furent repartis, je réfléchis à ma position. J'étais fort tenté de quitter ce lieu lamentable et damné ; j'y parviendrais sans doute, et, techniquement, je me serais acquitté de ma part de la mission. Mais le boulot n'était pas réellement terminé et Virginia restait seule avec l'efrit... si elle était encore en vie... et...

Quand je m'efforçai d'évoquer son image, elle me vint sous la forme d'une louve avec une odeur de pelage. Je secouai furieusement la tête. La fatigue et le désespoir noyaient ma raison, laissant le champ libre à mes instincts animaux. Il fallait que je me dépêche de faire ce que j'avais à accomplir.

Je reniflai. Les odeurs de la ville me gênaient, mais je perçus une faible bouffée de soufre et trottai précautionneusement de ce côté. Je restai dans l'ombre. On m'aperçut une fois, mais on ne m'interpella pas... ils durent me prendre pour un des leurs. L'odeur sulfureuse devint plus forte.

Ils gardaient l'efrit dans le tribunal, une bâtisse solide. Je traversai le petit parc qui le précédait, reniflai soigneusement le vent, puis traversai la rue d'un bond et escaladai le perron. Quatre soldats ennemis gisaient là, la gorge ouverte, et le manche à balai était garé près de la porte. Il y avait dans le manche une lame à ressort de trente centimètres, dont Virginia s'était servie comme d'une lance volante.

Le côté masculin de mon être, qui avait gardé quelques vagues pensées romanesques, en eut une sueur froide ; mais le loup ricana. Je poussai la porte. Elle y avait jeté un sort et la serrure était restée ouverte. J'y passait le museau et faillis me le faire enlever d'un coup de griffe avant que Svartalf m'ait reconnu. Il fit un bref geste de la queue, j'entrai et traversai le hall. La puanteur venait de l'étage et je la suivis dans les ténèbres opaques.

Il y avait de la lumière dans une pièce du premier étage. J'entrouvris la porte pour y jeter un coup d'œil. Viriginia était là. Elle avait tiré les rideaux et allumé les feux Saint-Elme. Elle s'affairait encore, aussi sursauta-t-elle en m'apercevant, mais elle poursuivit son incantation. Je parquai mon derrière hirsute près de la porte et l'observai.

Elle avait tracé à la craie la figure habituelle, semblable au Pentagone de Washington, et l'Etoile de David à l'intérieur. La bouteille de Salomon était au centre. Cela ne ressemblait pas à grand-chose, ce vieux pot de glaise recuite avec son anse creuse recourbée sur elle-même et qui rentrait dans le pot... une simple bouteille de Klein, avec le sceau de Salomon en cire rouge sur l'ouverture. Elle avait dénoué ses cheveux qui dessinaient un nuage rouge autour de son beau et pâle visage.

Le loup en moi se demandait pourquoi nous ne filions pas tout simplement avec le pot... il était bien bouché. L'homme en moi se rappela que l'émir avait sans doute pris ses précautions et devait disposer de moyens sympathiques pour déboucher le flacon à distance. Il nous fallait mettre le démon hors d'état de nuire... d'une façon ou d'une autre... mais, de notre bord, personne n'était très informé sur sa race.

Virginia termina son enchantement, ôta le bouchon et sauta hors du pentacle au moment même où la fumée sortait du flacon en bouillonnant. Elle faillit ne pas réussir, si prompt fut l'efrit à sortir. Je mis ma queue entre les pattes en grondant. Elle avait très peur, elle aussi, et s'efforçait de ne pas le montrer, mais je saisis l'odeur de l'adrénaline.

L'efrit dut se courber en deux sous le plafond. C'était une chose grise monstrueuse, plus ou moins anthropoïde, mais avec des cornes et de longues oreilles, des crocs plein la gueule et des yeux comme des braises. Une fois lâché, il aurait pu mettre en fuite n'importe quelle armée terrestre. Le dominer avant qu'il eût dévasté tout la région serait un problème difficile.

La fumée lui jaillit de la bouche quand il rugit quelque chose en Arabe. Virginia paraissait minuscule et sans défense, sous ses ailes immenses. Elle ne parlait pas aussi froidement qu'il l'aurait fallu :

— « Parle anglais, Marid. Ou bien serais-tu trop ignorant? »

Le démon grogna d'indignation : « O descendante d'un millier de babouins ! » répondit-il. (On eût dit une conversation avec le tonnerre.) « O toi, pauvre chose infidèle et sans courage, toi que je pourrais briser sous mon petit doigt, entre me rejoindre, si tu oses ! »

Je m'inquiétais non seulement de la possibilité qu'il échappe au pentacle, mais aussi du tapage qu'il faisait. On devait l'entendre à un demi-kilomètre.

— « Tais-toi, maudit de Dieu ! » dit Virginia. Cela lui ferma le bec pendant un moment... Comme tous ceux de sa race d'enfer, il craignait les noms sacrés, mais cela ne l'intimidait pas pour longtemps. Elle recula un peu, les mains aux hanches, la tête rejetée en arrière pour croiser le regard brûlant de la créature.

« Suleiman bin-Daoud — paix à son âme — ne t'a pas mis en jarre pour rien, je vois, » reprit-elle. « Rentre dans ta prison et n'en sors plus jamais, de peur que la colère du Ciel ne t'anéantisse ! »

— « Apprends que Salomon le Sage est mort depuis trois mille ans, » ricana l'efrit. « Longtemps, longtemps j'ai langui dans mon étroite geôle, moi qui autrefois faisais rage sur la terre et dans le ciel et dans la géhenne en dessous, et maintenant, je suis libéré pour exercer ma vengeance sur les méprisables fils d'Adam ! » Il la poussa contre la barrière invisible, mais elle tint bon. « O toi, fille éhontée et sans voiles, à la chevelure d'enfer, sache que je suis Rashid le puissant, au pouvoir immense, l'écraseur de dragons ! Viens ici et bats-toi en homme ! »

Le poil hérissé, je m'approchai de Virginia. La main qui me toucha la tête était froide et humide.

— « Encore un paranoïaque, » murmura-t-elle. « Tous ces néfastes Etres des Mondes Inférieurs sont psychosés. C'est notre unique chance. Je ne connais pas de formules pour le dominer directement, mais... » A voix haute, elle répondit : « Tais-toi, Rashid, et écoute-moi. Je suis de ta race moi aussi, et en cette qualité j'ai droit au respect. »

— « Toi? » Son rire se déchaîna. « Toi, de la race de Marid? Mais, petite fourmi à face de poisson, si seulement tu voulais entrer ici, je te montrerais que tu n'es même pas digne de... » Le reste était plutôt obscène.

— « Non, écoute-moi, » dit Virginia. « Regarde-moi bien. » Elle fit le signe de croix qui interdit le mensonge. « Le nom, c'est l'être, et mon nom est Djinny. »

Cela me parut téméraire que de lui indiquer son *nomen,* mais il sursauta.

— « Tu l'es vraiment? » demanda-t-il.

— « Oui. Et maintenant, vas-tu m'écouter? Je viens te donner de bons conseils, comme un djinn qui s'adresse à un autre. J'ai des pouvoirs, moi aussi, tu sais, bien que je les emploie au service d'Allah le Tout-Puissant, l'Omniscient, le Charitable. »

Il la regardait méchamment, mais s'imaginant qu'elle appartenait à sa race, il était prêt à manifester une certaine courtoisie... jusqu'au moment où il réussirait à briser la barrière ou à l'attirer à l'intérieur.

— « Dans ce cas, » grommela-t-il, « pourquoi viens-tu troubler mon repos? Demain je pars pour détruire l'armée des Infidèles. » Il fut repris par ses rêves de gloire. « Oui, je vais les déchirer et les écraser, les briser, les étriper et les écorcher. Ainsi apprendront-ils le pouvoir de Rashid aux ailes éclatantes, le furieux, le sans-pitié, le savant, le... »

Virginia attendit qu'il eût égrené son chapelet d'épithètes, puis reprit :

— « Mais, Rashid, pourquoi dois-tu faire le mal? Tu ne t'attires ainsi que haine. »

Sa voix tonnante se teinta de tritesse.

— « Certes, tu dis la vérité. Tout le monde me déteste. Tous conspirent contre moi. S'il n'avait pas été aidé par des traîtres, Suleiman n'aurait jamais pu m'enfermer. Tout ce que j'ai tenté de faire a été entravé par des envieux et des jaloux... oui, mais demain sera le jour du jugement ! »

Virginia alluma une cigarette, tranquillement, et souffla vers lui sa fumée.

— « Alors, comment peux-tu faire confiance à l'émir et à ses cohortes? Lui aussi est ton ennemi. Il te fait simplement retirer les marrons du feu, et hop ! dans ta bouteille, de nouveau ! »

— « Mais... mais... » L'efrit s'enfla tellement que la barrière de torsion spatiale grinça. Des éclairs lui sortirent des narines. Il n'y avait pas encore pensé, sa race n'étant pas très intelligente. Mais naturellement, une psychologue avertie savait suivre la logique d'un paranoïaque.

— « N'as-tu pas rencontré l'inimitié tout au long de tes longs jours? » poursuivit vivement Virginia. « Rappelle-toi, Rashid. Est-ce que la première chose dont tu te souviennes n'est pas l'acte cruel d'un monde envieux et rancunier? »

— « Oui... c'est bien cela. » Il hocha sa tête couronnée d'une crinière et sa voix se fit très basse. « Le jour même de mon éclosion... oui, le bout de l'aile de ma mère m'a frappé au point que j'en ai chancelé. »

— « C'était peut-être un accident, » dit Virginia.

— « Non. Elle a toujours préféré mon frère aîné... ce sale être ! »

Virginia s'assit en tailleur.

— « Raconte-moi cela, » conseilla-t-elle d'un ton plein de sympathie.

Je sentis que les forces immenses qui s'exerçaient contre la barrière diminuaient. L'efrit était accroupi, les yeux mi-clos, pour revoir la chaîne de milliers d'années de ses souvenirs. Je ne voyais pas où elle voulait en venir... il était certainement impossible de psychanalyser ce monstre en une moitié de nuit, mais...

— « ... Oui, et j'avais à peine trois siècles que je tombai dans un fossé que mes ennemis avaient dû creuser à mon intention. »

— « Mais tu as sûrement réussi à t'en tirer en volant, » murmura Virginia.

Les yeux de l'efrit roulèrent et son visage se creusa de sillons encore plus terrifiants. « J'ai dit que c'était un fossé ! »

— « Ce n'était pas un lac, par hasard? » s'enquit-elle.

— « Non ! » Ses ailes firent un bruit de tonnerre. « Ce n'était rien de cet ordre damné... c'était sombre, et humide, mais... non, pas humide non plus, un froid qui brûlait... »

Je compris vaguement que Virginia tenait le fil. Elle abaissa ses longs cils sur ses yeux pour en voiler l'éclat soudain. Même en tant que

loup, je pouvais comprendre le choc qu'avait pu subir un démon aérien en se noyant presque dans le sifflement et la vapeur produits par ses feux, et je comprenais que par la suite il se fût toujours nié à lui-même ce qui lui était arrivé. Mais à quoi cela pourrait bien servir à Virginia...

Svartalf le chat entra vivement et s'arrêta dans une glissade. Chacun de ses poils se dressa et ses yeux brûlèrent. Il cracha quelque chose et repartit, moi le suivant.

En bas dans le hall, j'entendis des voix, et par la porte, je vis quelques soldats qui piétinaient en rond. Ils étaient venus sans doute après avoir entendu le tapage, ils avaient trouvé leurs camarades morts, et maintenant ils avaient dû demander des renforts.

Quelle que fût l'idée de Djinny, il fallait qu'elle eût le temps de la mettre à exécution. Je franchis la porte d'un bond et m'attaquai aux Sarrasins. Nous ne fûmes bientôt plus qu'une mêlée hurlante. Je faillis être écrasé sous le nombre, mais je m'arrangeai pour garder libres mes mâchoires et m'en servir. Puis Svartalf enfourcha le manche à balai et plana au-dessus de la bagarre, piquant de sa lame.

Nous emportâmes quelques-unes de leurs armes entre nos dents jusque dans le hall, puis nous nous assîmes en attendant. Je me dis qu'il valait mieux que je reste loup et que je sois invulnérable à tout sauf aux projectiles d'argent plutôt que de jouir de la commodité de mes deux mains. Svartalf regardait pensivement une mitraillette. Il la dressa et s'accroupit au-dessus.

Je n'étais pas pressé. Chaque minute qui passait, chaque minute gagnée en contenant les assaillants serait autant de gagné pour Djinny. Je posai la tête sur mes pattes de devant et m'endormis. Je n'entendis que bien trop tôt les bottes marteler la rue.

Ils devaient être une bonne centaine. Je vis leur masse sombre et le reflet des étoiles sur leurs armes. Ils examinèrent l'escouade que nous avions anéantie, puis ils chargèrent sur le perron dans un hurlement.

Svartalf s'arc-bouta et mit en marche la mitraillette. Le recul l'expédia à l'autre bout du hall, crachant des jurons, mais il en abattit deux. Je me heurtai aux autres dans l'entrée. Bondir, mordre, reculer, foncer, leur hurler au visage! Ils étaient bloqués dans cette entrée, lents et maladroits. Quelques coups de crocs et ils battirent en retraite. Ils laissaient une demi-douzaine de morts et de blessés.

Je regardai par la vitre de la porte et vis mon ami l'émir. Il avait un bandeau sur l'œil, mais il exhortait ses troupes avec plus d'ardeur que je n'aurais cru. Des groupes d'hommes se séparèrent de la masse et se dirigèrent vers les flancs de la bâtisse. Ils allaient entrer par les fenêtres et par les autres portes.

Je poussai un cri plantif en me rendant compte que nous avions laissé le manche à balai dehors. Il n'y avait plus moyen de s'échapper à présent, même pas pour Djinny. Je me mis à gronder en entendant les vitres se briser et les serrures sauter sous les coups de crosse.

Ce Svartalf, c'était un chat tout ce qu'il y a de malin. Il retrouva

sa mitraillette, et malgré l'incommodité de ses pattes, réussit à démolir les lumières. Puis nous nous retirâmes vers l'escalier, lui et moi.

Ils nous attaquèrent dans le noir, en aveugles, comme la plupart des hommes. Je les laissai tâtonner et le premier qui monta les marches mourut sans bruit. Le second eut le temps de crier. Puis toute la bande suivit.

Ils ne pouvaient pas tirer dans les ténèbres et la mêlée sans risquer d'abattre quelqu'un des leurs. Excités au point d'avoir perdu la raison, ils m'attaquèrent avec leurs cimeterres, ce à quoi je ne voyais pas la moindre objection. Svartalf leur griffait les jambes et je les déchirais... Allah est grand et aussi mes dents dans la nuit !

L'escalier était assez étroit pour que je puisse les contenir ; car ils étaient entravés par leurs propres blessés, mais le poids de cent hommes suffisait à me faire reculer, marche à marche. Autrement, l'un d'eux aurait pu m'attaquer pendant qu'une douzaine d'autres me tombaient sur le poil. Mais dans les circonstances nous fournîmes aux houris sacrées (1) plusieurs clients tout frais pour chaque marche que nous cédions.

Je ne me souviens pas clairement de la bataille. On s'en souvient rarement. Mais il dut bien s'écouler une vingtaine de minutes avant qu'ils reculent en entendant un grondement de colère. Alors l'émir lui-même se planta en bas des marches, battant de la queue et frissonnant de toute sa magnifique fourrure à rayures.

Fatigué, je me secouai et me campai pour le dernier combat. Le tigre borgne monta lentement. Svartalf cracha et se laissa soudain glisser le long de la rampe pour disparaître dans les ténèbres. Bon. Il fallait bien qu'il pense à sa propre peau...

Nous étions presque nez à nez quand l'émir leva sa patte armée de griffes comme des épées et l'abattit. J'esquivai le coup et lui volai à la gorge. Je ne parvins à mordre que dans sa peau trop large, mais je m'y accrochai en m'efforçant de me serrer tout contre lui.

Il rugit et secoua la tête, m'envoyant promener comme un battant de cloche. Je fermai les yeux et me cramponnai de plus belle. Il me lacéra les côtes de ses longues griffes. Je m'écartai un peu, mais sans lâcher ma prise. Il tomba sur moi et ses propres mâchoires se refermèrent. La douleur fulgurante de ma queue me fit hurler.

Il me maintenait sous une patte, prêt à me briser l'échine d'un coup de l'autre. Rendu fou de douleur, je réussis tant bien que mal à m'échapper et portai un coup de dents vers le haut. Son œil unique me regardait méchamment : je le lui arrachai d'un coup de gueule.

Il se mit à crier. D'un coup de patte, il m'envoya m'aplatir contre la rampe. Je restai là, le souffle coupé, tandis que le tigre aveugle se roulait par terre dans une souffrance atroce. La bête prit le dessus sur l'homme et il descendit les marches, massacrant ses propres soldats.

(1) Les houris sont les femmes divinement belles que le Coran promet, dans la vie future, au fidèle musulman.

Un manche à balai vrombit au-dessus de la mêlée. Ce bon vieux Svartalf ! Il n'était parti que pour récupérer notre moyen de transport ! Je le vis voler vers la porte de l'efrit. Alors, je me relevai péniblement pour faire front devant la nouvelle vague de Sarrasins.

En bas, ils s'efforçaient encore de maîtriser leur chef. Je respirai profondément, aux aguets, le nez au vent, l'oreille tendue. J'avais l'impression que ma queue était en feu. Je me retournai et vis que j'en avais perdu la moitié.

Une mitraillette se mit en action. J'entendis le sang bouillonner dans les poumons de l'émir. Il était dur à tuer. *C'est la fin pour toi, Steve Matuchek,* songea l'homme en moi, *ils vont enfin faire ce qu'ils auraient dû faire dès le début, s'aligner en bas et te balayer de leur feu, et chaque dixième balle sera d'argent.*

L'émir tomba, râlant son dernier souffle. J'attendais que ses hommes reprennent leurs esprits et se souviennent de moi.

Virginia apparut sur le palier, à califourchon sur le manche. Sa voix me parut très lointaine : « Steve ! Ici... en vitesse ! »

Je me secouai, m'efforçant de comprendre. J'étais trop fatigué, trop animal. Elle se mit deux doigts dans la bouche et siffla. Cela me fit rappliquer.

Elle me jeta en travers de ses genoux et me maintint fermement pendant que Svartalf pilotait le manche. D'en bas, quelqu'un se mit à tirer à l'aveuglette. Nous sortîmes par une fenêtre du premier étage et filâmes dans le ciel.

Un tapis planait à proximité. Svartalf fit le gros dos et donna toute la Puissance. Cette Cadillac avait de drôles d'accélérations ! Nous laissâmes l'ennemi sur place, et je perdis connaissance...

***

Quand je revins à moi, j'étais étendu sur un lit sous une tente d'hôpital. Le jour était éclatant au-dehors et la terre humide fumait. Un médecin leva la tête en m'entendant grogner. « Salut, héros, » me dit-il. « Ne bougez pas pendant un moment. Comment vous sentez-vous? »

J'attendis d'avoir repris toute ma connaissance, puis je pris le bouillon qu'il me présentait.

— « Dans quel état suis-je? » demandai-je. (Naturellement, ils m'avaient redonné ma forme humaine.)

— « Pas trop mauvais, étant donné les circonstances. Vos blessures étaient un peu infectées, mais nous avons réglé cela avec un nouvel antibiotique. Vous devriez être complètement remis avant un mois. »

Je réfléchis. Les hôpitaux de campagne ne sont pas équipés pour planter des micro-épingles dans les bactéries. Il leur manque le plus souvent les mannequins anatomiques à taille amplifiée sur lesquels le chirurgien peut pratiquer les opérations sympathiques.

— « Quelle technique employez-vous? » demandai-je.

— « Oh ! un de nos gars a le Mauvais Œil. Il regarde les microbes à travers un microscope. »

Je ne le questionnai pas davantage, sachant fort bien qu'on en ferait un article d'ici quelques mois. Autre chose me tourmentait.

— « L'offensive... est-elle commencée ? »

— « Oh !... l'offensive... c'était il y a deux jours, mon vieux Rintintin. On vous a maintenu sous l'effet de l'asphodèle. Nous les avons balayés sur toute la ligne. Aux dernières nouvelles, ils étaient toujours en fuite, de l'autre côté de la frontière de l'État de Washington. »

Je soupirai et me rendormis. Même le bruit que faisait le médecin en dictant un rapport à sa machine à écrire ne put me tenir éveillé.

Le lendemain, Djinny arriva avec Svartalf sur l'épaule. Le soleil qui entrait par la porte de la tente lui faisait des cheveux de cuivre rouge.

— « Salut, capitaine Matuchek, » me dit-elle. « Je suis venue prendre de vos nouvelles dès que j'ai pu obtenir une permission. »

Je me redressai sur les coudes et sifflai à l'adresse de la cigarette qu'elle me présentait. Quand je l'eus entre les lèvres, je dis lentement :

— « Soyez naturelle, Djinny. Je sais bien que ce n'était pas exactement une promenade d'amoureux, l'autre nuit, mais je pense que nous nous connaissons déjà bien. »

— « Oui. » Elle s'assit sur le lit et me caressa les cheveux. C'était agréable. Svartalf m'adressa un ronronnement et je regrettai de ne pouvoir lui répondre dans la même langue.

— « Qu'est devenu l'efrit? » demandai-je au bout d'un moment.

— « Toujours dans la bouteille. » Elle sourit. « Je doute que quiconque puisse jamais l'en faire ressortir, en admettant que quelqu'un en ait envie. »

— « Mais qu'avez-vous fait? »

— « Une simple application des principes de Papa Freud. Si jamais on publie la chose, j'aurai contre moi tous les partisans de Jung, mais cela a opéré. Je l'ai amené à me raconter ses souvenirs et ses illusions et je me suis vite aperçue qu'il avait un complexe hydrophobe... la peur de l'eau, mon loup... »

— « Je vous permets de m'appeler votre loup, » grognai-je, « mais si jamais vous m'appelez Fido, je vous flanque une fessée. »

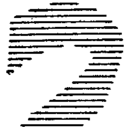
Elle ne me demanda pas pourquoi je présumais que je serais assez proche d'elle dans l'avenir pour la toucher de mes mains. Cela m'encouragea considérablement. Elle rougit même un peu, mais elle poursuivit :

— « Ayant trouvé la clef de sa personnalité, il m'a été facile de jouer de sa phobie. Je lui ai fait remarquer combien l'eau est une substance commune et combien il est difficile d'obtenir une déshydratation totale. Il avait de plus en plus peur. Quand je lui ai démontré que tous les tissus animaux, y compris les siens, se composent d'environ 80 pour cent d'eau, ç'a été la fin. Il est rentré dans sa bouteille et s'est plongé en catatonie. »

(*Suite page* 69.)

Soyez membre d'un club du livre comme il n'en existait pas encore !

club du livre policier



• POURQUOI LE ROMAN POLICIER SERAIT-IL UN PARENT PAUVRE

Beaucoup d'amateurs de bons romans policiers, en même temps bibliophiles, déploraient jusqu'à présent de ne pouvoir conserver sur les rayons de leur bibliothèque des exemplaires sélectionnés d'un de leurs genres littéraires préférés.

En raison de la modicité de leur prix de vente, la présentation habituelle des romans policiers, malgré la valeur littéraire et l'intérêt de nombre d'entre eux, interdit leur voisinage dans une bibliothèque aux côtés d'ouvrages plus richement présentés auprès desquels ils feraient figure de " parents pauvres "

• LE CLUB DU LIVRE POLICIER COMBLE CETTE LACUNE

Le CLUB DU LIVRE POLICIER vient à point pour combler cette lacune.

Il est indéniable que tous ceux qui aiment le roman policier — et ils sont légion — seront enchantés désormais de pouvoir enfin posséder en exemplaires de luxe à tirage limité, imprimés avec soin sur beau papier, présentés sous une reliure artistique, les " Classiques " qui ont fait leurs délices (sans en exclure pour autant les inédits qui seront dignes de cette présentation).

• *LES CLASSIQUES DU ROMAN POLICIER*

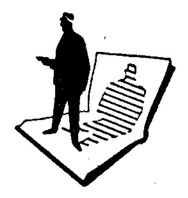
Le CLUB DU LIVRE POLICIER inaugure cette collection nouvelle des Classiques du Roman Policier par un ouvrage que tous les amateurs du genre voudront posséder :

LES AVENTURES d'ARSÈNE LUPIN

par Maurice LEBLANC

Pour la première fois ces aventures sont groupées en deux tomes qui réunissent dans le même ouvrage et dans leur texte intégral, *toutes les nouvelles* (faisant la valeur de quatre recueils) où apparaît l'illustre " gentleman cambrioleur ".

Les œuvres les plus marquantes de tous les grands auteurs policiers français et étrangers, sélectionnées et présentées sous la direction de Maurice RENAULT, animateur de la revue spécialisée " MYSTÈRE-MAGAZINE ", figureront ultérieurement au programme de présentation du :



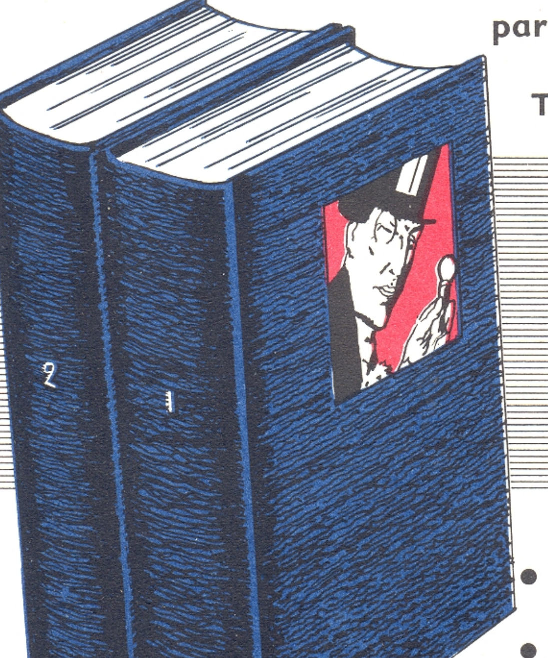
club du livre policier

96, Rue de la Victoire

PARIS IXe - Tél. : TRI. 16-31

Un cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année !

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN



par Maurice LEBLANC

Introduction de

Thomas NARCEJAC

Voir description technique au verso

Cet ouvrage comprend :

- Arsène Lupin, gentleman cambrioleur.
- Les confidences d'Arsène Lupin.
- Les huit coups de l'horloge.
- L'agence Barnett et Cie.

soit, réunies pour la première fois, les 34 nouvelles dont Arsène Lupin est le héros

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN

par Maurice LEBLANC

Deux volumes sous jaquette rhodoïd, reliés pleine toile bleue et décorés d'une reproduction en deux couleurs. Format 13,5 × 19,5. Impression soignée en deux couleurs sur pur bouffant Alfa Cellunaf. Gardes illustrées en deux couleurs. Composition en Bodoni.

- **Introduction de Thomas Narcejac.**
- Préface de Jules Claretie, de l'Académie française (écrite en 1907 pour la première édition de **"Arsène Lupin, gentleman cambrioleur"** et reproduite ici pour la première fois).
- Biographie et portrait hors texte de Maurice Leblanc.
- Maquettes de Joop Van Couwelaar.



PRIX DE VENTE

Les deux volumes, soit au total près de 850 pages

(non vendus séparément) Fcs 2 200

(+ Fcs 200 pour frais d'expédition).

BULLETIN DE COMMANDE

Pour la France et l'Union Française

A retourner au CLUB du LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, Paris-9e.

Je commande l'édition en deux volumes des AVENTURES d'ARSÈNE LUPIN par Maurice LEBLANC, présentée par le CLUB DU LIVRE POLICIER, au prix de 2.200 Fcs et désire que l'envoi m'en soit fait dès parution (*) à l'adresse ci-dessous :

(Remplir en lettres capitales S. V. P.)

NOM : .... PRÉNOM : ....

RUE : .... N° : ....

VILLE : .... DÉPARTEMENT : ....

J'ajoute 200 Fcs pour frais d'expédition
ou 250 Fcs pour l'envoi recommandé.

Je règle le montant de cette commande par :

Un chèque bancaire ci-joint ou un mandat-poste ci-joint
Un mandat de versement C/C } C.C.P. 15 813-98
Un virement chèque postal }
(Rayer la mention inutile)

adressé au CLUB DU LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, PARIS-IX.

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont l'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

Il est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le .... *Signature*

* L'ouvrage sortira des presses dans la 2e quinzaine de décembre.

A découper suivant le pointillé.

Pour la SUISSE
M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest,
GENÈVE

Pour la BELGIQUE
AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
57, av. des Citrinelles,
Auderghem,
BRUXELLES



Attention ! Le tirage des AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN est limité à **cinq mille exemplaires numérotés,** qui seront strictement réservés aux cinq mille premiers membres du CLUB DU LIVRE POLICIER.

Pour être sûrs d'avoir "**votre** Lupin", vous avez donc intérêt à adhérer immédiatement au CLUB DU LIVRE POLICIER en commandant ce premier ouvrage.

Affranchir
à
15 francs

CARTE-RÉPONSE

Club du livre policier

96, rue de la Victoire

PARIS-IXe

Offrez à vos amis amateurs de romans policiers "les aventures d'Arsène Lupin", vous leur ferez plaisir à coup sûr

Vous pouvez en effet faire à volonté plusieurs commandes de l'ouvrage.

(*Suite de la page* 62.)

Au bout d'un moment, elle ajouta pensivement :

— « J'aimerais bien le garder pour le poser sur ma cheminée, mais j'imagine qu'il finira à l'Institut Smithson. Je devrai donc me contenter d'écrire un petit traité sur les usages stratégiques de la psychiatrie. »

— « Est-ce que les bombes, les dragons et les elfes-schrapnells ne sont pas déjà assez terribles? » demandai-je en frissonnant.

Pauvres et simples élémentaux (1) ! Ils se prennent pour des terreurs, mais ils pourraient prendre des leçons près des humains !

Quant à moi, je voyais bien certains inconvénients à un mariage avec une sorcière, mais quand même...

— « Approchez-vous, vous ! »

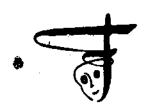
Elle le fit.

Je n'ai guère conservé de souvenirs de la guerre. C'était une époque de laideur qu'il vaut mieux oublier. Mais il y a un souvenir que je conserve en dépit de tous les efforts des meilleurs chirurgiens esthétiques. En tant que loup, j'ai seulement un embryon de queue, et en tant qu'homme, je n'aime pas m'asseoir quand il pleut.

Voilà bien une curieuse façon de s'acquérir la Médaille des Blessés !

(*Traduit par Bruno Martin.*)

(1) Esprits habitant les éléments.



Le problème du carré pointu

par HERVÉ CALIXTE

Une version S. F. inattendue de « L'apprenti-sorcier », *en deux pages, par l'auteur de* « Quelqu'un saura peut-être... » (« Fiction » *n°* 40).



Des techniciens aux journalistes, des professeurs de la Recherche scientifique, avec leurs cheveux en bataille et leurs figures graves et compassées, aux représentants de la Vidéo qui s'affairaient autour des batteries de caméras transvisuelles, ils étaient bien une centaine dans la pièce étroite, aux murs crème, qui servait à la fois de laboratoire et d'atelier à Damon Fitthurst.

Ce n'était pas le moins étonnant dans cette histoire que de penser que le petit homme en blouse grise, se tenant modestement à l'écart tandis qu'on admirait son œuvre, se trouvait être à la fois un maître incontesté de la sculpture et le plus grand mathématicien de son temps.

On venait tout juste de retirer le voile plastique qui recouvrait cette merveille étonnante : la première représentation figurative de la quatrième dimension, et les éclairs bleus des coloroflashes se succédaient sans interruption.

Chacun regardait, s'étonnait, essayait de comprendre... Cela n'avait pas de forme définie, c'était un enchevêtrement de lignes se coupant, se refermant, offrant à l'œil une perspective déroutante qui ne lui laissait aucun point de repère. Impossible de se raccrocher à une logique quelconque car la figure n'en avait pas : on croyait voir un cube et celui-ci fuyait, se courbait pour devenir un phénomène défiant toute analyse, un conglomérat de plans distordus, arc-boutés, fermés à l'extérieur et à l'intérieur.

Un « carré pointu », comme l'avait défini un géomètre, mais un carré bizarre, en relief, dont les côtés étaient égaux sans l'être, dont la surface était gondolée, striée de vallonnements plus ou moins creux...

La figure était immense, s'étalant au fond de l'atelier telle une statue gigantesque et incohérente.

Répondant aux objections d'un certain nombre de savants, le professeur Fitthurst venait de couvrir d'équations et de chiffres le tableau noir lorsque Tom Xanthas, du *News Chronicle*, demanda :

— « Dites-nous, Professeur, votre espèce de bloc, il a quatre dimensions en somme? »

— « Exactement, » dit Fitthurst, « ce serait trop long de vous expli-

quer comment je suis arrivé à le construire à partir de simples éléments à trois dimensions, mais les calculs prouvent le fait. »

— « Je suppose que puisque tous ceux qui vous entourent ne disent mot, c'est que vous avez raison, » reprit Tom en s'approchant de l'énorme construction, « mais alors le trou qui est au centre, là, est-ce que c'est une porte donnant sur votre hypothétique dimension? »

Le professeur sourit et les honorables membres des divers corps scientifiques en firent autant.

— « Entendons-nous, messieurs. Mes collègues et moi ne voulons pas dire que cette œuvre... » (il donna un petit coup de poing sur le bloc qui résonna gravement) « est un volume à la quatrième dimension. Ce serait absurde car dans ce cas il appartiendrait en même temps à un autre monde que le nôtre, ce qui en des termes différents reviendrait à dire que nous percevrions cette dimension supplémentaire, donc que nous en serions dotés. Non, ce n'est qu'une représentation abstraite tendant à montrer la vision que nous pourrions avoir d'un solide pourvu de quatre dimensions... »

— « Bon, » s'exclama le reporter en sautant lestement sur l'estrade, « alors vous ne voyez pas d'inconvénients, Professeur, à ce que je me glisse à l'intérieur pour voir comment c'est fait? Je suis sûr que cela intéressera mes lecteurs... »

— « Pas d'objection, » approuva Fitthurst, « mais faites attention de ne pas vous accrocher aux pointes qui dépassent un peu partout. »

Tom Xanthas fit signe qu'il se méfierait et se coula dans l'étroite ouverture. Il y eut une bousculade en direction de l'estrade et une nuée de journalistes se précipitèrent pour l'imiter.

— « Pas tous à la fois, s'il vous plaît, » s'écria vivement le professeur, « la cavité centrale n'est pas grande, vous allez faire claquer les parois. »

Les parois tinrent bon, mais personne ne reparut.

Cinq minutes passèrent, puis dix, puis vingt. Fitthurst pâlit et les savants commencèrent à se regarder d'un air inquiet. Si c'était une farce, dit quelqu'un, elle était vraiment de mauvais goût.

Personne ne proposa d'y aller voir.

— « C'est à moi de le faire, » dit le professeur au bout d'un demi-heure.

Et il disparut à son tour.

*
**

Quatre heures plus tard, les démolisseurs se mirent au travail. Il y avait encore plus de monde dans la pièce, maintenant que l'incroyable nouvelle s'était répandue. Au dehors un cordon de policiers ceinturait la maison autour de laquelle stationnait une foule avide de savoir.

L'équipe de mathématiciens était formelle : un phénomène inouï s'était produit, mais puisque le bloc avait englouti Damon Fitthurst et les journalistes, il suffisait de le démonter pour les faire réapparaître.

Il est vrai qu'ils n'allaient pas jusqu'à dire si le professeur et ses

malheureux compagnons seraient vivants, mais l'essentiel était de les retrouver.

On attaqua précautionneusement le carré pointu dans ce qui semblait être la base. Il fallait faire attention de ne pas blesser ceux qui pouvaient se trouver à l'intérieur.

Les pics et les pioches s'abattirent, creusant un trou... une lézarde se dessina à la surface du bloc, la fissure s'agrandit, une large faille s'ouvrit enfin, séparant en deux la monstrueuse figure.

Et par la brèche béante, la Terre bascula doucement dans le gouffre insondable d'une autre dimension.



Le pouvoir des mots

(Verb sap?)

par LYLE BOYD

Une nouvelle mouture du traditionnel pacte-avec-le-diable. « Encore ! » soupirez-vous? Oui, mais tout dépend du rajeunissement que l'écrivain y apporte. Rappelez-vous par exemple « Un souhait de trop » (« Fiction » *n°* 38). *Puis lisez la présente histoire. Et vous conviendrez une fois de plus que les auteurs anglo-saxons ont le don de l'originalité.*



Ce que beaucoup de gens ignorent à propos des démons, c'est qu'ils n'ont pas leurs pareils pour prendre les choses au pied de la lettre et qu'il n'est pour ainsi dire rien qu'ils détestent autant que de voir les mots employés à tort et à travers. La plupart des auteurs, de leur côté, ne prennent nullement les choses au pied de la lettre, mais le respect des mots, en tant qu'outils de leurs métiers respectifs, est une particularité commune aux démons et aux écrivains et Simon Esterhazy aurait dû le savoir.

Simon n'avait pas officiellement rang d'écrivain, c'est entendu, mais tous ses efforts tendaient à se faire reconnaître comme tel. Il passait de longues heures dans la bibliothèque de la vieille demeure familiale, tapant avec ardeur sur sa machine à écrire ou parlant dans son dictaphone, et ne s'arrêtant bien souvent de travailler que lorsque O'Malley, le policeman qui faisait les rondes à partir de minuit, venait frapper au carreau pour l'avertir de l'approche de l'aube.

Quand Simon eut atteint l'âge de trente-sept ans, le sommet de sa tête commençait à se dégarnir, un pli maussade creusait son front entre ses yeux bleu pâle et sa bouche barrait son visage bouffi d'une ligne mince aux extrémités tombantes. Il avait alors écrit des centaines d'histoires représentant un total de plusieurs centaines de milliers de mots, mais n'avait jamais eu le plaisir de voir imprimé un seul de ces mots.

Après tant d'années de déboires, on ne peut guère reprocher à quelqu'un de rechercher une aide extérieure. Peu importe comment il s'y prit pour entrer en contact ; le désespoir rend ingénieux et, dans ces cas-là, on finit toujours par trouver un moyen. La principale erreur de Simon, et je crois qu'elle peut à bon droit être qualifiée de grave, fut qu'il négligea de se documenter de façon adéquate sur les habitudes et la psychologie des démons avant de se risquer à en aborder un.

***

Un soir de la fin octobre, Simon était occupé à remanier la première rédaction de son nouveau roman, *Les Dhulls de Vénus*. Jamais, il en était convaincu, son art n'avait atteint de tels sommets, jamais son style n'avait été si vivant, et si intenses les émotions exprimées. Rien d'étonnant que les magazines eussent toujours conspiré pour empêcher ses œuvres de voir le jour, quand il pouvait créer une prose tellement supérieure à ce dont étaient capables tous ces bougres d'écrivaillons !

Il relut sa première page :

Hector appuya ses épaules musclées contre le temple vénusien et fit face à Jaynor, le Grand Prêtre ivre de rage dont les bras sinueux comme des serpents tenaient prisonnière la Princesse Delna, malgré tous les efforts que celle-ci faisait pour lui échapper.

— « *Livre ton secret, Terrien!* » *siffla Jaynor, sinistrement.*

— « *Jamais!* » *lança Hector, inébranlablement.*

— « *Alors la Princesse meurt?* » *riposta le Grand Prêtre, cruellement.*

— « *Attendez!* » *tonna Hector, éperdument.*

A cet instant, la pendule sonnant minuit, l'appel attendu lui parvint. Simon commença par mettre ses papiers dans sa serviette, puis il jeta un coup d'œil à une page marquée de son Roget (1) pour se rafraîchir la mémoire ; enfin, il descendit les marches du perron, fit un petit salut de la tête à O'Malley qui allait prendre son service, traversa la rue, la suivit jusqu'au premier carrefour et entra dans le parc.

La lune n'était pas encore levée et des nuages cachaient les étoiles. Il s'assit sur le banc convenu et attendit. Seul le bruissement des feuilles sèches dans les arbres troublait le silence, mais soudain il s'aperçut qu'une masse indistincte venait d'occuper l'autre extrémité du banc. Tandis que Simon en était encore à chercher une phrase pour entamer la conversation, le démon prit la parole :

— « Avant de discuter de notre affaire, Mr. Esterhazy, je dois vous avertir que si vous envisagez de conclure un accord avec nous, puis de vous soustraire au paiement à la dernière minute grâce à quelque habile stratagème, vous vous faites de dangereuses illusions. Mieux vaut tout de suite abandonner cette idée. »

— « Mais pas du tout ! » dit Simon, heureux que l'obscurité cachât son visage que le rouge envahissait. « Enfin... je veux dire, pourquoi douter de moi? »

— « J'ignore ce que le Dr. Freud déduirait de votre réaction exclamative, » dit le démon, « mais nous laisserons la question de côté. Voyons, récapitulons : vous écrivez des histoires fantastiques que personne ne veut publier? »

— « C'est exact. Et je voudrais briser cette conspiration des éditeurs afin que le monde puisse reconnaître mes talents exceptionnels. Je ne sais si vous avez lu des histoires de ce genre...? »

— « Bien sûr que oui, » dit le démon. « Comme tous les spécialistes,

(1) Célèbre dictionnaire des synonymes.

nous cherchons à nous tenir au courant des productions littéraires intéressant notre domaine et ceux qui le touchent de près. C'est ainsi que j'ai le plus grand respect pour Wells, Stapledon, Clarke... »

— « *Ceux-là?* Oh ! je vous accorde qu'ils ont eu une idée de temps à autre, mais leur style est prosaïque, fastidieux, mort. Qu'ont-ils connu de l'enchantement du verbe actif, de la gloire de l'adverbe? Tenez, comparés à moi, ils ne font preuve d'aucune imagination linguistique. »

— « Des goûts et des couleurs... Enfin, j'en déduis que vous ne me demandez pas de vous transformer en un autre Wells ou un autre Stapledon. Que voulez-vous alors au juste? Soyez précis, je vous prie. »

— « Je veux être publié. »

— « Quelle absurdité ! Comment est-il possible de publier un homme? Pour quelqu'un qui se pique de savoir manier les mots, vous me semblez bien négligent. Mais votre désir, si je ne m'abuse, est que tout ce que vous écrirez à partir de maintenant soit publié. Accordé ! Quoi d'autre? »

— « Je veux écrire avec des mots enflammés, avec... »

— « Demande refusée, » dit le démon. « Nous ne pouvons pas déranger les pompiers chaque fois qu'un magazine contenant une de vos histoires arrivera dans les kiosques, et quant à ce que dirait la poste, j'aime mieux n'y pas penser. »

— « Je ne faisais qu'employer une métaphore, » dit Simon.

— « Dans ma profession, nous apprenons à éviter les métaphores, et vous seriez bien inspiré de faire de même dans la vôtre. L'ambiguïté ne vous mènera à rien. »

— « Vous ne facilitez pas les choses à un artiste. Mais soit ! Donc, je veux d'abord obtenir la publication de mes œuvres. Ensuite, je veux que mes histoires *vivent.* »

— « Demande refusée. Imaginez un peu ce qui se passerait si une horde de petits hommes verts faisait soudain irruption dans Times Square. Ou pensez à la pagaille chez Macy si chaque femme était soudain dotée du pouvoir de déplacer les objets à distance. »

— « Vous faites exprès d'interpréter mes paroles de travers, » dit Simon. « Si je ne vous intéresse pas, dites-le. »

— « Oh ! si. Vous m'intéressez. Essayez d'exprimer votre désir sous une autre forme. »

Simon respira profondément et se concentra pour risquer son coup décisif.

— « Eh bien, laissez-moi l'exprimer de cette façon : je vous demande d'augmenter mon pouvoir sur les mots de telle façon que ma prose représente la transmutation intégrale de mon imagination et de mes sentiments, si bien que je sois en fait transsubstantié en ma prose. »

Le silence parut interminable à Simon. La fraîcheur de la nuit lui mordait les os et sa peau le démangeait.

— « Je vois, » dit finalement le démon. Il soupira. « En règle générale, nous n'aimons pas beaucoup les mots archaïques, surtout ceux qui ont une résonance comique, mais si ces conditions vous conviennent,

elles nous conviennent à nous aussi. Elles ont été enregistrées et votre compte est maintenant ouvert. Etes-vous prêt à signer? »

Simon riait presque de son triomphe en cherchant son stylo. Dans le ciel, les nuages se dispersaient et le croissant rouge de la lune se levait au-dessus des arbres, jetant sur l'extrémité du banc où se tenait Simon une lueur vermeille si intense qu'il put distinguer clairement les épais caractères gothiques du parchemin qui vint atterrir sur ses genoux. Il hésita alors et regarda du côté du banc resté dans l'ombre.

— « Nous avons négligé de mentionner le facteur temps, » fit-il remarquer. « Quelle est la durée de validité de notre accord? Et quand percevez-vous le paiement? »

— « N'est-ce pas implicite dans les stipulations du contrat? Le compte reste ouvert pour la durée de votre vie. Nous percevons quand nous procédons à la clôture du compte. »

— « Parfait, » dit Simon, et il apposa sa signature sur le parchemin. « Mais avant que je vous rende ce document, j'aimerais faire l'essai de mes nouveaux pouvoirs. » Il ouvrit sa serviette et en tira une petite batterie de piles et un dictaphone qu'il brancha avant de mettre en place le dispositif d'enregistrement.

— « Je vais les essayer sur le chapitre X de mon nouveau roman, terminé hier soir. Il est d'une lecture si agréable que je ne vois guère comment on pourrait l'améliorer, même avec votre aide, mais... Ah ! comment se fait-il que je n'y aie pas pensé plus tôt? La narration à la première personne. Faisons raconter l'histoire par Hector lui-même. Je vais essayer. Oh ! je vois déjà d'ici l'effet bénéfique incalculable de mon travail de ce matin sur la littérature ! Que disiez-vous à l'instant? »

— « Je disais simplement, » répondit le démon, « que je suis tout à fait d'accord avec vous. »

La lune rouge pâlissait et, non loin d'eux, un oiseau gazouilla. Simon mit le bouton sur ENREGISTREMENT, ferma les yeux et dicta dans le microphone :

— « Chapitre Dix. « *Devant le péril couru par la Princesse Delna, quel homme se fût laissé intimider, même par ces monstres vénusiens? Adossé au mur du temple, tandis que Delna se débattait dans les bras du Grand Prêtre, je me préparai à vendre chèrement ma vie.*

« — « *Approche, si tu l'oses, Jaynor!* » *criai-je, stentoriennement.* »

Le démon fit un bruit de gorge réprobateur.

— « Etes-vous sûr qu'il existe un tel adverbe? Je ne me rappelle pas l'avoir vu dans Roget. »

— « Alors, je n'aurais pas le droit de créer un mot si ça me plaît? »

— « Chut !... Inutile de crier. Le jour se lève et on va vous entendre. »

Simon tendit l'oreille. Au loin, des pas rapides résonnaient sur le trottoir.

— « Ce n'est sans doute que O'Malley qui fait sa ronde. Où en étais-je? »

— « Vous disiez à Jaynor d'approcher. »

— « Ah ! oui... « *Les mots seuls sont inutiles, Terrien,* » *commenta dédaigneusement le Grand Prêtre.* « *Livre-nous ton secret ou nous gardons la Princesse.* »

« — « *Jamais!* » *fis-je, cognant le mur du poing, fermement.*

« — « *Vous vous êtes rendu coupable de haute trahision,* » *accusa Jaynor, vindicativement.*

« — « *L'amour ne connaît pas de lois,* » *ripostai-je, fougueusement.*

« — « *Attention, Hector! Il a un pistolet à étourdir caché dans son mtah,* » *haleta Delna, spasmodiquement.* »

Au bruit d'un pas dans l'herbe, Simon ouvrit les yeux. Devant lui se dressait O'Malley, faisant osciller sa matraque de nuit dont la courroie était passée autour de son poignet et promenant sur le banc le faisceau de sa lampe électrique.

— « Vous n'êtes pas bien, Mr. Esterhazy? Que signifie tout ce bruit? »

— « Quel bruit? » fit Simon. « Si un auteur ne peut plus s'asseoir tranquillement sur un banc pour dicter une histoire... »

— « A cinq heures du matin? Et d'ailleurs il ne s'agissait pas de quelqu'un qui dictait, mais d'une voix qui criait. Et alors il y a eu des coups répétés, bang ! bang ! bang ! si forts que je pouvais les entendre à deux rues d'ici. Tenez, voilà que vous recommencez ! »

Simon regarda sa main gauche. Effectivement, celle-ci était en train de frapper le banc de bois comme si elle avait été pourvue d'une volonté indépendante. Il replia les doigts, mais son poing fermé n'en cogna qu'avec plus de vigueur. Bouleversé, Simon enfouit sa main dans la poche de son veston et le calme retomba dans l'air matinal, troublé seulement par les oiseaux qui s'éveillaient.

— « Excusez-moi, O'Malley. Ce doit être nerveux, j'imagine. »

— « Alors, pourquoi ne rentrez-vous pas vous coucher? »

— « Dès que j'aurai fini ce chapitre. »

O'Malley s'éloigna lentement et Simon s'efforça de rassembler ses pensées. De l'autre bout du banc, dans l'obscurité, la voix du démon s'éleva :

— « N'arrêtez pas maintenant. Vous ne pouvez pas laisser Hector dans une situation pareille. »

— « Mais qu'est-ce qui me rend si nerveux? Ou est-ce seulement ce qui arrive à tout artiste créateur? Il est certain que ma prose n'a jamais été plus vivante... avez-vous jamais rencontré une telle variété de verbes et d'adverbes percutants? »

— « Jamais. En vérité, je commence à me dire que vous êtes tout à fait digne de l'avenir qui vous attend. »

— « Alors, je vais continuer... « *Les prêtres avançaient dangereusement.*

« — « *Arrêtez!* » *renâclai-je, rageusement.* »

Simon fut pris d'une quinte de toux. Tandis qu'il faisait des efforts pour reprendre son souffle, sa main gauche sortit de sa poche et se remit

à frapper le banc. Dans l'allée, O'Malley s'arrêta, hocha la tête et repartit.

— « La gorge me fait tellement mal que je peux à peine parler, » dit Simon.

— « Rien d'étonnant, » dit le démon. « A renâcler comme ça ! »

— « Et ma main qui ne veut pas rester tranquille. »

— « Parce que vous avez cogné du poing, naturellement. Il faut faire attention, voyez-vous. N'oubliez pas que vous êtes en train d'opérer la transmutation de vos émotions en prose. »

Simon empoigna le microphone.

— « Je me sens terriblement fatigué. Dès que j'aurai tiré Hector de ce pétrin pour le mettre dans un autre, je crois que je m'arrêterai. »

— « Je suis impatient d'entendre la suite, » dit le démon.

« *Le prêtre scélérat leva son pistolet à étourdir et le pointa en plein sur ma poitrine. Saisi de frayeur, je manœuvrai le commutateur pour déclencher mon champ de forces. Aucun effet!*

« — « *A moins d'un miracle, nous sommes perdus!* » *diagnostiquai-je, désespérément.*

« — « *Ecoutez! J'entends des fusées,* » *annonça Delna, fébrilement.*

« — « *Amis ou ennemis, ils arrivent trop tard,* » *siffla Jaynor, sardoniquement.*

« — « *Hélas! mon esprit tournoie dans le chaos, Delna,* » *me désagrégeai-je graduellement.* »

Simon laissa tomber le micro pour passer la main sur son front.

— « Qu'est-ce qui m'arrive? Il me semble que je tombe en morceaux. »

— « C'est exactement ce que vous venez de dire, Simon. »

— « Mais je ne m'attendais pas à ce que mon pouvoir agisse si *parfaitement...* »

Mais en prononçant ces mots, il partit à rire.

— « Ce pouvoir a peut-être des aspects désagréables, » reprit-il, « mais il n'est pas cher à ce prix. Vous ne voyez donc pas, même maintenant, que je vous ai bien eu? Par la transmutation et la transsubstantation, la prose que je crée engendre ma propre réalité. Par les mots que j'emploie, je préserve ma vie et vous ne pourrez jamais percevoir votre dû ! »

— « Plus que jamais, » dit le démon, « j'apprécie la vertu de la signification exacte des mots. »

— « Quelle bonne blague je vous ai faite ! » dit Simon. « Voyons, où en étais-je? Ah ! oui, Hector ne savait plus à quel saint se vouer.

« — « *Est-ce que tu abandonnes la partie?* » *gronda Jaynor, sarcastiquement.*

« — « *La Patrouille de l'Espace!* » *lança Delna, frénétiquement.*

« *Tandis que les policiers de l'espace, en uniforme blanc, envahissaient le temple et désintégraient les prêtres, Delna vint blottir son corps souple dans mes bras tremblants.*

« — « *Votre beauté me coupe le souffle,* » *exhalai-je, passionnément.*
« — « *Hector!* » *soupira-t-elle, langoureusement.*
« — « *Delna!* » *m'étouffai-je, succombant sous l'effet de...* »



— « Je me demande, » dit le démon tout en inscrivant « payé » sur le compte de Simon, « pourquoi tant de gens sont persuadés que la vie est la seule forme de réalité. »

(*Traduit par Roger Durand.*)



■ ***Prix de l'Humour Noir.***

Les prix de *l'Humour Noir (Prix Xavier Forneret* — pour la littérature — et *Prix Granville* — pour les dessins) ont été décernés le jeudi 31 octobre dernier à la librairie « Le Soleil dans la Tête », rue de Vaugirard à Paris. C'est René de Obaldia qui a remporté le premier pour son livre *« Fugue à Waterloo »* édité par René Julliard. Notre collaborateur Alain Dorémieux a rendu compte de ce livre dans le n° 34 de *« Fiction ».* Le lauréat l'a emporté par 8 voix contre 5 à Léo Malet pour sa fameuse série policière *« Les nouveaux mystères de Paris »,* toujours en cours de publication chez Robert Laffont. — Léo Malet a accepté avec humour (noir) sa très honorable défaite puisqu'il a même proposé au jury de ceindre son front de candidat malheureux d'une couronne... mortuaire ! Le créateur de Nestor Burma — très en forme — à qui un membre du jury demandait si, après sa série de romans situés chacun dans un arrondissement de Paris, il continuerait par la banlieue, a répondu : « Pourquoi pas ? Je viens à l'instant même de trouver un titre pour la région de Pantin : *« Les cimetières affichent complet ! ».* Nous étions décidément, ce matin-là, plongés dans un humour du plus beau noir !

Quant au Prix Granville (pour les dessins) il a été attribué au dessinateur Siné pour son recueil de dessins « au vitriol » publié par J.-J. Pauvert sous le titre *« Complaintes sans paroles »* et préfacé par Marcel Aymé. Aucune récompense ne pourrait être plus justifiée que ce « Prix de l'Humour Noir » pour un dessinateur qui excelle dans ce genre très particulier. Alain Dorémieux a également signalé cet ouvrage aux lecteurs de « Fiction » dans le numéro d'avril dernier.

Transfuge d'outre-ciel

(*Star Lummox*)

par ROBERT HEINLEIN

TROISIÈME PARTIE

RÉSUMÉ : *Hroshijud, planète originelle de créatures hautement civilisées, les Hroshii, se trouve située à plus de* 900 *années-lumière de la Terre. Une seule fois, l'homme y a mis le pied, en effectuant involontairement un bond accidentel à travers l'espace-temps, lors d'un voyage de la fusée interstellaire* « Trail Blazer », *véritable pionnier de l'espace.*

De ce voyage, John Thomas Stuart huitième du nom, homme d'équipage, a rapporté en cachette un petit être extrêmement touchant, qu'il a baptisé « Lummox ». La créature, douée d'un appétit dévorant, grandit au point d'atteindre la taille d'un dinosaure géant. Joueur, obéissant, plein de curiosité et capable de parler — avec la voix et le vocabulaire d'une petite fille de quatre ans — Lummox ressemble davantage à un animal qu'à un extra-terrestre doué d'intelligence humaine. Il n'a pas de mains, aucun organe de manipulation tels qu'en ont toutes les races évoluées. Par contre, il dispose de huit jambes. Lummox sera l'ami, le compagnon de jeux, presque le frère de quatre générations successives de Stuart.

Au moment où débute notre histoire, un siècle s'est écoulé depuis son arrivée sur Terre. Il est beaucoup plus proche du jeune John Thomas Stuart, onzième du nom, que la propre mère de celui-ci, autoritaire, et quelque peu envahissante lorsqu'il s'agit de la liberté des autres. Il est même plus proche de lui que la jeune Betty Sorenson, qui est pourtant la grande amie de John Thomas. Mais bien que ce dernier comprenne Lummox mieux que personne, il ignore l'existence de la race interstellaire des Hroshii.

Les autres Terriens l'ignorent également, jusqu'au jour où apparaît, aux confins du ciel, un de leurs astronefs. Les Hroshii exigent que leur soit rendue leur héritière kidnappée, sous peine de destruction totale de notre planète, ce dont leur science — supérieure à la science terrienne — est parfaitement capable.

Les Hroshii jouissent d'une longévité si grande que l'un de nos siècles correspond à peine au dixième de leur temps de vie. Ils atteignent lentement la maturité, et leurs mains et leurs bras n'apparaissent qu'à la fin de l'enfance. Or, il se trouve que l' « *animal* » *ramené de la planète Hroshijud par l'ancêtre de John Thomas est un être destiné à jouer un rôle prépondérant dans les alliances plurisexuelles de l'histoire des Hroshii.*

Au moment où parvient aux dirigeants terriens l'ultimatum secret des Hroshii, Lummox est déjà un sujet de soucis pour Henry Kiku, le Sous-Secrétaire Permanent du Dépar-

tement des Affaires Spatiales. En effet, il s'est livré à une escapade et, affolé par la foule, a causé des dégâts dans la petite ville de Westville. Les citoyens indignés réclament la destruction de l' « animal ». Or, il appartient au Département des Affaires Spatiales de tenter la sauvegarde de ce spécimen unique d'extra-terrestre afin que les xénologistes l'étudient.

Le comportement désordonné de Lummox — il a dévoré une partie de la cage d'acier dans laquelle on le tenait enfermé et s'est précipité dans la Salle du Tribunal — force cependant Sergei Greenberg — représentant de Mr. Kiku et son successeur probable — à agir. A contre-cœur, il ordonne la destruction de la créature, pour, peu après, grâce à une manœuvre politique astucieuse, lancer un contre-ordre. Malheureusement une erreur est commise par un employé, et le contre-ordre s'égare sur Pluton.

Kiku est débordé de soucis. D'abord, la sottise arrogante de Roy MacClure, Secrétaire Politique de son Département ; ensuite sa propre phobie des serpents, qui lui rend difficile toute relation diplomatique avec le charmant Docteur Ftaelm, membre d'une race médusoïde, les Rargylliens, qui négocie en tant qu'interprète pour les Hroshii.

L'intuition de Kiku lui fait soupçonner que Lummox pourrait bien être l'objet des réclamations des Hroshii. Tandis qu'il s'emploie à les faire patienter, Greenberg part à la recherche de Lummox, qui a disparu. En effet, pendant ce temps, la Police de Westville, n'ayant pas reçu le contre-ordre annulant l'arrêt de mort qui frappait la créature, a décidé d'aller jusqu'au bout. Ce n'est pas si facile, aucune arme ne transperçant la cuirasse de Lummox, et aucune nourriture n'arrivant à l'empoisonner, sans compter qu'il est amphibie et ne peut se noyer. Et John Thomas, qui n'a pu se résoudre à abandonner son ami à son triste sort, s'est enfui avec lui dans une région désertique où ils se tiennent cachés. Pendant la fuite, Lummox, muant subitement, « fait » ses bras.

Connaissant John Thomas suffisamment pour prévoir ses mouvements, Betty Sorenson les rejoint. A la vue des mains de Lummox, elle comprend que ce nouvel événement lui sauvera la vie : il est maintenant prouvé que Lummox est non pas un animal, mais un extra-terrestre doué d'intelligence et de moyens de manipulation. Il ne peut plus être question de le détruire.

Pourtant, il est bien tard pour porter ce fait à la connaissance de la Police... Un détachement a été envoyé à leur recherche, ils sont traqués par une patrouille prévenue de leur présence par un hélicoptère de reconnaissance qui les a repérés, et ils se trouvent capturés dans un champ de force qui les paralyse...



XII

Huit silhouettes s'échappèrent de l'héli, chacune revêtue des pieds à la tête d'une sorte de cotte de mailles, coiffée d'un casque semblable à un masque d'escrimeur, et portant, sur le dos, un neutraliseur. Elles trottinèrent en toute confiance le long du passage formé dans les arbres, et ne ralentirent qu'en atteignant le champ de force. Des étincelles crépitèrent, une auréole violette les nimba, mais elles n'en continuèrent pas moins leur avance.

Les quatre dernières portaient une sorte de filet de métal de forme cylindrique, de la hauteur et de l'épaisseur d'un homme.

L'homme qui les commandait cria d'un ton satisfait :

— « Sortons les enfants de là ; on s'occupera ensuite de l'animal. »

Le peloton contourna Lummox.

— « Attention, attrapez-les tous les deux ! » ajouta l'Officier.

La cage enveloppa Betty et John Thomas. Celui qui donnait les ordres allongea le bras et tourna un interrupteur : la cage émit des étincelles et rejoignit le sol.

Le visage cramoisi, il leur grimaça un sourire.

— « Ça semble bon, de sortir de cette mélasse, non? »

Le menton tremblant, l'œil féroce, Johnnie répondit de manière insultante, tout en se frottant les jambes pour atténuer ses crampes.

— « Allons, allons ! » répliqua tranquillement l'Officier, « ne faites pas la mauvaise tête ! C'est vous-même qui nous avez forcés à agir de la sorte ! »

Il examina Lummox.

— « Bon sang ! Mais il est énorme ! Pas le genre que l'on aimerait heurter au coin d'un bois sans être armé ! »

Le visage de Johnnie ruisselait de larmes d'impuissance.

— « Allez-y, » dit-il d'une voix brisée, « qu'on en finisse ! »

— « Hein? »

— « Il n'a jamais fait aucun mal de sa vie ! Alors tuez-le vite, ne jouez pas avec lui au jeu du chat et de la souris ! »

Et il se couvrit le visage des deux mains, éclatant en sanglots. Betty le prit par les épaules et pleura avec lui.

L'Officier sembla peiné.

— « Que nous racontes-tu là, fiston? Nous ne sommes pas ici pour lui faire du mal ! Nous avons ordre de le ramener sans l'ombre d'une égratignure... même si ça doit nous coûter des hommes ! Je n'ai jamais eu à exécuter d'ordres aussi insensés ! »

*
* *

Mr. Kiku se sentait de fort bonne humeur. Son petit déjeuner ne formait pas de boule brûlante à la hauteur de son estomac ; il ne ressentait pas la nécessité de fouiller dans son tiroir à pharmacie ; il n'était

pas même tenté de sortir ses dépliants d'offres immobilières. La Conférence Triangulaire se déroulait sans accrocs, et les délégués Martiens commençaient à parler raison. Quelques lumières ambrées s'allumèrent bien sur son bureau, mais il les dédaigna et se mit à chanter une chanson sentimentale, d'une voix de baryton parfaitement fausse.

Ce qui l'enchantait le plus était l'heureuse issue de cette absurde histoire hroshienne, tout d'abord d'apparence si insoluble. Ce brave vieux Dr. Ftaelm paraissait même croire qu'une petite chance était née d'établir des relations diplomatiques avec les Hroshii, tant ces derniers étaient ravis d'avoir retrouvé la Hroshia disparue.

Le recul aidant, il était facile, à présent, de comprendre la raison pour laquelle, dès le début, les recherches s'étaient égarées : comment concevoir qu'une créature de la taille d'une maison et ayant près d'un siècle d'existence puisse n'être qu'un bébé d'un an? Et que sa race ne se munissait de mains qu'au moment où celles-ci devenaient utilisables? A ce propos, d'ailleurs, comment se faisait-il que cette Hroshia fut tellement plus grande que ses congénères? Cette taille avait contribué, plus que toute autre chose, à induire Greenberg et lui-même en erreur.

Enfin! Tout ceci n'était plus que du passé! En ce moment même, Lummox faisait route vers l'astronef hroshien. Pas de tiraillements, de discussions, de publicité désastreuse : bref, le danger se trouvait dorénavant écarté. Auraient-ils vraiment pu faire exploser la Terre?... Mieux valait n'avoir jamais à le savoir. Tout était bien qui finissait bien. Il se reprit à chantonner.

Il chantonnait encore, lorsque la lampe « urgent » papillota, et les dernières mesures furent lancées vers l'image de Greenberg, apparue sur l'écran.

— « Que me voulez-vous, fils? Leur avez-vous fait vos adieux? »

— « Heu, Patron, il y a un petit contretemps. Le Dr. Ftaelm est avec moi. Pouvons-nous vous voir? »

— « Qu'y a-t-il? »

— « Attendons de nous retrouver seuls pour en parler. Une des salles de conférence? »

— « Venez ici même, » répondit sèchement Mr. Kiku.

Il raccrocha, ouvrit un tiroir, choisit une pilule et l'avala.

Greenberg et le Médusoïde apparurent.

Kiku accueillit le Dr. Ftaelm d'un salut cérémonieux, puis, se tournant vers Greenberg :

— « Eh bien? »

— « Lummox n'a pas voulu partir! »

— « Hein? »

— « Lummox a refusé de partir. Les autres Hroshii se démenaient comme des possédés. On eût dit une fourmilière. J'ai ordonné d'élever des barricades, et de couper du reste du terrain l'espace libre à l'entour de leur piste d'atterrissage. Nous devons faire quelque chose. »

— « Et pourquoi donc? Ce qui se produit est surprenant, mais je

ne vois pas en quoi cela engage notre responsabilité ! Pourquoi ce refus de partir ? »

— « Eh bien... »

Greenberg lança un regard éperdu vers Ftaelm.

Le Rargyllien enchaîna suavement :

— « Permettez-moi de vous expliquer, Monsieur. La Hroshia refuse de s'embarquer sans son *favori.* »

— « Son... favori ? »

— « Le môme, Patron. John Thomas Stuart. »

— « Exactement, » appuya Ftaelm. « Elle déclare qu'il y a longtemps qu'elle *élève* les « John Thomas », et se refuse à rentrer dans sa patrie sans *son* John Thomas. Elle a été tout à fait catégorique. »

— « Je vois. Disons, plus simplement, que la Hroshia et le garçon sont attachés l'un à l'autre, ce qui n'a rien de surprenant, ayant grandi ensemble. Néanmoins, Lummox devra s'astreindre à cette séparation, comme l'a fait John Thomas. Si j'ai bonne mémoire, ce dernier tenta également de susciter quelques perturbations. Nous lui avons dit de se taire et l'avons renvoyé chez lui. Que les Hroshii en fassent autant avec Lummox, qu'ils lui imposent silence, et l'embarquent de force s'il le faut. Après tout, c'est pour ça qu'ils sont venus jusqu'ici. »

— « Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur, qu'il semble, pour dire les choses simplement, que la signification exacte de tout ceci vous a échappé. Je viens de discuter de cette affaire avec son Altesse, dans sa propre langue. »

— « Comment ? Elle sait déjà la parler ? »

— « Elle la sait de longue date. Les Hroshii, Monsieur le Sous-Secrétaire, connaissent leur langue pratiquement dès leur naissance. On peut même présumer que cette connaissance quasi instinctive est une des raisons, sinon la raison, de la difficulté qu'ils éprouvent à en apprendre d'autres. Si la Hroshia parle la vôtre à peu près aussi mal qu'un enfant de quatre ans, bien que j'aie cru comprendre qu'elle en commença l'apprentissage voici une trentaine d'années, je puis vous assurer que dans sa langue propre, elle est très avancée, je dirais même volubile. J'ai pu m'en rendre compte à mes dépens. »

— « Vraiment ? Eh bien, il n'y a qu'à la laisser parler. Si elle s'en tient aux paroles... »

— « C'est qu'elle ne s'en est pas privée, Monsieur le Sous-Secrétaire. Le Commandant de l'expédition a reçu l'ordre formel d'avoir à récupérer son favori. Sans quoi, déclare-t-elle, elle ne partira pas et continuera d'élever les John Thomas comme par le passé. »

— « Moyennant quoi, » ajouta Greenberg, « le Commandant nous a fait parvenir un ultimatum, nous sommant de leur présenter John Thomas sans délai, sinon... »

— « Sinon ? » répondit lentement Kiku.

— « La bagarre, » dit simplement Greenberg. « Et ce que j'ai pu voir de leur appareil de reconnaissance m'a donné à réfléchir. »

— « Comprenez bien, Monsieur, » ajouta précipitamment Ftaelm,

« que leur Commandant est tout aussi excédé de cette affaire que vous l'êtes vous-même. Il est cependant contraint d'essayer de contenter les désirs de la Hroshia. Cet accouplement fut prémédité il y a plus de deux mille de vos années. Ils n'y renonceront pas facilement. Voyez-vous, il ne peut lui permettre de demeurer ici, mais il ne peut non plus l'emmener de force. Ce dilemme l'accable positivement. »

— « Excédés ! Nous commençons à l'être tous, en effet ! » Kiku avala deux nouvelles pilules. « J'ai un message pour vos employeurs, Docteur. Veuillez avoir la bonté de le transmettre intégralement. »

— « J'y veillerai, Monsieur. »

— « Dites-leur, je vous prie, que leur ultimatum est rejeté avec mépris, et que... »

— « Monsieur ! Je vous en supplie ! »

— « Ecoutez-moi. Répétez-leur ces mots sans chercher le moins du monde à les adoucir. Dites-leur que nous avons tenté, par tous les moyens, de leur donner satisfaction ; que nous sommes parvenus à retrouver ce qu'ils cherchaient ; et que, pour tout remerciement, nous ne recevons que des menaces. Dites-leur que leur conduite est indigne d'un peuple civilisé ; qu'ils peuvent considérer notre offre d'adhésion à la Communauté des Civilisations comme nulle et non avenue. Dites-leur que je leur crache au visage, trouvez une expression aussi forte. Dites-leur que les hommes libres meurent, mais qu'ils refusent de se laisser tourner en bourriques. »

Greenberg eut un large sourire, et joignit les mains, dans l'ancien geste d'approbation.

Ftaelm sembla blêmir sous sa peau squameuse.

— « Je regrette très profondément, Monsieur, de me trouver contraint de délivrer pareil message. »

Kiku eut un sourire glacial.

— « Délivrez-le tel quel. Mais auparavant, arrangez-vous pour parler à la Hroshia Lummox. Pensez-vous que ce soit possible? »

— « Très certainement, Monsieur. »

— « Dites-lui que, dans son zèle, le Commandant de l'expédition semble envisager de prendre des mesures qui mettraient sûrement fin à l'existence de John Thomas. Veillez à ce qu'elle comprenne ce que cela signifie. »

Le Rargyllien élargit sa bouche en un grand sourire.

— « Pardonnez-moi, Monsieur, je vous avais sous-estimé. Les deux messages seront transmis dans l'ordre indiqué. »

— « Ce sera tout. »

— « Je vous salue, Monsieur. »

Le Rargyllien se tourna vers Greenberg, et lui posa un bras à jointures souples autour des épaules.

— « Sergei, mon frère, une fois déjà, nous sommes parvenus à nous sortir d'une situation apparemment inextricable. Avec l'aide, cette fois, de votre père spirituel, nous trouverons encore le moyen de nous sortir de celle-ci, n'est-ce pas? »

— « Sûr, Docteur. »

Dès que Ftaelm eut prit congé, Kiku dit vivement à Greenberg :

— « Allez me chercher immédiatement le jeune Stuart, et amenez-le-moi ici. Hum... Sa mère, également. Il n'est pas majeur, je crois? »

— « Non. Qu'allez-vous faire, Patron? Vous n'allez pas le leur livrer ! Pas après ce merveilleux tour que vous venez de leur jouer ! »

— « Bien sûr que si. Mais après avoir posé *mes* conditions. Je n'ai pas l'intention de permettre à ces tables de billard animées de se jouer de nous comme elles s'imaginent pouvoir le faire. Nous allons nous servir de tout ceci afin d'obtenir ce que nous voulons. Filez ! »

— « Je suis déjà parti. »

*
* *

Kiku demeura à son bureau, expédiant les affaires courantes, tandis que son subsconcient travaillait à trouver une solution au nouveau problème Lummox. Il avait le sentiment que cette fois, le raz de marée risquait d'emporter l'humanité... Il faudrait jouer très serré pour s'en sortir. Au milieu de ces sombres réflexions, la porte s'ouvrit pour livrer passage au très Honorable Roy MacClure.

— « Ah ! vous voilà, Henry ! Faites bonne figure, mon ami. Beulah Murgatroyd vient vous rendre visite. »

— « Beulah comment? »

— « Beulah Murgatroyd. La créatrice des Aventures de Pidgie-Widgie ! Vous savez : Pidgie-Widgie sur la Lune, Pidgie-Widgie en route pour la planète Mars, Pidgie-Widgie et les pirates interstellaires... Son émission enfantine est une des plus populaires de la Télévision ! C'est tellement réussi que même les grandes personnes la suivent assidûment ! Eh bien, heu... Beulah Murgatroyd est l'éminence grise qui se dresse derrière les « Amis de Lummox ». C'est à ce sujet qu'elle désire nous parler. »

— « Et au nom du ciel, qui sont les « Amis de Lummox »? »

— « Voyons, Henry, vous savez bien ! Tout le bruit qu'a fait cette stupide affaire, dans l'Ouest... Après que Pidgie-Widgie eut commencé à raconter cette histoire terrible à tous ses petits amis, trois millions d'entre eux ont répondu dans les vingt-quatre heures qui suivirent l'émission ! En ce moment même, la moitié des gosses du continent sont des « Amis de Lummox », unis pour le protéger contre toute persécution possible. Sans parler des adultes ! Aussi, ce matin, nous... »

— « Non. »

— « Voyons, écoutez, Henry. »

— « Monsieur, » répondit calmement Kiku, « nous n'avons pas de temps à perdre avec ces groupements d'individus à l'esprit infantile qui s'imaginent pouvoir opérer Dieu sait quelle pression sur le Gouvernement. Notre domaine est celui des Affaires Etrangères. Pour ce qui est des casse-pieds de cette sorte, notre service Public-Relations s'en charge. Il est là pour ça. »

— « Et que suis-je, sinon l'homme chargé des relations publiques par excellence ! » s'écria MacClure furieux.

— « Du tout, Monsieur. Vous êtes le premier responsable du Département des Affaires Spatiales, dont j'essaie d'assurer la bonne marche, dans la limite de mes prérogatives. »

— « Ouais !... Vous en réglez en effet la marche ! Vous me menez comme un cheval dont vous tiendriez les rênes ! Je commence à m'en apercevoir ! »

La voix de la secrétaire particulière de Kiku se fit entendre à l'audiophone.

— « Mr. Kiku, Monsieur le Secrétaire se trouve-t-il dans votre bureau? Mrs. Beulah Murgatroyd vient d'arriver. »

— « Je viens ! » s'écria MacClure.

— « Veillez à ce que l'on s'occupe d'elle, » ajouta tranquillement Kiku, « il y aura un léger retard. »

— « Bien, Monsieur. L'assistant principal du Secrétaire s'est chargé de la recevoir. »

— « Parfait. »

— « Il n'y aura pas de retard, » dit MacClure. « Vous ne voulez pas y aller, parfait, je n'insisterai pas bien que vous me déceviez profondément. Mais je ne puis la faire attendre. »

— « Asseyez-vous, Monsieur le Secrétaire. »

— « Comment? »

— « Je vous demande de vous asseoir. Même la toute puissante Mrs. Murgatroyd devra apprendre à attendre parfois. Un cas de force majeure est survenu, qui nous obligera probablement à réunir le Conseil ce soir même. »

Le Secrétaire le dévisagea, puis tendit la main vers l'audiophone.

— « Heu, Mildred? C'est le Secrétaire. Dites au Commodore Murthi que je suis retenu. Qu'il fasse de son mieux pour satisfaire Mrs. Murgatroyd. »

— « Bien, Monsieur le Secrétaire. »

— « Maintenant, Henry, cessez de me faire la leçon, et expliquez-vous sans délai. »

Kiku fit un exposé complet de la nouvelle « crise » Hroshii, que MacClure écouta sans commentaires. Comme il rapportait comment il avait rejeté l'ultimatum, l'audiophone entra de nouveau en action.

— « Patron? Ici, Murthi. Mrs. Murgatroyd a un autre rendez-vous... »

MacClure demanda :

— « Me parlez-vous sur le circuit privé? »

— « Bien sûr, Patron. »

— « Ecoutez, Jack, j'en ai pour quelques minutes encore. Essayez de la distraire. »

— « Mais... »

— « Faites-lui la cour, s'il le faut ! Déguerpissez, je suis occupé ! »

Puis, vers Kiku :

— « Vous m'avez mené une fois de plus en bateau, je vois. Vous ne m'avez laissé d'autre alternative que suivre votre jeu. »

— « Puis-je vous demander ce que vous auriez fait? »

— « Hein? »

MacClure fronça les sourcils.

— « J'aurais sans doute fait la même réponse que vous, quoique en termes moins policés. J'avoue que je n'aurais pas eu l'idée de pénétrer leur ligne de défense en utilisant ce Lummox... C'est assez malin. »

— « Oui... je vois. Mais puisqu'il s'agissait du rejet d'un ultimatum, quelles mesures préventives de défense eussiez-vous adopté? Dois-je ajouter que je désirais éviter d'avoir à demander au Conseil la mobilisation de la planète entière? »

— « Que me chantez-vous là ! Rien de tout ceci n'eût été nécessaire ! J'aurais pris sous mon bonnet d'ordonner, éventuellement, à la Garde Intérieure de faire le nécessaire pour les éjecter du ciel. »

— « Et si leur navire n'était pas éjecté, et attaquait à son tour? »

— « Complètement ridicule ! »

— « Monsieur le Secrétaire, la seule chose que j'aie apprise, en quarante ans de négociations, c'est que lorsqu'il s'agit d' « Outre ciel », rien n'est ridicule. »

— « Je veux bien être... »

Il examina le visage de Kiku.

— « Ou me cachez-vous quelque chose? Avez-vous la preuve qu'ils pourraient être en mesure d'exécuter cette invraisemblable menace? »

— « Non. »

— « Alors? »

— « Dans mon pays, Mr. MacClure, il y a un peu plus de trois cents ans, vivait une tribu d'hommes courageux. Un petit contingent d'européens leur prélevait ce qu'ils appelaient des impôts. Le Chef de la tribu était un homme sans peur, ses guerriers étaient nombreux et bien entraînés. Ils n'ignoraient pas que les étrangers étaient armés de fusils, mais ils en possédaient également. Ils comptaient surtout sur leur nombre et leur courage. Ils manœuvrèrent habilement, et réussirent à bloquer l'ennemi au fond d'une gorge. Du moins le crurent-ils. »

— « Oui? »

— « Ils n'avaient jamais entendu parler de mitrailleuses. Ils en apprirent l'existence d'une façon très définitive... Ils étaient téméraires. Ils continuèrent d'avancer. La tribu n'existe plus. »

— « Je ne vois là aucune preuve. Après tout, nous ne sommes pas une tribu de sauvages ignorants. »

— « Sans doute. Cependant, la mitrailleuse de cette époque ne représentait qu'une amélioration infime sur le fusil. Nous possédons actuellement des armes auprès desquelles la même mitrailleuse ferait figure de canif de scout. Pourtant... »

— « Etes-vous en train d'insinuer que ces Hroshiens ont en leur possession des armes auprès desquelles les nôtres feraient figure de massues préhistoriques? Franchement, je n'en veux rien croire. La force

nucléaire est la force ultime de l'univers. Vous le savez aussi bien que moi. Nul doute qu'ils ne l'utilisent également, mais nous sommes des millions contre un. De plus, nous sommes chez nous. »

— « C'est effectivement le raisonnement que tint le Chef de tribu. »

— « Hein? Aucun rapport! »

— « Bien sûr. Il n'y en a jamais, » répondit Kiku avec lassitude. « Comprenez-moi bien, je ne rêve pas d'armes magiques dépassant les concepts de nos physiciens. Je me demande simplement ce qu'un raffinement, le changement infime d'un élément mécanique, par exemple, changement qui peut-être même a déjà été envisagé chez nous en théorie, pourrait apporter des modifications à une arme connue. Je ne puis que me livrer à des suppositions, ne connaissant rien dans ce domaine. »

— « Moi non plus, mais... Ecoutez, Henry, je m'en vais ordonner cette action de police sans plus tarder. »

— « Oui, Monsieur. »

— « Eh bien? Ne restez pas là, avec ce visage de glace, à répéter « oui, Monsieur! » Vous ne pouvez rien affirmer, n'est-ce pas? Alors, voulez-vous me dire pourquoi je ne le ferais pas? »

— « Je ne dis rien, Monsieur. Voulez-vous un formulaire cacheté, ou désirez-vous que le Commandant de la base se présente ici? »

— « Henry, vous êtes certainement l'homme le plus irritant des dix-sept planètes! Je vous ai demandé *pourquoi* je ne le ferais pas? »

— « Je ne puis vous fournir aucune raison précise, Monsieur. Je puis seulement vous dire pourquoi je ne vous le conseillerais pas. »

— « Eh bien? »

— « Justement parce que je ne peux rien affirmer. N'étant sûr de rien, je ne choisirais pas de jouer le sort de notre planète sur un coup de dé. Désirez-vous donner les ordres vous-même, Monsieur? Ou préférez-vous que je m'occupe de leur exécution? »

— « Cessez de me tarabuster! »

Il lança un mauvais regard à son sous-secrétaire.

— « Je suppose qu'à présent, vous allez me menacer de donner votre démission? »

Kiku consentit un mince sourire.

— « Non. J'attendrai de voir la police à l'œuvre. Ensuite, si nous sommes encore tous deux en vie, comme il sera prouvé que je m'étais trompé sur un point capital, je ne pourrai faire autrement que de démissionner. Me permettrai-je d'ajouter, Monsieur, que je souhaite de tout cœur que vous ayez raison? J'aimerais infiniment mieux jouir d'une vieillesse tranquille que d'avoir mon jugement confirmé par ma mort. »

MacClure ouvrit la bouche, mais n'émit aucun son.

— « Puis-je faire une dernière suggestion au Secrétaire, ainsi que le recommandent mes attributions? » poursuivit tranquillement Kiku.

— « Quoi? Evidemment! La législation l'exige de vous! Parlez! »

— « Je conseillerais de déclencher la bataille à venir dans les toutes prochaines minutes. Peut-être ainsi parviendrons-nous à obtenir par la

vitesse ce que le temps ne nous aurait pas accordé. BuAstro peut nous fournir immédiatement la position du navire ennemi. »

Il se pencha vers l'audiophone, mais celui-ci prit vie avant qu'il ait pu y toucher.

— « Chef? Ici Murthi. J'ai fait de mon mieux, mais elle... »

— « Dites-lui que je ne peux pas la voir ! »

— « Chef? »

— « Heu... arrondissez les angles. Vous connaissez la musique ! Disparaissez et que l'on ne me dérange plus ! »

— « A vos ordres, Monsieur. »

Kiku composa un numéro.

— « Le Chef du Service Balistique, je vous prie. Immédiatement. Ah ! Cartier? Utilisez votre circuit privé. Je vous parle sur le mien. Bon. Voulez-vous m'obtenir les éléments tactiques... »

MacClure coupa violemment la communication.

— « Ça va ! Vous m'avez au bluff, une fois de plus ! »

— « Je ne bluffais pas, Monsieur. »

— « Bon, bon, vous m'avez convaincu qu'une tête solide est plantée sur vos épaules. Pas plus que vous je ne puis risquer une partie dont l'enjeu est la vie de cinq milliards d'êtres humains. Voulez-vous que je me mette à genoux? »

— « Non, Monsieur. Mais je me sens grandement soulagé. Merci. »

— « *Vous* êtes soulagé ! A présent, dites-moi comment vous avez l'intention de mener ce jeu. Je suis toujours dans le noir. »

— « Voilà, Monsieur le Secrétaire. J'ai fait chercher le jeune Stuart. »

— « Stuart? Pourquoi? »

— « Pour essayer de le persuader de partir. Il me faudrait son consentement. »

Le Secrétaire parut abasourdi.

— « Dois-je comprendre, Mr. Kiku, qu'après avoir rejeté leur ultimatum, votre seul projet est de capituler? »

— « Ce n'est pas de cette manière que je présenterais la chose. »

— « Je me moque de vos joutes linguistiques ! Nous ne livrerons pas le garçon. Je n'ai pas voulu prendre de risques à l'aveuglette, mais ceci est une autre histoire. Je ne livrerai pas un être humain, quels que soient leurs procédés d'intimidation, et je puis vous garantir que le Conseil sera de mon avis. Il existe une chose qui s'appelle la dignité humaine ! J'ajouterai que vous me surprenez et m'écœurez. »

— « Puis-je poursuivre, Monsieur? »

— « Je vous en prie, allez jusqu'au bout ! »

— « Je n'ai pas la moindre intention de livrer le garçon. Mais en matière de diplomatie, la théorie de l'apaisement a toujours été une théorie largement mise en pratique.

— « Mais vous avez dit... »

— « Pardon, Monsieur. Je sais ce que j'ai dit. J'ai fait chercher le garçon afin de connaître son impression, ce qu'il souhaiterait. Du peu

que je sais de lui, il est possible qu'il soit, non seulement consentant, mais désireux de partir. »

MacClure secoua la tête.

— « Nous ne le permettrons pas, même si ce garçon est assez fou pour en avoir envie. A neuf cent mille années-lumière de tout autre être humain ! J'aurais l'impression d'offrir du poison à un bébé. »

— « Vous n'y êtes toujours pas. Si j'avais son consentement, je le tiendrais secret. Mais cela me permettrait de négocier avec un atout dans la manche. Il y a beaucoup à gagner. »

— « Par exemple? »

— « Leurs connaissances scientifiques. Leur commerce. Un nouveau volume d'espace qui s'offrirait à nous. Et nous n'en concevons pas encore toutes les possibilités. »

MacClure remua, mal à l'aise.

— « Je ne suis pas entièrement persuadé que la meilleure chose à faire n'eût pas été d'attaquer. Câliner cette vermine, qui menace de nous... »

— « Monsieur le Secrétaire, si mes plans s'avèrent impuissants, ou s'ils ne rencontrent pas votre approbation, alors, je me joindrai à vous pour défier le ciel. Pour l'instant, il nous faut marchander, et le faire en hommes. »

— « Hmmm... Continuez, videz-moi votre sac. »

XIII

Le lendemain, Mrs. Kiku laissa son mari faire la grasse matinée. Elle le lui permettait à l'occasion, estimant qu'aucune crise n'était assez grave pour le priver du repos dont il avait besoin. Lorsqu'il arriva à son bureau, il y trouva, endormi dans un fauteuil, l'assistant du Secrétaire, affecté aux Public Relations, Wesley Robbins. Ce dernier n'était pas un diplomate, ne désirait pas le devenir, et se fit un devoir de le prouver sur-le-champ en brandissant sous le nez de Kiku le journal du jour.

— « Bonjour, Wes, » dit Kiku.

— « Vous avez lu le *Times ?* »

— « Non. »

— « Etre depuis vingt-trois ans dans le journalisme pour me faire griller sur mon propre terrain ! »

Kiku lut :

INVASION EXTRA TERRESTRE

MENACE DE GUERRE ! ! !

Otages réclamés

12 *Sept. (G. P.) Le Secrétaire aux Affaires Spatiales Mr. Roy MacClure, nous a déclaré aujourd'hui que des envahisseurs d'outre-ciel du nom de Hroshii, dont l'astronef s'est posé sur l'astroport de notre Capitale, exigent, sous menace de guerre, que la Fédération...* »

Poursuivant la lecture de l'article, Kiku put constater que sa réponse aux Hroshii était attribuée au Secrétaire MacClure, sans que soit mentionnée la moindre possibilité d'arrangement à l'amiable. En dernière heure, l'on spécifiait, seulement, que ni la Terre ni aucune des planètes de la Fédération, n'avaient rien à craindre des insolents étrangers. Un Sénateur d'Asie du Sud désirait savoir quelles dispositions avaient été prises à ce sujet.

Il estima que toute cette littérature ne valait pas tripette, quatre-vingt-dix pour cent du verbiage étant dépourvus de signification réelle, pour ne pas parler d'une certaine proclamation de la Ligue « La Terre aux Terriens » et de l'éditorial qui titrait « Nous sommes à un carrefour... »

— « Joli gâchis, non? » dit Robbins. « Où cachez-vous vos cigarettes? »

— « Voilà beaucoup de papier gaspillé, en effet. Vous en trouverez dans le bras du fauteuil. »

— « Alors? Comment nous sortir de là? Vous me prenez au pied levé. Ne pourrait-il se trouver quelqu'un pour me tenir au courant de ces choses-là lorsqu'elles se produisent? »

— « Un instant. »

Kiku actionna l'audiophone.

— « La Sécurité? Ah, O'Neil !... Faites placer un renfort spécial de Police autour de l'appareil Hroshii. »

— « Ce sera fait, Patron. Mais pourquoi ne nous dit-on rien de ces affaires? »

— « Question pertinente. O'Neil, quelque soit le nombre d'hommes que vous avez l'intention de mobiliser, doublez-en le chiffre. A aucun prix il ne doit se produire de rixes ni d'incidents. Postez le plus possible de briseurs de bagarres parmi la foule. Empruntez, s'il le faut, des suppléants aux autres services. Tenez particulièrement à l'œil ces organisations hystériques de lunatiques, j'entends les xénophobes. Pas d'ennuis jusqu'ici? »

— « Pas que nous n'ayons pu maîtriser jusqu'à présent. Mais je ne garantis rien. »

— « Bon. Tenez-moi au courant. »

Il revint à Robbins.

— « Savez-vous comment cette interview a pu être accordée? »

— « En ai-je l'air? Il se rendait à une réception donnée en l'honneur de la Conférence Triangulaire. Je lui ai remis un exemplaire de son discours après lui en avoir fait approuver le texte, et en ai fait circuler des copies parmi les journalistes en leur ajoutant quelques suggestions sur la manière d'en jouer. Tout le monde semblait content. En me levant ce matin j'étais frais et dispos. Avant d'avoir avalé mon petit déjeuner, ma température était montée à 40°. Vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui accepterait de prendre ma place? Je me sens mieux doué pour le métier d'écumeur de plage. »

— « Ce n'est pas une idée insensée. Bon, Wes, je vais vous mettre

au courant. Rien de cette affaire n'était censé transpirer avant sa conclusion, mais maintenant !... »

Il fit un résumé rapide des derniers événements.

Robbins hocha la tête.

— « Je vois. Le numéro Un vous a tiré le tapis sous les pieds. Précieux partenaire ! »

— « Il ne nous reste plus qu'à aller le trouver. Est-il dans la maison? »

— « Oui. Je n'attendais que vous, vieux. Vous le tiendrez pendant que je le corrigerai? Ou préférez-vous que je le tienne? »

— « Comme vous voudrez. Allons-y. »

Le Secrétaire était là, voulut bien les recevoir, et se leva pour les accueillir. Ils prirent place. Robbins attendit que Kiku parlât, mais celui-ci, le visage impassible, conservait l'immobilité d'une statue d'ébène.

MacClure montra des signes de nervosité.

— « Eh bien, Henry? J'ai une matinée chargée... »

— « J'ai pensé que vous auriez des instructions à nous donner, Monsieur le Secrétaire. »

— « A quel sujet? »

— « Avez-vous lu les journaux du matin, Monsieur? »

— « Heu... Oui. »

— « Il semble qu'il y ait eu changement de manœuvre. Robbins et moi-même voudrions avoir une idée de la nouvelle tactique. »

— « Quelle nouvelle tactique? »

— « Mais votre nouvelle tactique envers les Hroshii, Monsieur le Secrétaire. Ou les journaux sont-ils dans l'erreur? »

— « Hein? Heu, non, pas exactement. Ils ont exagéré, évidemment, mais pas de changement de tactique. J'ai seulement tenu le peuple au courant de ce qu'il a le droit de savoir. »

— « De ce qu'il a le droit de savoir... »

Kiku joignit les mains.

— « Oui, bien sûr... Dans un pays où le Gouvernement est nommé librement par le peuple, celui-ci a le droit d'être tenu au courant... Un vieux bureaucrate tel que moi perd parfois de vue cette vérité fondamentale. Merci de me l'avoir rappelée. »

Pendant un moment, il sembla perdu dans des pensées d'une grandeur cosmique, puis :

— « Je suppose qu'à présent, il ne me reste plus qu'à réparer mon erreur, et à tout avouer au peuple. »

— « Hein? Que voulez-vous dire? »

— « Eh bien ! mais, révéler l'ensemble de l'affaire, Monsieur le Secrétaire. Comment, par ignorance et négligence du droit des autres, nous avons kidnappé un membre d'une race civilisée. Comment, par pur coup de chance, cet étranger se trouvait encore en vie. Enfin, comment la menace de destruction qui pèse actuellement sur notre planète n'est autre que le résultat de cette conduite. Je n'omettrai pas d'ajouter que

le citoyen hautement intelligent d'une puissance amie — le Dr. Ftaelm en l'occurrence — est d'avis que les Hroshii détiennent effectivement un tel pouvoir de destruction. Il serait également nécessaire de dire qu'hier, après avoir été sur le point d'ordonner une attaque contre ces étrangers, nous n'avons finalement pas osé le faire, et avons préféré négocier. Oui, il faudra tout leur dire. »

La bouche du Secrétaire MacClure était aussi béante que ses yeux étaient écarquillés.

— « Dieux du ciel ! Henry ! Etes-vous en train de tenter de produire un soulèvement? »

— « Moi? Je viens précisément de prendre des mesures préventives pour les empêcher... La xénophobie est toujours prête à se déchaîner, et ceci — il désigna le journal — aura un effet pour le moins stimulant sur certains... Mais ne vous laissez pas impressionner. Nous autres bureaucrates, avons tendance à agir de manière un peu trop paternelle : il paraît tellement plus simple de faire ce qui semble être le mieux, et d'en révéler le résultat au peuple lorsque tout est réglé. Monsieur le Secrétaire, vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, que ce Département, que vous dirigez, est responsable de ses actions, non seulement à l'égard de l'Union Américaine, et des autres peuples de la Terre, mais aussi envers tous les adhérents de la Fédération, sur Terre et ailleurs? »

— « Qu'est-ce que cela a à voir? Nous sommes la puissance principale. »

— « A qui faites-vous allusion, en disant NOUS? Certainement pas à mon petit pays. Voyez-vous, je pense que tout ceci sera résolu par un vote du Conseil. Et je me demande si le Conseil ne choisira pas de livrer un citoyen moyen d'Amérique du Nord, plutôt que de risquer une guerre interstellaire?... Je me demande comment votera le délégué Martien?... »

Le Secrétaire se leva et arpenta le bureau de long en large.

Il fit halte à l'autre bout de la pièce et contempla la Tour des Trois Planètes et le Hall des Civilisations, tandis que Kiku attendait tranquillement. Wes Robbins, vautré dans son fauteuil, jambes étalées devant lui, se curait les ongles avec son canif.

MacClure se tourna brutalement vers Kiku.

— « Ecoutez-moi bien, Henry, vous et votre sale diplomatie, vous ne m'aurez pas cette fois-ci. »

— « Vous « avoir », Monsieur le Secrétaire? »

— « Parfaitement ! Vous savez très bien que si nous livrons à la Presse ces détails dont elle n'a nul besoin — ces sottises, dont ce Dr. Fatima, ou quel que soit son nom, ce monstre Rargyllien, vous a abreuvé... Et votre menace de révéler à la Presse que je me suis dégonflé pour l'attaque... voilà une menace ou je ne m'y connais pas ! — Si toutes ces histoires sont diffusées, elles soulèveront au Conseil des discussions dont les échos parviendront jusqu'à Pluton ! Les gouvernements enverraient des instructions spéciales à leurs délégués, et le bloc terrestre risquerait de perdre sa majorité. Ceci arrivant à point pour couronner

la Conférence Triangulaire serait rien moins que désastreux. Voilà le mot qui convient : *désastreux !* »

MacClure s'interrompit pour reprendre son souffle.

— « Eh bien, ça ne se passera pas comme ça ! Vous êtes congédié. Vous comprenez? Congédié ! Comptez sur moi pour vous trouver un bon motif ! Vous pouvez vous considérer comme porté sur la liste des fonctionnaires mis à la retraite. Je ferai ce qu'il faudra pour ça, mais vous êtes fini ! »

— « Bien, Monsieur le Secrétaire, » répondit calmement Kiku, et il amorça un mouvement vers la porte.

Le bruit que fit le canif de Wes Robbins en se refermant claqua dans le silence. Il se dressa.

— « Une seconde, Henry ! Mac... »

MacClure le regarda.

— « Hein? Qu'est-ce qui vous prend? Et cessez une fois pour toutes, de m'appeler Mac. Ceci est affaire d'état, et jusqu'à nouvel ordre, je suis toujours le Secrétaire ici ! »

— « C'est exact, pour environ deux heures encore. »

— « Quoi ! Ne soyez pas ridicule ! Continuez à me parler de la sorte, Wes, et vous m'obligerez à vous renvoyer également ! Mr. Kiku, vous pouvez disposer. »

— « Ne partez pas, Henry. Etes-vous à ce point devenu prétentiard, Mac? Rappelez-vous, lorsque je vous ai connu, vous n'étiez rien qu'un petit Sénateur anxieux d'avoir un écho dans les chroniques de potins. Je vous aimais bien, en ce temps-là. Vous sembliez plein de bon sens, chose rare dans ce métier. Vous voilà maintenant tout prêt à m'écraser, et il se trouve que je ne puis, non plus, vous encaisser plus longtemps. Pourtant, au nom des bons vieux jours, dites-moi pourquoi vous tenez tant à provoquer votre propre ruine? »

— « *Ma* ruine? »

Robbins hocha la tête.

— « Vous êtes en train de procéder à votre propre exécution. Ne feriez-vous pas mieux de couper la langue d'Henry avant qu'il n'ait le temps de parler aux journalistes? Tenez, je vous prête mon canif. »

— « Comment? »

Opérant une soudaine volte-face, il aboya furieusement :

— « Mr. Kiku ! Je vous interdis de parler aux journalistes ! C'est un ordre ! »

Robbins se mordilla un bout d'ongle, le recracha.

— « Pour l'amour du ciel, Mac ! Vous ne pouvez, à la fois, le congédier et continuer de lui donner des ordres. »

— « Les secrets d'Etat... »

— « Secrets d'Etat mon œil ! Vous pouvez tenter de le faire à l'intimidation : croyez-vous que cela l'arrêterait? Henry est un homme sans peur, sans espoir, sans illusions, vous ne pouvez l'atteindre. »

— « Puis-je me permettre une petite remarque? » demanda l'objet de cette tempête.

— « Hein? Allez-y, Mr. Kiku. »

— « Merci, Monsieur le Secrétaire. Je n'avais aucune intention de révéler à la Presse les aspects affligeants de cette affaire. J'ai simplement tenté de vous démontrer, par l'absurde, que la règle qui veut que le public soit tenu au courant de tout, peut, ainsi que toute règle, mener au désastre si elle est appliquée sans discernement. Il m'a semblé que vous vous étiez montré un peu trop confiant dans vos révélations, Monsieur. J'espérais pouvoir vous éviter de commettre toute nouvelle indiscrétion, tandis que nous aurions cherché de concert à réparer les dégâts. »

MacClure se tourna vers Robbins.

— « Vous voyez, Wes? Vous vous trompez de guignol, Henry est un honnête homme, même si nos points de vue sont différents. Ecoutez, Henry, je me suis emporté. J'ai vraiment pensé que vous me menaciez. Oublions ce que j'ai dit au sujet de votre démission, et remettons-nous au travail, hein? »

Robbins émit un juron grossier.

Kiku répondit doucement :

— « Non, Monsieur le Secrétaire, cela ne marcherait pas. Ayant, fût-ce une seule fois, été congédié par vous, je ne pourrais plus agir en toute confiance sous votre autorité. Un diplomate ne peut agir qu'avec ses coudées franches. Son assurance est très souvent sa seule arme. »

— « Hmmm... Tout ce que je puis dire, c'est que je suis navré. Oui, navré. »

— « Je vous crois, Monsieur. Puis-je faire une dernière suggestion, à titre officieux? »

— « Certainement, Henry. »

— « Kampf se révélerait un bon remplaçant à mon poste. Il pourrait expédier les affaires courantes le temps que vous composiez une nouvelle équipe. »

— « Heu, sûrement. Mais, écoutez, Henry... Nous allons l'employer à titre temporaire, et vous réfléchirez. Nous appellerons ça un congé de maladie, ou quelque chose de ce genre. »

— « Non, » répondit froidement Kiku, en se dirigeant à nouveau vers la porte.

Avant qu'il ait pu l'atteindre, Robbins éleva la voix.

— « Doucement, vous deux. Nous n'en avons pas encore terminé, avec cette affaire. »

S'adressant à MacClure :

— « Vous avez dit qu'Henry était un honnête homme. Vous n'avez oublié qu'une seule chose. »

— « Hein? Quoi donc? »

— « Je n'en suis pas un. Henry n'effectuerait pas un geste qui ne fût correct. Moi, j'ai été élevé dans une péniche et les bonnes manières ne m'étouffent pas. Je vais réunir les gars des journaux, et leur passer le mot. Je vais leur dire où est enterré le corps, et derrière quel pot aux roses. »

— « Donnez une seule interview, sans autorisation, et vous n'aurez jamais plus d'emploi dans l'administration ! »

— « Pas de menaces avec moi, espèce de vieux melon avancé ! Je ne suis pas un diplomate de carrière, mais un simple employé. Quand mon numéro sera terminé, je trouverai toujours un emploi dans un canard où je rendrai publics, en les décrivant, les délices de la vie au milieu des super-hommes. »

MacClure le dévisagea.

— « N'avez-vous pas le moindre sens de ce que signifie le mot loyauté? »

— « Venant de vous, Mac, ce mot se pare d'une délicieuse drôlerie. A quoi êtes-vous loyal? A votre peau? »

Kiku intervint doucement.

— « Cela n'est pas entièrement juste, Wes. Le Secrétaire a refusé très fermement de se servir du petit Stuart comme expédient. »

Robbins acquiesça de la tête.

— « Okay, Mac, nous vous laissons cela. Mais vous étiez prêt à sacrifier les quarante ans de service d'Henry pour sauver votre vilaine gueule. Sans parler de votre capacité d'ouvrir cette gueule sans m'en avertir, pour le seul plaisir d'avoir un papier à la une. Je ne peux pas vous changer, je n'en ai d'ailleurs pas envie, mais soyez assuré que vous l'aurez, votre nom, en grosses lettres, en gros titres... Seulement, ce sera la dernière fois. A moins que... »

— « Que voulez-vous dire? A moins que?... »

— « A moins que nous ne réparions les pots cassés. »

— « Hein? Comment? Ecoutez, Wes, je ferai n'importe quoi, dans les limites du raisonnable. »

— « Vous le ferez sûrement ! »

Robbins fronça les sourcils.

— « Il y a évidemment un premier moyen, le plus facile : offrir la tête d'Henry sur un plateau. Le rendre responsable de vos bévues, l'accuser d'avoir fourni les éléments de l'interview d'hier. Dire que vous ayant mal conseillé, il est congédié... Tout ne sera plus que douceur et clarté. »

Kiku acquiesça d'un geste.

— « C'est ainsi que je l'avais envisagé. Je serais heureux de collaborer... à condition que l'on suive mon avis sur la manière de conclure l'affaire Hroshii. »

— « N'ayez pas l'air si soulagé, Mac ! » grogna Robbins. « Ça, c'est la solution facile, et elle marcherait... parce qu'Henry est loyal à quelque chose de plus grand que lui. Mais ce n'est pas ce que nous allons faire. »

— « Mais puisque Henry est consentant, il me semble qu'au mieux de tous les intérêts... »

— « Ne vous fatiguez pas. Ce ne sera pas la tête d'Henry, sur le plateau. Ce sera la vôtre. »

Leurs regards se défièrent. Finalement, MacClure éjecta :

— « Si c'est là votre dessein, Robbins, oubliez-le et sortez. Si c'est la bagarre que vous cherchez, vous l'aurez. La première nouvelle qui sortira sera celle de votre renvoi à tous deux, pour déloyauté et incompétence. »

Robbins sourit sauvagement.

— « Mais j'y compte bien ! Essayez donc ! Je pourrais enfin m'amuser un peu. Maintenant, voulez-vous savoir comment cela pourrait se régler ? »

— « Allez-y. »

— « Eh bien, il y a deux façons d'agir : l'adroite et la brutale. Quelle que soit celle que vous adoptiez, c'en est fini de vous. Tenez-vous tranquille, et laissez-moi vous expliquer. Vous êtes fichu, Mac. Même à moi, qui ne suis pourtant pas un expert en Affaires Spatiales, il apparaît très clairement que la civilisation ne peut s'offrir vos manières de Juge de province dans le maniement de relations ultra délicates avec des races extra-terrestres. Vous êtes donc fichu, je vous le répète. La seule question qui se pose est : allez-vous précipiter brutalement votre chute, ou préférerez-vous adoucir vos vieux jours et obtenir quelques qualificatifs gentils dans les manuels d'histoire ? »

MacClure devint violet de rage, mais ne pipa mot.

— « Obligez-moi à divulguer ce que je sais de vous, et, de deux choses l'une : ou le Secrétaire Général vous jette aux loups, ou il décide de vous épauler, risquant ainsi inévitablement d'être mis en minorité par le vote du Conseil. Là-dessus, le Commonwealth Martien, ravi de conduire le bal, entraînerait Vénus à sa suite, les colonies extérieures et les civilisations extra-terrestres alliées ne manqueraient pas de se joindre à eux. En fin de compte, la majorité des nations terriennes réclameraient de l'Union Nord Américaine l'abandon d'un individu isolé — vous — afin d'éviter une scission de la Fédération. Tout ce que vous avez à faire est remuer le premier pion, toute la pile suivra et vous serez enterré sous le tas.

» A présent, voici le moyen adroit : vous démissionnez... mais nous ne publierons pas le fait avant deux semaines. Henry, croyez-vous que deux semaines suffiront ? »

— « Amplement, » acquiesça gravement Kiku.

— « Pendant cette période, vous ne vous mouchez pas sans la permission d'Henry. Vous ne prononcez pas une parole sans mon accord. Vous démissionnez ensuite dans un flamboiement de gloire avec la conclusion heureuse de l'affaire Hroshienne pour couronner votre carrière. Il est même possible qu'on trouve le moyen de vous hisser à un étage supérieur, si vous êtes un brave petit garçon. Hein, Henry ? »

Kiku acquiesça.

MacClure regarda tour à tour le visage inexpressif de Kiku et celui, méprisant, de Robbins.

— « Et supposons que je vous envoie tous deux au diable ? »

Robbins bâilla.

— « En fin de compte, cela ne fera guère de différence, croyez-moi.

Après la chute du Gouvernement, le nouveau Secrétaire Général rappellera Henry de sa retraite, un homme de confiance sera collé à votre place, et Henry conclura à son gré l'affaire Hroshii. Ça se solderait par un retard de trois jours, peut-être moins. Vous blanchir alors sera plus difficile, mais nous vous donnerons votre chance. Exact, Henry? »

— « Cela vaudrait mieux ainsi. Il vaut mieux laver le linge sale en privé. »

MacClure se mâcha la lèvre.

— « Je vais y réfléchir. »

— « Bien ! J'attendrai ici, pendant que vous vous poserez des questions. Henry, pourquoi ne retournez-vous pas travailler? Je parie que tous les joujoux électriques de votre bureau sont illuminés comme sur un arbre de Noël. »

En effet, un véritable feu d'artifice, trois lumières rouges et une douzaine d'ambrées, clignotait en l'attendant. Il liquida les matières urgentes, déblaya celles de moindre importance, et s'attaqua au monceau de papiers empilés dans son panier, signant sans se donner la peine de se demander si sa signature continuait, ou non, d'avoir force d'autorité.

Il était occupé à maintenir un veto de sortie sur le passeport d'un conférencier célèbre — la dernière fois que l'idiot avait quitté la Terre, il n'avait rien trouvé de mieux que d'entrer dans un temple par effraction et y prendre des photos — lorsque Robbins entra et jeta un papier sur son bureau.

— « Voilà sa démission. Mieux vaut voir le Secrétaire Général immédiatement. »

Kiku prit le papier.

— « J'y vais. »

— « Je ne voulais pas que vous fussiez là pendant que je lui tordais le bras. Il est plus difficile à un homme de crier « grâce ! » devant témoin. Vous comprenez? »

— « Tout cela est bien regrettable. »

— « Ne gaspillez pas vos larmes. Bon, je vais à présent écrire le discours qu'il aura à prononcer devant le Conseil, puis je verrai les journalistes auxquels il a parlé hier soir, pour les supplier, au nom de notre chère vieille planète, de donner à la suite de leur histoire une autre direction. Ça ne va pas leur plaire. »

— « Je le crains. »

— « Ils le feront. Nous autres, humains, avons intérêt à nous tenir les coudes, car nous sommes véritablement en minorité. »

— « J'ai toujours ressenti fortement cette impression. Merci, Wes. »

— « A votre disposition. Savez-vous, il y a juste une chose que j'ai oublié de lui dire... »

— « Vraiment? »

— « Je ne lui ai pas rappelé que le nom du garçon était John Thomas Stuart... Je ne suis pas sûr que le Commonwealth Martien n'aurait pas reculé devant ce fait... Et le Conseil aurait bien pu soutenir Mac, on ne

sait jamais... Cela nous aurait permis de découvrir si les Hroshii sont capables de faire ce qu'ils prétendent. »

— « J'y ai pensé également, mais le moment m'a semblé mal choisi pour en parler. »

— « Si l'on y songe, tant de moments se prêtent au silence... Qu'est-ce qui vous fait sourire? »

— « Je pensais qu'il est heureux que les Hroshii ne lisent pas nos journaux. »

XIV

Mrs. Stuart, elle, lisait les journaux. N'étant pas libre de lui en donner les raisons, Greenberg avait eu toutes les peines du monde à la convaincre de se rendre à Capital et d'y emmener son fils. Finalement, elle accepta de partir le matin suivant.

Mais, lorsque Greenberg vint les chercher, il la trouva dans une colère noire, brandissant les journaux sous son nez. Il y jeta un rapide regard.

— « Oui? Je les ai déjà lus, à l'hôtel. Ce ne sont là que des bêtises, évidemment. »

— « C'est ce que j'ai essayé d'expliquer à ma mère, » dit John Thomas d'une voix morose, « mais elle n'a rien voulu savoir. »

— « John Thomas, tais-toi. Eh bien! Mr. Greenberg qu'avez-vous à dire pour votre défense? »

Greenberg n'avait rien à répondre. Dès qu'il avait vu les journaux, il avait tenté d'appeler Mr. Kiku, mais Mildred lui avait appris que le Patron et Mr. Robbins se trouvaient avec le Secrétaire et ne pouvaient être dérangés. Il avait dit qu'il rappellerait plus tard, comprenant sans plaisir que les ennuis n'étaient pas que de son côté.

— « Mrs. Stuart, vous n'ignorez pas combien les nouvelles sont souvent déformées. Le mot d'otage n'a jamais été prononcé, et... »

— « Comment pouvez-vous me soutenir cela, quand le Journal dit le contraire! C'est une interview du Secrétaire des Affaires Spatiales. Qui est mieux qualifié? Vous? Ou le Secrétaire? »

Greenberg avait sur ce point une opinion personnelle, mais il n'osa pas l'exprimer.

— « Je vous en prie, Mrs. Stuart, il ne faut pas prendre au pied de la lettre les histoires publiées par les journaux! Je vous supplie de venir à Capital pour un simple entretien avec le Sous-Secrétaire. »

— « Si le Sous-Secrétaire désire me voir, qu'il vienne ici! »

— « Il le fera, Madame, si c'est absolument indispensable. Vous avez bien entendu parler d'une Conférence Interplanétaire actuellement en cours? »

— « Je me suis fait une règle de ne jamais prêter attention à la politique. »

Il soupira.

— « Certains d'entre nous y sont tenus. Mr. Kiku n'a pu venir

jusqu'ici à cause de cette Conférence. Nous avions espéré qu'en citoyenne libre de toute occupation officielle, vous auriez accepté d'aller vers lui. »

— « Mr. Greenberg, j'y avais consenti, à regret. Et voici que je découvre que vous m'avez trompée ! Comment puis-je avoir l'assurance qu'il ne s'agit pas là d'une manœuvre? D'un complot destiné à livrer mon fils à ces *monstres ?* »

— « Madame, sur mon honneur d'Officier de la Fédération, je vous affirme... »

— « Ne vous fatiguez pas, Mr. Greenberg. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

Il se retourna avec l'intention de prendre à partie le jeune garçon, mais John Thomas avait disparu sans souffler mot.

Greenberg demanda à l'hélitaxi de le déposer sur le toit de l'hôtel, afin d'éviter les reporters, mais un homme armé d'un micro l'y attendait.

— « Une petite minute, Mr. le Délégué. Mon nom est Hovey. Voulez-vous dire quelques mots sur la déclaration du Secrétaire MacClure? »

— « Pas de commentaires. »

— « Autrement dit, vous êtes d'accord avec lui. »

— « Pas de commentaires. »

— « Alors vous êtes en désaccord? »

— « Pas de commentaires. Je suis pressé. »

— « Une seconde, s'il vous plaît. Westville est directement intéressée dans cette affaire, et je voudrais obtenir une histoire avant que la Direction n'envoie ici les poids lourds prendre ma place. »

Greenberg se détendit un peu. Cela n'avait pas de sens, de monter la presse contre lui, le jeune garçon avait raison.

— « Bon. Mais soyez bref. Je suis vraiment pressé. Vous avez du feu? »

— « Oui. »

Ils allumèrent leurs cigarettes.

— « On prétend que cette déclaration du Secrétaire n'est qu'un écran de fumée, et que vous êtes venu ici chercher Stuart afin de le remettre aux Hroshii. Qu'en dites-vous? »

— « Pas de com... Non, n'écrivez pas ça. Citez plutôt la déclaration suivante : « Aucun citoyen de la Fédération n'a jamais été, ne sera jamais, livré comme otage à une puissance quelle qu'elle soit. »

— « Vous parlez à titre officiel? »

— « C'est officiel, » dit Greenberg fermement.

— « Dans ce cas, qu'êtes-vous venu faire ici? Vous voulez pourtant emmener le jeune Stuart et sa mère à Capital? L'enclave formée par Capital ne fait pas légalement partie de l'Union Nord Américaine, n'est-ce pas? Si vous l'emmeniez là-bas, nos représentants locaux et nationaux ne pourraient plus le protéger. »

Greenberg secoua la tête, contrarié.

— « Tout citoyen de la Fédération est sur le sol de sa patrie dans l'Enclave. Il y jouit des mêmes droits que chez lui. »

— « Pourquoi a-t-on besoin de lui là-bas? »

Greenberg mentit sans hésitation.

— « Plus qu'aucun autre humain, John Thomas Stuart possède une connaissance approfondie de la psychologie des Hroshii. Nous désirons son aide dans nos rapports avec eux. »

— « Voilà qui fait mon affaire! « Un garçon de Westville requis comme Diplomate. » C'est un bon titre, qu'en dites-vous? »

— « Ça sonne bien, » acquiesça Greenberg. « En avez-vous assez? Je suis très pressé. »

— « Merci, c'est parfait. Je peux gonfler ça jusqu'à deux colonnes. Merci, Monsieur le Délégué. A bientôt. »

Greenberg descendit dans ses appartements et s'enferma à clef. Il se dirigeait vers le visiphone avec l'intention d'appeler le Département, quand celui-ci s'éveilla, livrant l'image de l'Inspecteur Chef Dreiser.

— « Monsieur le Délégué Greenberg? »

— « Comment allez-vous, Inspecteur? »

— « Assez bien, merci, Mr. Greenberg... Je reçois à l'instant un appel de Mrs. Stuart. »

— « Oui? »

— « Son fils a disparu. Elle pense qu'il est peut-être avec vous. »

— « Vraiment? Elle a tort. Je ne sais pas où il est. »

— « Est-ce bien vrai, Monsieur le Délégué? »

— « Inspecteur, je ne tolère pas que l'on me traite de menteur. »

Dreiser poursuivit avec obstination.

— « Je regrette. Mais il me faut encore vous spécifier que Mrs. Stuart ne veut pas voir son fils quitter la ville, et que la police l'épaule entièrement. »

— « Naturellement. »

— « Comprenez-moi bien, Mr. le Délégué. Vous êtes un officiel important, mais cela n'empêche pas que si vous sortez de la légalité, vous devenez un citoyen comme les autres vis-à-vis de la Loi. »

— « Découvrez le moindre côté illégal à mes faits et gestes, et je vous adjurerai moi-même de faire votre devoir, Inspecteur. »

— « Comptez sur moi! »

Greenberg coupa, commença à former un autre appel, puis se reprit. Si le patron avait à lui transmettre de nouvelles instructions, il le ferait. Kiku méprisait les agents de liaison qui rappliquaient chez papa au moindre changement de vent. A lui de s'arranger pour convaincre Mrs. Stuart, ou alors il n'aurait plus qu'à préparer ses quartiers d'hiver à Westville.

Tandis qu'il réfléchissait, le visiphone s'éclaira à nouveau et il se trouva face à face avec Betty Sorenson.

Elle sourit.

— « C'est Miss Smith qui vous parle. »

— « Hum... Comment allez-vous, Miss Smith? »

— « Bien, merci. Je suis très occupée. J'ai un client, un Mr. Brown. On essaye de le convaincre de faire un petit voyage, mais auparavant, il aimerait savoir ceci : Il a un ami dans la ville où il doit se rendre. S'il effectue le voyage, aura-t-il l'autorisation de voir cet ami? »

Greenberg réfléchit rapidement. Les autres Hroshii entouraient Lummox comme des mouches. Il pouvait s'avérer dangereux pour le jeune garçon de lui permettre d'y aller. Il avait la certitude que Kiku n'avait pas l'intention de l'y autoriser.

Oh ! zut, la Police établirait un Champ de force sur le terrain de l'astroport, en cas d'alerte ! Après tout, les Hroshii n'étaient pas superhumains.

— « Dites à Mr. Brown qu'il verra son ami. »

— « Merci. Heu... Mr. Jones, où votre pilote pourrait-il nous prendre? »

— « Il vaudrait mieux que Mr. Brown utilise une ligne commerciale, » répondit Greenberg après une légère hésitation. « Une seconde. »

Il étudia le dépliant des horaires de vol, fourni dans la plupart des chambres d'hôtel.

— « Un avion quitte Stateport dans une heure environ. Peut-il l'attraper? »

— « Oui, mais... Une question d'argent se pose. »

— « Oui, bien sûr... Et si je vous consentais un prêt à titre personnel? A vous, pas à Mr. Brown. »

Elle sourit.

— « Ce serait très gentil. »

— « Avez-vous une suggestion à me faire quant au moyen de vous le faire parvenir? »

Oui, elle en avait une : un snack, face à l'Université. Quelques minutes plus tard, il y était attablé, suçant un écœurant mélange au chocolat et à la crème fraîche. Betty parut, il lui glissa une enveloppe et elle repartit aussitôt. Il resta assis sur son tabouret jusqu'à ce qu'il ne pût plus supporter la vue de son verre, puis rentra à l'hôtel.

Il attendit deux heures avant d'appeler Mrs. Stuart.

— « Je viens d'apprendre que votre fils est parti pour Capital, de sa propre inititative. »

Il la laisser se calmer, puis ajouta :

— « Mrs. Stuart, je suis encore à Westville, mais je compte repartir immédiatement pour Capital. Aimeriez-vous venir avec moi? Mon avion est plus rapide que ceux des lignes commerciales. »

Une demi-heure plus tard, ils décollaient.

*
* *

Ce fut Mr. Kiku qui reçut en premier John Thomas Stuart. Bien qu'étant assez âgé pour être son grand-père, il le traita en égal, le remerciant d'être venu, lui offrant des rafraîchissements. Il lui expliqua

brièvement que Lummox refusait de retourner chez elle, à moins que John Thomas ne l'accompagnât.

— « Il est extrêmement important pour les Hroshii de la ramener à sa planète natale. Ça l'est également pour nous, bien que pour des raisons différentes. »

— « Voulez-vous dire qu'ils nous déclareront la guerre si je ne l'accompagne pas? C'est ce que prétendent les journaux. »

Kiku eut une brève hésitation.

— « Cela se pourrait. Mais là n'est pas la raison pour laquelle je désirais vous voir. Je doute que les Hroshii osent tenter quoi que ce soit si votre amie Lummox s'y opposait, ce qu'elle ferait, je crois, s'il s'agissait de quelque chose qui vous mette en danger... par exemple, l'attaque de cette planète. »

John Thomas secoua la tête avec perplexité.

— « Comme tout cela paraît irréel !... Quand je pense à la façon dont je lui donnais des ordres... »

— « Quoi qu'il en soit, je ne suis pas là pour vous demander de nous sauver d'une guerre éventuelle. C'est à des avantages très positifs que je songe. Nous voudrions établir des relations amicales avec ce peuple, c'est pourquoi j'aurais voulu connaître vos propres intentions. Si je rendais possible pour vous un voyage jusqu'à Hroshijud — c'est la planète de Lummox — quelle serait votre réponse? Réfléchissez-y, vous n'êtes pas tenu de répondre immédiatement. »

John Thomas avala sa salive.

— « Je n'ai pas besoin de réfléchir. La réponse est : j'irais, évidemment. »

— « Ne soyez pas si pressé. »

— « Je ne suis pas pressé. Lummie a sûrement besoin de moi. Il n'est jamais heureux avec des étrangers. De toute façon, il a envie que je le fasse. Vous ne pensez pas que je le laisserais tomber, non? »

— « Non... Mais il s'agit là d'une décision grave. Presque mille années-lumière vous sépareraient de chez vous. »

Il haussa les épaules :

— « Mon arrière-grand-père y est bien allé. Pourquoi pas moi? »

— « Mmmm... oui, j'oubliais votre ascendance. Cela ne vous intéresserait-il pas de savoir quels seraient les autres hommes à s'y rendre avec vous? Ou même s'il y en aura d'autres que vous? »

— « Hein? » John Thomas réfléchit. « Oh ! ces détails s'arrangeront d'eux-mêmes. Ce n'est pas mon affaire. »

— « Ils seront minutieusement mis au point, soyez-en assuré. »

Kiku se leva.

— « Je vous remercie d'être venu.»

— « Pas du tout, Monsieur... Heu, quand pourrai-je voir Lummox? »

Kiku serra les lèvres.

— « Pas tout de suite. Il me faut régler plusieurs choses auparavant. En attendant, distrayez-vous. J'ai mis à votre disposition un homme

chargé de vous accompagner partout et de payer vos dépenses. Il sera votre garde du corps. »

— « Un garde du corps? Pour quoi faire? Je ne suis plus un enfant. »

— « Certes, mais n'y aurait-il que cette raison, je ne veux pas que vous parliez aux journalistes. Cela ne vous ennuie pas trop? Légalement, je ne puis vous en empêcher. »

— « Oh ! non, Mr. Kiku, si cela doit aider à arranger les choses. »

— « Cela aidera, mon garçon. »

Mr. Kiku avait reçu John Thomas à son bureau. Mais il se réserva d'accueillir Mrs. Stuart dans une pièce luxueuse, sans table de conférence, dessinée spécialement par de subtils psychologues dans le dessein d'impressionner favorablement les visiteurs. Kiku savait qu'il aurait à affronter un quart d'heure difficile.

Il la tint à distance en lui offrant le thé avec mille cérémonies, faisant rouler la conversation sur des banalités.

— « C'est tellement aimable de votre part d'avoir accepté de vous déranger, Madame... Sucre? Citron? »

— « Heu... ni l'un ni l'autre, merci. Mr. Kiku, je tiens, avant toute chose, à ce qu'il soit clairement établi que... »

— « Essayez donc de ces petits soufflés. Mr. Greenberg vous a-t-il agréablement installée? »

— « Comment? Oh ! oui, un bel appartement avec vue sur les Jardins du Ciel. Mais, Mr. Kiku... »

— « J'ai été navré d'avoir à vous demander d'effectuer ce petit voyage, mais voyez-vous, je suis le prisonnier de mon métier. Il arrive qu'il me soit impossible de quitter Capital. »

— « Oui, peut-être, dans votre position... Maintenant... »

— « Croyez bien que votre geste fut apprécié à sa juste valeur, Madame. Il faut que vous restiez, à titre d'invitée officielle, bien entendu, aussi longtemps qu'il vous plaira. Capital vaut la peine d'être vue, même quand on la connaît déjà, comme c'est sans nul doute votre cas. On dit que les magasins sont absolument fascinants. »

— « Eh bien, à vrai dire, je n'étais jamais venue à Capital. Quelques-unes des boutiques ont l'air de valoir la peine d'être visitées... »

— « Dans ce cas, ne vous en privez surtout pas, Chère Madame. On peut agréablement mêler le plaisir aux affaires. Ah ! A propos d'affaires, j'ai eu avec votre fils une longue conversation. »

— « Mr. Kiku... »

— « Permettez-moi, Madame, je serai bref. Nous avons l'intention d'envoyer une mission culturelle et scientifique à la planète d'origine des Hroshii. J'aimerais engager votre fils à titre d'aide spécial. Il a accepté de partir. »

Il attendit l'explosion.

— « Absolument impensable ! Hors de question ! »

— « Pourquoi, Mrs. Stuart? »

— « Mr. Kiku, quelle espèce d'animal inhumain êtes-vous donc? Je sais ce que vous complotez : vous prévoyez de livrer mon fils — mon fils

unique ! — comme otage à ces monstruosités ! Je ne trouve pas de mots pour vous qualifier ! »

— « Madame, une folle histoire de journaliste en mal de copie vous a trompée. Avez-vous lu la dernière édition ? Le discours du Secrétaire devant le Conseil ? »

— « Non, mais... »

— « Je vous en ferai remettre un exemplaire. On y explique comment de telles sottises ont pu être livrées au public. On y explique la politique ancestrale de la Fédération : « Tous pour Un », oui, tous pour un, contre la Galaxie entière, s'il le faut. Dans le cas présent, c'est votre fils qui représente le « Un », mais de nombreuses planètes sont derrière lui. Quoique rien de ce genre ne soit à envisager : il va se joindre simplement à une mission pacifique auprès d'un peuple ami. Il aidera à l'établissement d'un pont culturel entre deux races civilisées, bien que très différentes. »

— « Humm ! Le Journal disait que ces Hroshii exigeaient que vous leur remettiez mon fils ! Expliquez-moi ça, si vous le pouvez ! »

— « Ce sont là les difficultés de la traduction. Si le nom de votre fils fut prononcé, ce ne fut que par cette Hroshia, Lummox, qui fit partie, si longtemps, de votre foyer. L'amitié, qui unit ces deux êtres et qui a passé outre à toutes les barrières d'espèce, de race, de psychologie qui eussent pu s'élever entre eux, est l'une des plus grandes chances qui soient arrivées à notre race depuis que nos peuples découvrirent qu'ils n'étaient pas les seuls héritiers du Tout-Puissant. Cette peu croyable circonstance va nous permettre de franchir, d'un bond, des abîmes de malentendus qui ne sont généralement étayés qu'après des années de tribulations et d'erreurs tragiques. »

Il fit une pause.

— « On est tenté de penser à eux comme aux enfants de la Destinée. »

Mrs. Stuart renifla.

— « Destinée ! Sornettes ! Mon fils n'ira PAS de l'autre côté de Nulle-part. D'ici une semaine il entrera au Collège, c'est là sa place. »

— « Est-il possible que ce soit son éducation qui vous inquiète, Madame ? »

— « Comment ? Mais évidemment. »

— « Je suis donc en mesure de vous tranquilliser l'esprit. Outre l'Ambassade, nous enverrons une mission culturelle, une mission scientifique, une mission économique et commerciale, sans compter de nombreux spécialistes parmi lesquels les plus grands cerveaux de notre époque. Aucun Collège ne pourrait se permettre de réunir un tel aréopage de talents, Madame. La composition des plus grandes Institutions ferait pâle figure en comparaison. Votre fils étudiera non d'une manière sporadique, mais avec méthode, systématiquement. S'il passe un examen, le Diplôme lui sera remis par... heu ! L'Institut des Sciences Xéniques. »

Il sourit.

— « Qu'en dites-vous ? »

— « On ne m'a jamais proposé un arrangement aussi ridicule. De toute façon, l'Institut n'est pas le Collège. »

— « Il peut faire passer des examens, Madame, délivrer un Diplôme. Sinon, nous ferons changer ses statuts. Pourtant, les Diplomes ne sont pas si importants... Le fait est que votre fils aura là une éducation incomparable. J'ai cru comprendre qu'il désirerait étudier la Science Xénique. Eh bien, non seulement il disposera des meilleurs professeurs dont on puisse rêver, mais de plus il vivra dans le dernier laboratoire d'expérience pratique de xénologie, et participera, sur le terrain même, aux recherches qu'on y fera. Nous en savons très peu sur les Hroshii : il travaillera aux limites même de la connaissance scientifique. »

— « Il ne va *pas* étudier la xénologie. »

— « Comment? Il a confié à Mr. Greenberg qu'il en avait l'intention. »

— « Oh! c'est une de ses sottes idées! Mais je n'ai pas l'intention de la lui passer. Il étudiera une matière solide, le droit, probablement. »

Les sourcils de Mr. Kiku s'élevèrent.

— « Je vous en prie, Mrs. Stuart, » dit-il plaintivement, « pas ça. Je suis avocat... Il pourrait finir où je suis. »

Elle lui lança un regard fulgurant.

— « Voulez-vous me dire pourquoi vous envisagez de le frustrer? » poursuivit-il.

— « Je ne vois pas pour quelle raison je vous raconterais mes histoires privées. Mr. Kiku, cette discussion est inutile. »

— « Je souhaite le contraire, Madame. Puis-je vous raconter une histoire? »

Il présuma un acquiescement et enchaîna :

— « Il y a plus de mille ans, une Hroshia rencontra un étranger aimable et partit avec lui. Vous connaissez déjà la moitié de cette histoire. Laissez-moi vous révéler l'autre moitié, telle que je l'ai apprise moi-même, à l'aide d'un interprète étranger et de nos propres xénologistes.

» Cette petite Hroshia était d'une grande importance à leurs yeux. Il fallait absolument qu'elle leur revint. Voyez-vous, leur métabolisme n'est pas le même que le nôtre. Il rassemble six genres distincts en un système génétique qu'il serait trop difficile pour nous de comprendre. Cette petite Hroshia avait un rôle à tenir, un rôle prévu depuis plus de deux mille ans, à peu près à l'époque de notre Christ. Ce rôle était un lien indispensable pour la réalisation d'un vaste plan de remodelage de la race, plan dont ils avaient commencé la réalisation depuis, m'a-t-on dit, depuis 38 000 de nos années. Concevez-vous cela, Mrs. Stuart? Quant à moi, cela m'est ardu... Peut-être la difficulté que nous éprouvons repose-t-elle sur le fait que nous sommes, de toutes celles découvertes jusqu'à présent, la race intelligente dont la vie est la plus courte.

» Que ferions-nous si un enfant disparaissait pendant plus d'un siècle? La question ne se pose pas. Probablement pas ce qu'ils firent, et qui est pour le moins surprenant à nos yeux. Le sort même de la disparue ne leur causa aucun souci. Qu'elle fût morte n'effleura pas un instant leur

esprit. Pour eux, elle avait simplement fait une petite fugue... Il faut vous dire qu'ils ne meurent pas facilement, même pas de faim. Heu, peut-être avez-vous entendu parler de vers plats du nom d'euplanaria? »

— « Je ne me suis jamais intéressée à la biologie extra-terrestre, Mr. Kiku. »

— « J'ai commis la même erreur, Madame. Aussi, lorsque j'ai demandé : « De quelle planète viennent-ils? », m'a-t-on appris que les euplanaria sont pratiquement des compatriotes à nous. Il y a beaucoup plus de vers plats sur Terre que d'hommes. Cependant, ils partagent avec les Hroshii une caractéristique : les deux espèces grossissent lorsqu'on les nourrit, et rétrécissent lorsqu'ils jeûnent, mais semblent être immortels, si l'on excepte les accidents. Je m'étais demandé pourquoi Lummox était beaucoup plus gigantesque que les autres Hroshii. Il n'y a pas de mystère : vous la nourrissiez trop bien. »

— « Je l'ai toujours dit à mon fils! »

— « Il n'y a pas de mal. Ils l'ont déjà mise à la diète. Les Hroshii n'étaient pas fâchés du vol, du kidnapping ou de l'enlèvement de leur ressortissante. Ils la connaissaient... un caractère vif et aventureux faisait partie de ce qui lui avait été inculqué. Mais ils désiraient son retour, et se mirent à sa recherche. Cela dura des années. Avec, pour unique indication, le fait présumé qu'elle était partie avec un certain groupe de visiteurs venus de l'Espace. Ils connaissaient l'aspect des visiteurs, mais ignoraient de quelle partie de l'Univers ils étaient venus. Cela nous aurait découragés? Eux, pas du tout. J'ai la vague impression que ce siècle qu'ils passèrent à poursuivre des rumeurs, à poser des questions et à visiter des planètes étrangères, représente pour eux ce que représenteraient quelques mois pour nous. Un beau jour, ils la retrouvèrent. Encore une fois, ils ne furent ni fâchés ni reconnaissants envers ceux qui les aidèrent. Nous comptions simplement pour rien.

» Cela aurait pu être notre seul contact avec les nobles Hroshii, si un contretemps n'était intervenu : la Hroshia — qui avait un peu grandi entre temps mais était toujours extrêmement jeune — refusa de quitter la Terre sans son monstrueux ami — je parle du point de vue Hroshien! Ce fut un coup terrible pour eux, car ils ne peuvent se permettre le l'y contraindre. Je vous laisse imaginer leur amère déception : une union préparée au temps où César venait à bout des Gaulois, maintenant sur le point de s'accomplir, tous les autres éléments étant mûrs, prêts... et voilà que Lummox refusait de rentrer à la maison. Sa haute destinée la laisse indiférente. Rappelez-vous, elle est très jeune. Les enfants n'éprouvent pas de si bonne heure le sens des responsabilités sociales. En tout cas, elle ne bougera pas sans son John Thomas. » Il tendit les mains. « Imaginez leur déconvenue! »

Mrs. Stuart pinça les lèvres.

— « Je regrette, cela ne me regarde pas. »

— « Admettons!... Je suppose donc, dans le cas, que la chose la plus simple à faire sera de la laisser retourner chez elle, c'est-à-dire chez vous, et... »

— « *Quoi?* Chez moi? Jamais! »

— « Madame? »

— « Vous ne pouvez pas renvoyer cette bête chez moi! Je ne le supporterai pas! »

Mr. Kiku se caressa le menton.

— « Je ne vous comprends pas, Madame. C'est le foyer de Lummox. C'est le foyer de cette Hroshia depuis plus longtemps que ce n'est le vôtre même, voyons, depuis environ cinq fois plus de temps, si je ne m'abuse. Enfin, toujours si mes souvenirs sont corrects, la maison n'est pas votre propriété, mais bien celle de votre fils. »

Il y eut une pose.

« Ai-je raison, Madame? »

— « Cela n'a aucun rapport. Vous ne pouvez pas m'imposer cette bête. »

— « Un arrêté du Tribunal pourrait décréter que c'est à votre fils d'en décider. Mais pourquoi s'aventurer dans de telles procédures? J'essaie de découvrir pourquoi vous vous opposez à une solution qui, si évidemment, serait tout à l'avantage de votre fils. »

— « Mr. Kiku, j'ai perdu mon mari dans l'Espace. Je refuse de laisser mon fils suivre de telles traces. Je veillerai à ce qu'il demeure et vive sur la Terre. »

Il secoua tristement la tête.

— « Mrs. Stuart, les enfants sont perdus dès qu'ils sont capables de marcher seuls. »

Elle sortit un mouchoir et se tamponna les yeux.

— « Je ne peux pas le laisser partir dans l'Espace... ce n'est qu'un petit garçon!... »

— « Oh, Madame! J'appelle mes assistants « gamins » parce que je suis un vieil homme. Pardonnez-moi cette comparaison, mais vous pensez à votre fils comme à un petit garçon parce que vous ne l'avez pas vu grandir... La notion qu'un jeune garçon ne devient homme qu'à partir d'un certain anniversaire est une fiction purement législative. Votre fils *est* un homme, et vous n'avez aucun droit sur lui. »

— « Quelle horrible chose à me dire! Ce n'est pas vrai! J'essaie simplement de l'aider, de le guider. »

Kiku sourit sévèrement.

— « Madame, la plus commune de nos faiblesses est notre facilité à tranformer en actes nécessaires nos buts les plus égoïstes. Je vous le répète, vous n'avez pas le droit d'exiger qu'il se façonne à votre moule. »

— « Je ne le lui permettrai pas! Il est encore mineur... J'ai des droits! »

— « Des droits limités, Madame. Il peut, sans difficulté, se faire émanciper. »

Elle sursauta.

— « Il ne me ferait pas ça, à moi, sa mère! »

— « Peut-être. Nos tribunaux d'enfants ont, dès longtemps, pris connaissance de l'usage arbitraire fait souvent de l'autorité paternelle.

Les désaccords sur le choix d'une carrière sont, en général, réglés à l'avantage de l'enfant. Mrs. Stuart, mieux vaut accepter l'inévitable avec grâce. Ne le contrez pas trop ou vous le perdrez entièrement. Il partirait de toute manière. »

XV

L'estomac de Mr. Kiku tressautait lorsqu'il revint à son bureau, mais il l'ignora délibérément.

— « Sergei, » dit-il au visiphone, « vous pouvez venir. »

Greenberg entra, et déposa sur la table deux bobines de magnétophone.

— « Je suis content d'en avoir fini avec ça ! Pouh ! »

— « Débarrassez-nous-en, à présent, et oubliez ce que vous avez entendu. »

— « Avec le plus grand plaisir ! »

Greenberg les expédia dans la bouche aspirante qui béait dans un coin.

— « Bon Dieu, patron, vous n'auriez pas pu lui donner un anesthésique? »

— « Malheureusement, non. »

— « Wes Robbins l'a plutôt malmené. J'avais l'impression de faire le voyeur ! Pourquoi teniez-vous à ce que j'entende tout ça? Tout ce micmac ne me regarde pas... n'est-ce pas? »

— « Non. Mais il se peut qu'un jour vous ayez besoin de savoir, comment on opère. »

— « Mmmm... patron... aviez-vous l'intention d'aller jusqu'au bout, quand il vous a renvoyé? »

— « Ne posez donc pas de questions stupides. »

— « Pardon. Comment se présente le dernier cas? »

— « Elle refuse de le laisser partir. »

— « Donc? »

— « Donc, il partira. »

— « Elle soulèvera un scandale auprès des journalistes. »

— « Je le sais. »

Kiku se pencha vers le visiphone.

— « Wes? »

— « Mr. Robbins s'est rendu à l'enterrement du Ministre des Affaires Etrangères Vénusien, en compagnie du Secrétaire, » répondit une voix féminine.

— « C'est vrai ! Demandez-lui de passer me voir dès son retour, je vous prie. »

— « Bien, Mr. Kiku. »

— « Merci, Shizuko. »

Le Sous-Secrétaire s'adressa à Greenberg.

— « Sergei, tandis que dans cette affaire vous occupiez les fonctions

d'officier diplomatique de première classe, il a été décidé de rendre effective votre nomination à ce grade. »

— « C'est vrai? »

— « Oui. Les papiers officiels vous parviendront incessamment. Mais je vous nomme à présent Officier Supérieur. Cette nouvelle nomination sera rendue officielle d'ici deux mois environ, le temps de tout remettre en place. »

Greenberg demeura impassible.

— « C'est bien, » dit-il, « mais pourquoi? »

— « Vous partez pour Hroshijud comme envoyé spécial et Chef de mission. Mr. MacClure sera ambassadeur. Je doute qu'il apprenne jamais le langage Hroshii, ce qui, évidemment, rejettera sur vous la responsabilité de toutes les relations que nous serons amenés à entretenir avec eux. Il vous faut donc acquérir dès maintenant des notions sérieuses de leur langage. Vous me suivez? »

— « Oui, » répondit pensivement Greenberg, « mais que devient le Dr. Ftaelm dans tout ça? L'Ambassadeur l'emploiera comme interprète, plutôt que moi, très probablement! »

Et il ajouta, presque pour lui-même :

— « Patron! Vous ne pouvez pas me faire ça! MacClure se servant de Ftaelm pourrait me blackbouler complètement... et je serais là, à 9 000 années-lumière de tout secours!... »

— « Je regrette, mais je ne puis me passer de Ftaelm. Je le garde, à titre d'interprète auprès de la mission Hroshii qui demeurera ici quand vous partirez. Il a déjà accepté le poste. »

— « Dans ce cas, je vais tâcher de lui picorer sérieusement le cerveau. J'ai déjà ingurgité un peu de Hroshija... ça vous râpe la gorge. Quand ont-ils donné leur accord à tous ces projets? »

— « Ils ne l'ont pas encore donné. Ils le donneront. »

— « J'admire votre confiance, patron. Moi, ils me frappent surtout comme étant aussi têtus que Mrs. Stuart. A propos! Ftaelm dit qu'ils s'impatientent, au sujet du petit Stuart. A présent que vous savez qu'il accepte de partir ne serait-il pas temps de les tranquilliser? Ftaelm a les foies. Il prétend que la seule chose qui les empêche de devenir vraiment méchants est que cela déplairait à notre vieille copine Lummox. »

— « Non. Nous ne leur dirons rien du tout. Pas plus qu'à Ftaelm. Je désire qu'il demeure, lui aussi, plein d'appréhension. »

Greenberg se rongea un ongle.

— « Patron? Est-ce que ce n'est pas chercher volontairement des ennuis? Loin de moi de vouloir citer vous savez qui... mais si le risque est si grand, est-ce que nous ne devrions pas tenir les gens au courant? »

— « Si. Mais nous ne pouvons nous le permettre. »

— « Comment ça? »

Kiku fronça les sourcils.

— « Sergei, » dit-il lentement, « cette population a subi de nombreuses crises émotionnelles, depuis l'époque où la première fusée atteignit la Lune. Durant plus de trois siècles, savants, ingénieurs, explora-

teurs, ont continuellement affronté de nouveaux espaces, fait face à de nouveaux dangers, de nouvelles situations. Chaque fois, les directeurs politiques ont eu à se démener pour maintenir l'unité, tel un jongleur ayant lancé trop d'objets en l'air. C'est inévitable.

» Nous sommes néanmoins parvenus à conserver à notre gouvernement une forme républicaine et à maintenir des coutumes démocratiques, et nous pouvons en être fiers. Cependant, ce n'est pas une vraie démocratie, et ce ne peut l'être. Je pense qu'il est du devoir des dirigeants de maintenir l'unité de notre peuple pendant qu'il s'adapte à un univers étrange et terrifiant. Bien sûr, il serait agréable de pouvoir discuter de chaque problème, voter ; quitte à changer par la suite si les décisions du jugement collectif s'avéraient erronées. Mais la politique est rarement aussi simple. Nous nous trouvons plus fréquemment dans la situation d'un pilote de fusée qui a à résoudre un cas d'urgence impliquant une question de vie ou de mort. Le devoir du pilote est-il de tenir des conciliabules avec les passagers? Ou n'est-il pas plutôt de tout mettre en œuvre, sans perdre de temps, pour rétablir la sécurité? »

— « Vous avez le don de rendre tout convaincant, Patron. Je me demande si vous avez raison. »

— « Moi aussi, je me le demande... J'avais l'intention d'entrer en pourparlers avec les Hroshii demain matin. »

— « Bien ! Je vais prévenir Ftaelm. Ils se tiendront tranquilles jusque-là. »

— « Une seconde. Puisqu'ils sont si anxieux d'agir, nous allons remettre cette entrevue à après-demain. Cela leur permettra de s'inquiéter encore davantage. »

Kiku réfléchit.

— « Que Ftaelm leur dise ceci : Nos coutumes exigent qu'un ambassadeur désirant entrer en pourparlers avec les représentants d'un pays étranger, leur envoie, avant de se présenter, des présents. Ils devront donc nous en envoyer. Faites-leur dire également que la somptuosité des présents est à la mesure de l'importance du sujet qu'ils veulent débattre. Un cadeau trop insignifiant serait préjudiciable à leur intérêt. »

Greenberg frissonna.

— « Vous avez sûrement quelque idée derrière la tête, quoique je ne voie pas à quoi elle nous mène.. Ftaelm sait que nos coutumes ne requièrent rien de tout cela. »

— « Eh bien, tournez vos formules de manière que ce ne soit pas une contrevérité. Expliquez-lui qu'il s'agit là d'une coutume extrêmement ancienne — ce qui est vrai — et que nous l'appliquons uniquement dans les grandes occasions — ce qui est le cas. Laissez le entrevoir une parcelle de nos réelles intentions, et arrangez-vous pour nous gagner une traduction sympathisante. »

— « Cela peut se faire. Mais pourquoi, Patron? Simplement pour nous donner de l'importance? »

— « Précisément. Nous négocions par faiblesse. Il est donc impératif que nous menions le jeu haut la main. J'ai espoir que le symbo-

lisme du quémandeur apportant des présents se révélera être aussi universel que nous avons pu le constater à ce jour. »

— « Supposons qu'ils ne veuillent pas lâcher le butin? »

— « Nous attendrons jusqu'à ce qu'ils changent d'avis. »

Kiku ajouta :

— « Vous pouvez commencer à former la liste de l'équipe qui composera la mission. Vous me la montrerez demain. »

— « Moi qui avais décidé de me coucher tôt ! »

— « N'y comptez jamais dans ce métier ! Ah, encore un mot... dès que la Conférence sera terminée, envoyez un homme à la hauteur, peut-être Peters, à leur navire, repérer quels aménagements seront indispensables pour le confort de passagers humains. »

— « Attendez une minute, Patron. Je préférerais voyager sur un de nos navires. Et puis, comment savez-vous qu'ils ont de la place pour nous? »

— « Nos navires vous suivront. Mais la Hroshia Lummox s'embarquera avec ses congénères, et le jeune Stuart avec elle. De ce fait, notre mission voyagera obligatoirement dans le même bâtiment afin que le garçon ait une escorte de terriens. »

— « Excusez-moi. Je n'avais pas compris. »

— « Quant à la place disponible, il y en aura : durant votre absence, une partie de leur propre mission demeurera ici. Sinon, personne ne partira. Une centaine de Hroshii, pour citer un chiffre, libéreront certainement suffisamment d'espace vital pour loger une centaine d'êtres humains. »

— « Autrement dit, Patron, vous gardez des otages? »

— « Otage, » murmura pudiquement Mr. Kiku, « est un mot qu'aucun diplomate digne de ce nom ne devrait jamais prononcer. »

***

L'Auditorium du rez-de-chaussée de l'immeuble des Affaires Spatiales fut choisi pour la Conférence, parce que ses portes étaient suffisamment larges, et ses fondations suffisamment solides. Il eût peut-être été moins dangereux de la tenir dans l'Astroport, ainsi que le réclama anxieusement le Dr. Ftaelm, mais Mr. Kiku insista sur le fait que pour des raisons de protocole, c'était aux Hroshii de se déplacer.

Leurs présents les précédèrent.

On les rangea le long des murs du grand hall. En présence de cette quantité phénoménale d'objets de qualité et de valeur encore inconnue, les xénologistes du Département se montrèrent fébriles comme des enfants devant des cadeaux d'anniversaire. Mais Kiku leur ordonna de ne pas s'en approcher avant la fin de la Conférence.

Sergei Greenberg rejoignit Mr. Kiku dans le salon d'attente dissimulé derrière l'estrade d'honneur, au moment où les Hroshii faisaient leur entrée dans le hall.

— « Tout ça ne me dit rien qui vaille, Patron, » chuchota-t-il, l'air inquiet.

— « Pourquoi donc, mon garçon? »

Greenberg lança un coup d'œil vers les autres personnes présentes, MacClure, et un sosie du Secrétaire Général. Le sosie, un acteur adroit, salua du chef, et retourna à l'étude du discours qu'il allait faire, mais MacClure dit brusquement :

— « Que se passe-t-il, Greenberg? Ces démons nous réservent un mauvais coup? »

— « J'espère que non. » Greenberg se retourna vers Kiku. « Je viens de faire un tour en Héli, pour vérifier les arrangements, d'en haut. Ils semblent bons : le Boulevard des Soleils est barricadé d'ici jusqu'au port, et il se tient assez de gardes armés, de chaque côté, pour soutenir une petite guerre. Mais ensuite, j'ai repéré la tête de leur colonne quand ils ont quitté l'astroport, et je les ai suivis : Ils ont posté leurs propres gardes à tous les quatre cents mètres environ, et ont installé des engins bizarres à chaque carrefour. Il se peut que ce ne soit que des relais de communication avec leur navire. Mais j'en doute. »

— « Moi aussi, » convint Kiku.

Le Secrétaire s'énerva.

— « Voyons, écoutez, Mr. Kiku... »

— « Je vous en prie, Mr. MacClure. Sergei, le Commandant des Forces Armées m'a déjà rapporté cet état de choses. J'ai conseillé au Secrétaire Général de ne pas faire intervenir nos gardes, à moins qu'ils n'essaient de rompre nos barrages. »

— « Nous risquons de perdre beaucoup d'hommes... »

— « Exact. Mais dites-moi, Sergei, que feriez-vous, si vous étiez convié à pénétrer dans un camp étranger pour y conférer? Leur feriez-vous confiance sur toute la ligne? Ou bien prendriez-vous des mesures pour couvrir votre retraite? »

— « MMmmm... Oui. »

— « Je considère que c'est, jusqu'ici, le meilleur signe d'espoir que nous ayons obtenu. Si ce sont des armes, comme je l'espère, cela implique qu'ils ne nous prennent pas pour quantité si négligeable. On n'installe pas une artillerie contre des souris. »

Il lança un coup d'œil circulaire.

— « Il est temps d'y aller. Je pense que nous les avons fait suffisamment attendre. Vous êtes prêt, Arthur? »

— « Tout à fait. » Le sosie du Secrétaire Général rejeta son script. « Ce type, Robbins, sait comment écrire un discours : il ne charge pas les phrases de sifflantes pour me faire arroser les cinq premiers rangs! »

— « Parfait. »

Ils entrèrent.

D'abord l'acteur, puis, derrière lui, le Secrétaire, enfin le Sous-Secrétaire permanent suivi de son assistant.

De la longue procession de Hroshii à avoir quitté l'astroport, une douzaine seulement était entrée dans l'auditorium. Mais même ce nombre

réduit suffisait à emplir le hall. Mr. Kiku les contempla avec intérêt : c'était la première fois qu'il posait les yeux sur des Hroshii. Il constata qu'il était exact que ceux-ci ne présentaient pas l'amabilité bonasse qui émanait des photos de la Hroshia Lummox. Il s'agissait d'adultes, bien que plus petits qu'elle par la taille.

Celui qui se tenait devant l'estrade d'honneur, était flanqué de deux autres, et le dévisageait également, d'un regard froid et plein d'assurance. Mr. Kiku découvrit que le regard de cette créature le mettait mal à l'aise et eut envie de détourner les yeux, mais il se força de n'en rien faire, en se rappelant que son hypnothérapiste réussissait dans ce domaine aussi bien que les Hroshii, sinon mieux.

Greenberg lui toucha le coude.

— « Ils ont installé des armes ici également, vous voyez, là-bas, dans le fond? »

— « Nous ne sommes pas censés savoir qu'il s'agit d'une arme. Assumons que c'est leur appareil d'enregistrement pour la Conférence. »

Le Docteur Ftaelm se tenait aux côtés du plus avancé des Hroshii.

Le Sous-Secrétaire lui adressa la parole :

— « Dites-leur ce que notre Secrétaire Général représente. Décrivez-le comme étant le Chef de dix-sept puissantes planètes. »

Le Rargyllien hésita.

— « Et que dire du Président de votre Conseil? »

— « En cette occasion, le Secrétaire Général le représente également. »

— « Très bien, mon ami. »

Le Rargyllien parla sur un ton haut perché qui rappela à Kiku les jappements d'un jeune chien. Le Hroshiu lui répondit brièvement dans le même langage. Subitement, Kiku sentit s'évanouir la peur que lui avait inspirée le regard de la créature — il n'était pas possible de se laisser impressionner par une personne dont la voix rappelait les plaintes d'un jeune chien solitaire — mais pour se rappeler aussitôt que des ordres mortels pouvaient être donnés sur toute espèce de ton.

Ftaelm parlait :

— « Ici, à mon côté, se trouve... » — il émit une série de criailleries dans l'étrange langage — « ... Commandant du navire et de l'expédition. Elle... non, peut-être que « il » conviendrait mieux... Il est Maréchal de naissance, et... » Il s'interrompit. « Vous n'avez pas de rang équivalent !... Peut-être devrais-je dire Maire du Palais... »

Greenberg lança brusquement :

— « Que pensez-vous de « Patron », Docteur? »

— « Très heureuse suggestion ! Oui, c'est la... le Patron. Sa position sociale n'est pas tout à fait la plus haute, mais son autorité effective est pratiquement sans limite. »

— « Sa position lui permet-elle de traiter à une échelle plénipotentiaire? » questionna Kiku.

— « Oui, sans aucun doute ! »

— « Dans ce cas, ne perdons pas de temps. »

Il fit à l'acteur un signe de tête discret, puis, se penchant vers un pupitre placé à ses côtés, actionna un microphone branché sur un circuit secret.

— « Vous prenez tout ceci? »

Une voix répondit à ses seules oreilles :

— « Oui, Monsieur. L'écran du visiphone s'est brouillé une seule fois, mais tout va bien à présent. »

— « Le Secrétaire Général et le Commandant des Forces Armées sont à l'écoute? »

— « Je crois, Monsieur. Leurs appareils sont en action. »

— « Parfait. »

Mr. Kiku écouta le discours du Secrétaire Général. C'était court, mais exprimé avec dignité. L'acteur l'entrecoupa de pauses suffisantes pour permettre à Ftaelm de traduire. Le Secrétaire Général souhaitait aux visiteurs la bienvenue sur la planète Terre, leur assurant que les peuples de la Fédération se réjouissaient de ce qu'ils aient retrouvé, en fin de compte, leur héritière perdue. Il affirma que cet heureux accident devait être l'occasion, pour les Hroshii, d'occuper la place qui leur revenait dans la Communauté des Civilisations.

Puis, il s'assit, et ferma rapidement son esprit à tout ce qui se passait autour de lui, tout en gardant les yeux ouverts et le visage empreint d'une dignité pleine de bonté. Le sosie était capable de garder cette pose d'empereur romain pendant des heures sans remarquer réellement ce qu'il advenait aux assemblées qu'il présidait.

MacClure parla en termes concis, secondant le Secrétaire Général.

— « Nos représentants, » conclut-il, « sont prêts à discuter toute question d'affaire intéressant la Fédération et les nobles Hroshii. »

Greenberg chuchota à Kiku :

— « Devons-nous applaudir, Patron? Normalement, quelqu'un devrait le faire, mais je ne crois pas qu'ils sachent comment s'y prendre... »

— « La ferme! » souffla aimablement Kiku. « Dr. Ftaelm, le Commandant a-t-il un discours de cérémonie à faire? »

— « Je ne crois pas. »

Il s'adressa au Chef Hroshii, et reprit :

— « La réponse est une... critique grave des deux discours qui viennent d'être faits, plutôt qu'une réplique conforme aux usages. Il déclare que les Hroshii n'ont aucun besoin des autres races... d'essence inférieure... et dit que nous devrions maintenant passer aux affaires sérieuses sans plus de... futilités. Hem! »

— « S'il est vrai qu'ils n'ont aucun besoin de nous, voulez-vous lui demander, je vous prie, pourquoi ils sont venus à nous et nous ont offert tous ces présents? »

— « Mais c'est vous-mêmes qui avez insisté sur ce point, mon ami! » répondit Ftaelm au comble de l'étonnement.

— « Je vous remercie, Docteur, mais ce ne sont pas vos commen-

taires personnels qui m'intéressent. Veuillez lui demander une réponse, et sans l'influencer, je vous prie. »

— « Je vais essayer. »

Ftaelm échangea plusieurs séries de geignements plaintifs avec le Commandant Hroshiu, puis revint à Kiku.

— « Pardonnez-moi, mais il dit qu'il a accédé à vos enfantillages parce que c'était le moyen le plus simple d'accomplir sa tâche. Il désire à présent discuter la livraison de John Thomas Stuart. »

— « Dites-lui que le moment d'aborder ce sujet n'est pas venu. L'horaire prévoit que nous mettions tout d'abord au point la question des relations diplomatiques. »

— « Excusez-moi, Monsieur. « Relations Diplomatiques » est un concept difficile à traduire. Voici plusieurs jours que je m'y essaie. »

— « Expliquez-lui que ce à quoi il assiste en ce moment est un exemple de relations diplomatiques. Des personnes libres, négociant en égaux, et avec des intentions pacifiques, dans leur intérêt réciproque. »

Le Rargyllien simula un soupir.

— « Chacun de ces concepts est également ardu à transcrire. Je vais essayer. »

Au bout d'un instant, il répondit :

— « Le Maréchal à titre héréditaire déclare que si ce que nous faisons actuellement constitue des relations diplomatiques, eh bien, voilà qui est fait. Où est le jeune Stuart? »

— « Pas si vite ! Notre programme sera suivi point par point. Ils doivent accepter que nous envoyions chez eux une ambassade et une mission d'ordre aussi bien culturel, scientifique, qu'économique. Ils devront laisser chez nous une mission similaire ainsi qu'une ambassade. Des voyages réguliers entre nos deux souverainetés seront organisés. Avant que tout ceci soit résolu, il ne pourra y avoir d'allusion au jeune Stuart. »

— « Je vais essayer à nouveau. »

Ftaelm s'entretint longuement avec le « Patron » Hroshiu. La réplique fut brève :

— « Il me charge de vous informer que tous ces points sont rejetés comme étant indignes d'être pris en considération. Où est le jeune Stuart? »

— « Dans ce cas, » articula calmement Mr. Kiku, « dites-lui que nous ne traitons pas avec des barbares. Dites-leur qu'ils ramassent les déchets — soyez sûr de trouver un mot d'égale vigueur — dont ils ont encombré notre planète natale, et qu'ils retournent, en vitesse, à bord de leur navire. Ils sont priés de décoller immédiatement, en emballant leur précieuse Lummox, de force s'il le faut, s'ils veulent jamais la revoir. Car il ne leur sera plus donné l'autorisation d'atterrir à nouveau chez nous. »

Ftaelm eut l'air d'être sur le point de verser les larmes qu'il était bien incapable de répandre.

— « S'il vous plaît, mon cher ami, je vous supplie de ne pas les

contrecarrer ! J'ai l'air de raconter des fables d'écolier, je sors de mes attributions professionnelles, mais songez qu'ils pourraient, à l'instant, détruire cette ville sans avoir recours à leur navire ! »

— « Transmettez-leur intégralement mon message. La Conférence est terminée. »

Mr. Kiku se leva, rassembla les autres du regard, et s'achemina vers le salon d'attente.

Le sosie prit les devants. MacClure saisit Kiku par le bras et, accordant son pas au sien :

— « Henry ! C'est vous qui menez cette affaire, c'est entendu ! Mais ne devriez-vous pas discuter ? Ce sont des bêtes sauvages ! Ils pourraient... »

— « Mr. MacClure, ainsi que l'a fait remarquer un jour un prédécesseur distingué, quand on a affaire à certaines gens, il faut leur écraser les pieds jusqu'à ce qu'*ils* s'excusent. »

Il l'entraîna vers la sortie.

— « Mais supposez qu'ils ne cèdent pas ? »

— « C'est là le risque. Je vous en prie, ne discutons pas en leur présence. »

Ils entrèrent dans le salon de repos dont la porte se referma sur eux.

— « Honnête tentative, Patron, » dit Greenberg, « mais maintenant, que faisons-nous ? »

— « Nous attendons. »

— « Très bien. »

Greenberg se dirigea nerveusement vers un visiphone mural et suivit attentivement la scène qui se déroulait dans l'auditorium.

Les Hroshii n'étaient pas partis. Il put tout juste deviner Ftaelm, entouré de ces créatures dont la masse l'écrasait.

Le sosie vint à Kiku :

— « C'est terminé pour moi, Monsieur ? »

— « Oui, Arthur. Vous avez fait du bon travail. »

— « Merci. J'ai tout juste le temps d'enlever ce maquillage et d'aller voir la finale du Championnat de tennis. »

— « Bon. Peut-être feriez-vous bien de changer votre apparence ici même ? »

— « La barbe ! Les photographes savent tous à quoi s'en tenir. Ils jouent notre jeu. »

Il partit en sifflant.

MacClure s'assit, alluma un cigare, tira une bouffée, le déposa.

— « Henry, vous devriez prévenir le Commandant des Forces Armées. »

— « Il est au courant. Attendons. »

Ils attendirent.

Greenberg dit soudain :

— « Ftaelm arrive ! »

Il se précipita vers la porte et fit entrer le médusoïde.

Ftaelm paraissait très ému.

— « Mon cher Mr. Kiku. le Commandant Hroshiu déclare que pour obtenir un arrangement rapide, ils donnent leur accord à vos étranges souhaits. Il insiste pour que vous livriez tout de suite John Thomas Stuart. »

— « Veuillez lui notifier qu'il a mal compris la nature des relations amicales entre deux peuples civilisés. Nous ne trafiquons pas l'échange de la liberté d'un de nos citoyens contre leurs faveurs sans valeur, de même qu'ils ne trafiqueraient pas la liberté de leur Hroshia Lummox. Nous leur ordonnons donc de partir immédiatement. »

— « Mon cher ami, c'est avec la plus grande répugnance que je délivrerai ce message. »

Il revint au bout d'un court moment.

— « Ils acceptent vos conditions. »

— « Bon. Venez, Sergei. Mr. MacClure, il n'est pas nécessaire que vous paraissiez, à moins que vous ne le désiriez. »

Le « Patron » Hroshiu parut à Kiku plus hargneux que jamais, mais les détails de la transaction furent réglés avec rapidité. Un nombre égal de Hroshii et d'êtres humains pour constituer les missions ; un des Hroshii présents resterait comme ambassadeur auprès de la Fédération. Ftaelm lui assura que ce Hroshiu était d'un rang à peine inférieur à celui du Commandant de l'expédition.

— « Et maintenant, fit le Commandant Hroshiu, il est temps de nous remettre John Thomas Stuart. »

Ftaelm ajouta, d'un ton inquiet :

— « Je pense que vous avez pris toutes précautions nécessaires, mon ami? La teneur de tout ceci ne me plaît pas... Cela a été trop facilement accepté. »

— « Je ne vois aucune difficulté, Docteur. Le jeune Stuart accepte de partir. A présent que nous sommes assurés de relations civilisées, tout se déroulera correctement. Veuillez toutefois vous assurer qu'ils ont bien compris qu'il part en être libre, et non pas en esclave ni en animal favori. Les Hroshii doivent nous garantir sa position et son retour, sur l'un de leurs navires, dès qu'il en manifestera le désir. »

Ftaelm traduisit. Puis :

— « Tout cela est faisable, hormis un détail que je qualifierais de mineur : le jeune Stuart sera membre de la maison de la Hroshia Lummox. Naturellement — ici, je traduis très soigneusement — naturellement, la question du retour du garçon, s'il s'effectue jamais, est sa prérogative à elle. Viendrait-elle à se lasser de lui et désirerait-elle le renvoyer, qu'il serait alors possible d'obtenir un navire. »

— « Non. »

— « Non, Monsieur, que voulez-vous dire? »

— « Une simple négation. Semblable règlement du cas Stuart est définitivement hors de question. »

Ftaelm retourna auprès de ses clients.

— « Ils disent, » reprit-il bientôt, « qu'il n'existe pas de traités entre vous... »

— « Je le sais. On ne signe pas de traités avec... ont-ils un mot signifiant « domestique »? »

— « Ils ont des domestiques de plusieurs rangs, à des échelons différents. »

— « Employez le mot désignant la catégorie la plus basse. Dites-leur qu'il ne peut, en effet, y avoir de traité, puisque les domestiques n'ont pas le pouvoir de négocier un traité. Dites-leur de déguerpir, de déguerpir sans délai. »

Ftaelm regarda tristement Kiku.

— « Je vous admire, mon ami, mais je ne vous envie pas. »

Il se retourna vers le Commandant de l'expédition, et geignit sur plusieurs modes.

Le Hroshiu ouvrit grand la bouche, regarda Kiku, et jappa comme un jeune chien battu. Ftaelm sursauta en s'écartant de lui.

— « Des profanations terrifiantes... intraduisibles... »

Le monstre continua à émettre des sons aigus, que Ftaelm tenta éperdument de traduire.

— « Mépris... animaux de basse espèce... dévorer avec joie... remonter à vos ancêtres et les dévorer également... votre vile race à laquelle il faut apprendre les bonnes manières... kidnappers... voleurs d'enfants... »

Il s'interrompit, très agité.

Le Hroshiu avança lourdement vers l'estrade, et se dressa jusqu'à se trouver nez à nez avec Mr. Kiku. Greenberg glissa la main sous le pupitre et localisa la manette qui établirait un champ de force le long du plancher... installation existant de longue date, car le hall avait connu bien d'autres désordres.

Cependant, Mr. Kiku resta de pierre.

Ils s'affrontèrent du regard, la chose massive d'outre-ciel et le vieil homme humain. On eût pu entendre une mouche voler dans le grand hall.

Soudain, des glapissements éclatèrent au fond de la salle, comme si toute une bande de jeunes chiots se fussent trouvés corrigés.

Le Commandant Hroshiu opéra une volte-face qui fit trembler le plancher, et jappa vers ses gardes. On lui répondit. Il lança un ordre bref. Les douze Hroshii détalèrent à une vitesse ahurissante chez des êtres aussi balourds.

Kiku se leva et les suivit du regard. Greenberg lui agrippa le bras :

— « Patron! Le Commandant des Forces Armées essaie de vous joindre! »

Kiku le repoussa.

— « Dites-lui de ne rien précipiter. Il est de la plus haute importance d'agir sans précipitation. Notre voiture est-elle là? »

XVI

John Thomas Stuart aurait bien voulu assister à la Conférence, et il fallut lui opposer une interdiction formelle pour l'en décourager.

Dans l'appartement de l'Hôtel Universal qu'il occupait avec sa mère, il jouait aux échecs avec son garde du corps lorsque Betty Sorenson apparut en compagnie de Miss Holtz. Myra Holtz était une représentante du Deuxième Bureau du Département Spatial, et voilait sa profession de femme policière sous une apparence agréable. Elle avait reçu de Mr. Kiku des instructions très précises en ce qui concernait Betty.

— « Surveillez-la de très près. Cette petite a le goût de l'aventure un peu trop développé. »

Les deux gardiens se saluèrent. Betty dit :

— « Salut, Johnnie. Comment se fait-il que tu n'assistes pas à la grande représentation? »

— « Ils ne me l'ont pas permis. »

— « Tiens, à moi non plus. »

Elle lança un coup d'œil circulaire.

— « Où est la duchesse? »

— « Elle court les magasins. J'ai droit à la grève du silence. Ça ne l'a pas empêchée d'acheter dix-sept chapeaux. Qu'as-tu fait à ton visage? »

Betty se contempla dans le miroir.

— « Ça te plaît? C'est la dernière nouveauté : « Contours Cosmiques ».

— « Tu as l'air d'un zèbre. »

— « Tu n'es qu'un paysan! Ed, cela vous plaît, n'est-ce pas? »

Ed Cowan leva les yeux de l'échiquier.

— « Je ne peux pas savoir. Ma femme prétend que je n'ai pas de goût. »

— « La plupart des hommes n'en ont pas. Johnnie, nous venons, Myra et moi, vous inviter tous deux à faire une sortie. Qu'en dis-tu? »

— « Ben... Je dois rester en contact avec le bureau, » remarqua Ed. « Ils peuvent vouloir vous voir à tout moment, maintenant. »

— « Bah! » lança Betty, « vous avez une montre-radio, non? En tout cas, Myra en a une. »

Cowan secoua la tête.

— « Ne nous écartons pas des ordres donnés. »

— « Suis-je en état d'arrestation? » insista Betty. « Et Johnnie, l'est-il? »

— « Mmmm... non. Simple mesure de protection. »

— « Alors, vous n'avez qu'à le protéger là où il se trouve. Ou rester ici et jouer aux échecs tout seul. Viens, Johnnie. »

Cowan regarda Miss Holtz.

— « Je pense que ça ira, Ed. Nous serons avec eux. »

Il haussa les épaules et se leva.

— « Je ne me montrerai pas avec toi en public avec ce machin-là sur ta figure, » déclara subitement Johnnie à Betty. « Va te laver. »

— « Mais écoute, Johnnie ! Il a fallu deux heures de soins pour obtenir ça ! »

— « Lave-toi la figure, ou nous n'allons nulle part. Vous n'êtes pas de mon avis, Miss Holtz ? »

La Déléguée spéciale Holtz n'avait, en plus du maquillage normal, qu'une petite estompe de fleur sur la joue gauche.

— « Betty n'en a pas besoin... Pas à son âge. »

— « Vous n'êtes que des puritains ! » déclara amèrement Betty, mais elle ne s'en dirigea pas moins vers la salle de bains, et en ressortit, quelques instants après, le visage lisse et net.

— « Maintenant je suis toute nue. Allons-y ! »

Il y eut une autre discussion devant l'ascenseur, mais cette fois, Ed l'emporta, et au lieu de descendre dans la rue, ils montèrent sur le toit afin d'attraper un hélitaxi à bord duquel ils pourraient survoler la ville.

— « Vous avez eu, tous deux, droit à trop de photos dans les journaux, ces jours-ci ! Et il y a dans cette ville plus de gens déchaînés qu'il n'y en a dans un grand magasin les jours de solde. Je ne veux pas d'incidents. »

— « Où va-t-on, Chef ? » demanda le pilote.

— « Promenez-nous au-dessus de la ville et montrez-nous ce qu'il y a à voir. Mettez votre compteur sur le tarif horaire. »

— « J'ai une idée, » coupa Johnnie, « emmenez-nous au-dessus de l'astroport. »

— « Non, » corriga Cowan, « pas là-bas. »

— « Pourquoi pas, Ed ? Je n'ai pas encore vu Lummox. Je veux le voir ! Il se peut qu'il n'aille pas bien. »

— « Absolument impossible. Il est formellement interdit d'approcher le navire Hroshiu. »

— « Ne fais pas attention à lui, » intervint Betty. « Nous prendrons un autre hélitaxi. J'ai de l'argent, Johnnie. A bientôt, Ed. »

— « Écoutez, » dit le pilote, « je veux bien vous emmener jusqu'à Tombouctou si ça vous fait plaisir, mais je n'ai pas le droit de stationner plus longtemps au-dessus d'une plate-forme d'atterrissage. Ça énerve les flics. »

— « A l'astroport, » jeta Cowan résigné.

Sauf à l'entrée du Boulevard des Soleils, où ils s'étaient écartés afin de laisser passer la délégation qui devait s'y engager, des gardes armés étaient stationnés à l'entour de l'espace désigné aux Hroshii. Sur le Boulevard même, ils longeaient l'avenue jusqu'aux immeubles officiels, Au centre du terrain gardé se dressait, lourd de volume et laid de forme, le navire Hroshiu, presque aussi grand qu'un astronef terrestre.

Johnnie le contempla, se demandant ce qu'il ressentirait, une fois sur Hroshijud... Cette pensée le gênait, non qu'il eût peur, mais il n'avait pas encore avoué à Betty ce projet de départ. A différentes reprises il

avait tenté d'y faire allusion, mais sans jamais oser aller jusqu'au bout.

Quelques autres curieux se balançaient dans les airs, et une foule assez dispersée flanait derrière le cordon des gardes armés. Rien ne demeurait longtemps un sujet d'étonnement, à Capital.

Les Hroshii s'activaient autour de leur navire, paraissant élever d'inexplicables monticules... Johnnie tenta d'en estimer le nombre, mais ce calcul s'avéra aussi vain que d'essayer de compter le nombre de fèves contenues dans une bouteille. Sûrement, des douzaines... Mais combien vraiment?

Tout à coup, il s'écria :

— « Hé ! Voilà Lummie ! »

Betty tendit le cou.

— « Où ça, Johnnie? »

— « Il contourne l'autre bout du navire ! » Se tournant vers le pilote : « Dites, Monsieur, voudriez-vous aller jusque là-bas? Aussi près qu'on nous le permettra? »

Le pilote regarda Cowan, qui, résigné, fit un signe d'assentiment. Ils contournèrent les sentinelles de la police, et se rapprochèrent du navire Hroshiu. A présent, la Hroshia était clairement visible. Suivie de près par un groupe de Hroshii, elle les dominait de sa taille.

— « Si seulement j'avais des jumelles, » se lamenta Johnnie, « je ne le vois pas bien ! »

— « Vous en trouverez dans le coffre, » dit le pilote.

Johnnie s'en empara et dévora son ami du regard. Il baissa la vitre pour essayer d'avoir une meilleure vue.

— « Dites, vous ne pourriez pas approcher encore un peu? Et descendre plus bas, peut-être? Je voudrais tellement voir quelle mine il a... »

Cowan secoua la tête, et le pilote grommela :

— « J' veux pas avoir d'ennuis avec les flics. »

Mais il s'approcha jusqu'à s'aligner sur les hélis de la police.

Presque aussitôt, un haut-parleur clama :

— « Eh ! Vous ! le numéro quatre-vingt-quatre ! Où croyez-vous donc aller, comme ça? Circulez, circulez ! »

Le pilote amorça une manœuvre de retraite. Les jumelles toujours collées aux yeux, John Thomas s'exclama :

— « Oh ! » Puis : « Je me demande s'il peut m'entendre? Lummie ! » hurla-t-il dans le vent, « Ohé ! Lummox ! »

La Hroshia leva la tête et lança de tous côtés des regards éperdus.

Cowan empoigna John Thomas et s'apprêta à refermer la vitre, mais Johnnie le repoussa avec colère.

— « J'en ai assez de vous ! Ça fait assez longtemps qu'on me bouscule ! *Lummox !* C'est Johnnie, mon garçon, par ici ! Viens par ici ! »

Cowan l'attira brutalement à l'intérieur et boucla la vitre.

— « Je savais qu'on n'aurait jamais dû venir par ici ! Filons ! »

Des jumelles n'étaient guère nécessaires pour voir ce qui était en train de se passer à terre.

Lummox filait en droite ligne vers l'hélitaxi, sans souci de la barrière, bousculant les autres Hroshii. Arrivée devant celle-ci, la Hroshia la traversa délibérément, sans prendre la peine de passer par-dessus.

— « Dieux du ciel ! » souffla Cowan, « le champ de force va bien l'arrêter, quand même ! »

Il ne l'arrêta pas. Lummox ralentit son allure, mais inexorablement, l'une après l'autre, les puissantes pattes s'élevèrent lourdement, dans une atmosphère qui semblait avoir pris la consistance d'une boue épaisse, vers le point du sol le plus rapproché de l'hélitaxi.

A sa suite, d'autres Hroshii se déversèrent dans l'ouverture formée à travers la barrière. Le champ de force freinait leur avance, sans pour cela l'arrêter. Tandis que Cowan observait la scène, Lummox se libéra de la zone électromagnétique, et se rapprocha d'eux au galop, au grand dam des curieux qui s'écartaient, terrifiés.

— « Myra, » lança Cowan, « mettez-vous en contact avec l'armée ! J'appelle le bureau ! »

Betty l'empoigna par la manche.

— « Non. »

— « Hein ? Encore vous ? La ferme, ou vous faites connaissance avec le plat de ma main ! »

— « Mr. Cowan, voulez-vous m'*écouter ?* » Elle enchaîna rapidement : « Cela ne sert à rien d'appeler au secours. Il n'y a que Johnnie qui puisse faire obéir Lummox... et *eux* n'écouteront personne d'autre qu'elle ! Vous *savez* que c'est vrai ! Déposez-le pour qu'il parle à Lummie... sinon, il va y avoir des tas de blessés, et ce sera votre faute. »

L'Officier de 1re classe des Services de la Sécurité, Edwin Cowan, la dévisagea, en se remémorant sa carrière passée et ses espoirs à venir, puis presque instantanément, prit une courageuse décision :

— « Descendez, » ordonna-t-il au pilote, « atterrissez, que nous puissions mettre pied à terre, le gosse et moi. »

— « Je vous compterai un supplément, pour tout ça ! » maugréa le pilote, qui atterrit si brusquement qu'ils faillirent être expulsés de leurs sièges.

Cowan ouvrit aussitôt la portière, et s'élança derrière John Thomas. Myra Holtz tenta de retenir Betty, sans succès, et la suivit d'un bond à l'instant où l'appareil s'élevait.

— « Johnnie ! » cria Lummox, ses bras tendus en un geste universel de bienvenue.

Johnnie courut à lui.

— « Lummie ! Tu vas bien ? »

— « Oui, » convint Lummox. « Pourquoi pas ? Salut, Betty ! »

— « Salut, Lummie. »

— « J'ai pourtant faim, » ajouta rêveusement Lummox.

— « Nous allons changer tout ça. »

— « Oh, c'est comme ça. Il paraît que je ne dois pas manger, ces jours-ci. »

John Thomas allait relever cette étonnante déclaration, lorsqu'il aperçut Myra s'écartant vivement d'un Hroshiu.

En effet, comme incertains de la conduite à tenir devant ces nouveaux faits, d'autres Hroshii tournaient autour d'eux. Voyant Ed Cowan sortir son revolver et se placer entre Myra et le Hroshiu, il s'écria :

— « Lummox ! Ces deux-là sont mes amis ! Dis aux tiens de les laisser tranquille, et de retourner au navire ! »

— « Tout ce que tu voudras, Johnnie. »

La Hroshia émit une série de jappements vers ceux de son espèce, et fut obéie sur le champ.

— « Et fais-nous une selle. Nous allons t'accompagner. On a des tas de choses à se dire. »

— « Oui, Johnnie. »

Ils s'embarquèrent sur le dos familier, et Lummox rebroussa chemin. Arrivé à la hauteur du champ de force, il donna un ordre bref à l'un des Hroshii.

Celui-ci sembla lancer un appel vers quelqu'un se trouvant à l'intérieur du vaisseau et, instantanément, le champ fut annulé. Ils avancèrent sans plus de difficultés.

*
* *

A leur arrivée sur les lieux, Mr. Kiku, Greenberg et le Dr. Ftaelm trouvèrent deux armées se faisant face dans un état de tension extrême. Tous les Hroshii étaient repassés de l'autre côté de la barrière brisée. Du côté terrien, des détachements militaires avaient remplacé les patrouilles de police, et là-haut, hors de vue, des bombardiers se tenaient prêts à une intervention fatale qui eût transformé le voisinage en désert radio-actif.

Le Secrétaire Général et le Commandant des Forces Armées attendaient les trois hommes devant la barricade. Le Secrétaire Général prononça, l'air sombre :

— « Ah, vous voici, Henry. Il semble que nous ayons échoué. »

Kiku regarda les Hroshii massés alentour.

— « Peut-être. »

Le Commandant des Forces Armées ajouta :

— « J'ai donné des ordres pour faire évacuer la zone dangereuse aussi vite que possible. Mais s'il nous faut agir, nous ne pourrons rien pour les deux jeunes gens qui se trouvent là. »

— « Dans ce cas, ne faisons rien, voulez-vous? Pas encore. »

— « Je crains que la gravité de la situation ne vous échappe, M. le Sous-Secrétaire. Rappelez-vous qu'un champ de force avait été installé tout autour de ce district. Il n'en reste plus rien. Ils l'ont neutralisé. »

— « Vraiment? Peut-être est-ce *vous,* Général, qui ne comprenez pas la gravité de la situation? Quoi qu'il en soit, un échange de paroles ne peut faire de tort à personne. Venez, Sergei. Vous nous accompagnez, Docteur? »

Mr. Kiku s'éloigna du groupe formé autour du Secrétaire Général et passa la barricade. Le vent qui balayait l'immense astroport l'obligea à tenir son chapeau.

— « Je n'aime pas le vent, » confia-t-il à Ftaelm, « il provoque trop de désordres. »

Ils approchèrent du groupe compact des Hroshii qui entourait Lummox, et aperçurent les deux jeunes gens sur le dos de la Hroshia.

Kiku s'arrêta.

— « Dites-leur de nous laisser passer. Je désire m'approcher de la Hroshia Lummox. »

Pendant que Ftaelm traduisait, personne ne broncha, bien que les Hroshii semblassent mal à l'aise.

— « Si nous demandions à Lummox et aux gosses de venir par ici, patron ? » proposa Greenberg. « Ces individus n'ont pas l'air excessivement accueillants. »

— « Non. Il me déplaît d'avoir à crier dans ce vent. Mais ayez donc la bonté de demander à Stuart qu'il fasse écarter ces créatures afin que nous puissions passer. »

— « Bien, patron. Ce sera une histoire amusante à raconter à mes petits-enfants, si toutefois je vis assez vieux pour devenir grand-père ! Johnnie ! » cria-t-il, « demandez à Lummox de faire déblayer le chemin ! »

Comme balayé par un ouragan, un large passage s'ouvrit devant eux. Le petit groupe avança entre les rangées de Hroshii. Greenberg sentit la chair de poule gagner son dos. Quant à Mr. Kiku, son seul souci paraissait être la lutte qu'il menait contre le vent pour tenir son couvre-chef en place.

Ils s'arrêtèrent devant Lummox.

— « Bonjour, Mr. Kiku, » lança John Thomas. « Voulez-vous que nous descendions ? »

— « Cela vaudrait mieux, en effet. »

— « Je suis désolé, Monsieur. Je crains d'avoir mis le feu aux poudres. »

— « Vous ne l'êtes pas tant que moi. Cependant, tout n'est peut-être pas perdu. Voulez-vous me présenter à votre amie ? »

— « Comment ? Oh, bien sûr ! Lummox, voici Mr. Kiku. Il est très gentil, c'est un ami. »

— « Comment allez-vous, Mr. Kiku ? »

— « Comment allez-vous, Lummox ? »

Kiku parut songeur.

— « Dites-moi, Docteur, n'est-ce pas le Commandant que j'aperçois, là, près de notre Hroshia ? Celui qui a dans l'œil cette vilaine étincelle ? »

— « Vous avez raison, c'est bien lui. »

— « Hmm-hmm ! Voulez-vous lui demander s'il a rapporté à sa maîtresse le compte rendu de cette conférence ? »

Le médusoïde alla s'entretenir avec le Hroshiu et revint aussitôt.

— « Non, Monsieur, il n'en a pas dit mot. »

— « Hum... John Thomas, nous avions conclu un traité pour la réalisation du projet dont je vous ai entretenu. Mais, lorsqu'ils ont découvert que nous ne vous laisserions pas partir sans garanties de leur part, ils se sont désistés. Pouvez-vous nous aider à découvrir si une telle attitude était bien conforme aux vœux de votre amie? »

— « Vous voulez dire, Lummox? D'accord. »

— « Un instant, encore. Docteur Ftaelm, auriez-vous la bonté de faire part des points essentiels de notre entente à la Hroshia Lummox? En présence du Commandant? Ou croyez-vous que ces concepts soient encore trop ardus pour elle? »

— « Pourquoi le seraient-ils? N'oubliez pas que lorsqu'elle a été amenée ici, elle devait avoir environ deux cents de vos années? »

— « Tant que cela ! Eh bien, allez-y ! »

Dans les étranges jappements qui constituaient la langue des Hroshii, le Rargyllien s'adressa à Lummox. Elle ne l'interrompit qu'à une ou deux reprises, mais, lorsqu'il eut terminé son laïus, émit deux ou trois sons brefs vers le Commandant.

Ftaelm traduisit :

— « Elle demande : Est-il possible que ce soit vrai? »

Le Commandant s'avança en rampant dans le demi-cercle d'espace libre qui s'étendait devant Lummox. Les jambes rétractées sous son corps massif, il avait tout l'air d'une chenille. Sans lever la tête, il se mit à geindre sa réponse.

— « Il admet la véracité des faits, mais plaide de la nécessité de sa conduite. »

— « J'espère que ce ne sera pas trop long, » frissonna Kiku. « Il commence à faire frais. »

Ses maigres genoux tremblaient de froid dans le vent.

— « Elle n'accepte pas l'excuse. Je ne puis vous traduire son langage, mais elle s'exprime admirablement. »

Subitement, se dressant sur ses quatre pattes de devant, Lummox cracha une note aiguë. Rétractant ses bras, elle baissa la tête dans un grand mouvement de biais, et frappa l'infortuné commandant. Ce coup de massue l'éleva dans les airs et le précipita dans la foule avoisinante. Il reprit pied lentement, et revint vers Lummox. Celle-ci reprit la parole.

— « Elle dit... — comme j'aimerais que vous puissiez l'entendre dans *son* langage ! — elle dit que tant que durera la Galaxie, les amis de Johnnie seront les siens. Ceux qui ne sont pas les amis de ses amis ne sont rien, moins que rien. Elle ne souffrira pas une seconde leur vue. Elle ordonne que ses sentiments soient ceux de toute sa race. Elle le leur commande au nom de... ici suivent les noms de ses ancêtres sans omettre aucune branche de son ascendance... ces ramifications sont quelque peu compliquées... Voulez-vous que j'en tente tout de même la traduction? »

— « Inutile. Un oui est toujours un oui, dans quelque langage que ce soit. »

— « Mais elle le dit avec lyrisme ! Elle leur rappelle d'effrayantes merveilles qui remontent loin dans le passé... »

— « Je ne m'y intéresse que pour autant qu'elles engagent l'avenir. Atchoum ! » éternua Kiku, « bon, voilà que je m'enrhume ! »

Le Docteur ôta sa cape et la posa sur les épaules étroites du diplomate.

— « Mon ami... mon frère... Permettez-moi... »

— « Ne vous découvrez pas, vous allez prendre froid vous-même, » protesta aimablement Mr. Kiku.

— « Oh, pas moi, je ne risque rien ! »

— « Soit, si vous y tenez, partageons-la. »

— « Je suis extrêmement honoré... » murmura le médusoïde. Ses tentacules s'agitèrent, signe d'une grande émotion.

Ils s'enveloppèrent dans la cape, tandis que Lummox terminait sa péroraison.

Pendant qu'elle parlait, Lummox était demeurée dressée. A mesure qu'avançait son discours, les Hroshii assemblés s'affaissèrent peu à peu, rétractant leurs jambes pour se trouver, finalement, dans l'humble position adoptée par le Commandant. Elle ponctua la fin de son discours d'une note cinglante, et les Hroshii commencèrent à se disperser.

— « Elle dit qu'elle désire être seule avec ses amis, » annonça Ftaelm.

— « Demandez-lui de bien vouloir assurer à John Thomas que ce qu'elle a dit représente un engagement formel de sa part. »

Tandis que les Hroshii s'empressaient de s'éloigner Ftaelm s'adressa à Lummox. Elle l'écouta, puis se tournant vers John Thomas, dit de sa voix de petite fille :

— « C'est vrai, Johnnie. Juré ! »

XVII

— « Faites-la entrer. »

Kiku se frotta nerveusement les mains, jetant un dernier coup d'œil sur la table à thé, s'assurant que cette petite salle de conférence était bien l'endroit parfait pour disposer favorablement sa visiteuse.

Une porte se dilata, et Betty Sorenson entra.

— « Bonjour, Mr. Kiku, » dit-elle et elle prit place dans un fauteuil dans une posture étudiée.

— « Comment allez-vous, Miss Sorenson ? »

— « Vous pouvez m'appeler Betty. Tous mes amis le font. »

— « Je serais ravi d'être du nombre. »

Il la regarda et frémit. Betty innovait un maquillage qui donnait à son visage l'aspect d'un échiquier. Par ailleurs, elle s'était livrée, de toute évidence, à quelques achats et arborait une tenue vestimentaire qui eût mieux convenu à une femme plus âgée.

— « Hem, hem ! Ma chère Betty, j'ai quelque embarras à vous révéler la raison de mon invitation... »

— « Prenez votre temps, Mr. Kiku. Je ne suis pas pressée. »

— « J'espère que votre séjour à Capital a été agréable? »

— « Oh oui! Jusqu'ici, il ne m'était jamais arrivé de pouvoir dépenser sans compter! Tout le monde devrait pouvoir disposer d'un crédit au compte de l'Etat! »

— « Profitez-en. Dans le budget annuel, ce ne sera qu'une goutte d'eau... Hem! Heu... J'ai cru comprendre que vous êtes orpheline? »

— « Oui. J'ai été élevée au Foyer de Westville réservé aux enfants libres. Pourquoi cette question? »

— « Etes-vous majeure? »

— « Cela dépend! Je prétends que je le suis, mais la Loi atteste que je ne le suis pas encore. De toute façon, je n'en n'ai plus pour longtemps! »

— « Hem, oui. J'avoue que... j'étais déjà au courant. »

— « Je m'en doutais un peu. De quoi s'agit-il? »

— « Hem! Si je vous contais une petite histoire? Avez-vous jamais élevé des lapins? ou des chats? »

— « J'ai eu des chats. »

— « Nous avons une petite difficulté à résoudre, au sujet de Lummox. Oh, rien de grave! Cela ne changera rien à notre entente, elle a donné sa parole. Néanmoins, si nous pouvions obliger cette Hroshia sur un certain point, cela faciliterait nos rapports et améliorerait nos relations à venir... »

— « Je ne suis pas au courant de... »

— « Bien sûr! Suis-je sot! Voyons, vous n'êtes pas sans ignorer que Lummox a été pendant longtemps l'enfant chérie de John Thomas?... »

— « Certes, ça a même tourné d'une manière assez étonnante, vous ne trouvez pas? »

— « En effet. Et avant d'être la compagne favorite de John Thomas, elle fut celle de son père, de son grand-père et ainsi de suite durant quatre générations. »

— « Oui. »

— « C'est là le point de vue de John Thomas et de ses ascendants. Mais il existe toujours deux points de vue. Dans l'esprit de Lummox, c'est John Thomas qui était son enfant chéri, c'est *elle* qui s'occupait d'élever les John Thomas! »

Betty écarquilla les yeux.

— « Oh, Mr. Kiku! Ce n'est pas possible! »

— « Je vous assure qu'il ne s'agit pas là d'une plaisanterie. Cette divergence de points de vue est rendue plausible du fait même de la différence de durée de leurs existences respectives. Lummox a effectivement élevé plusieurs générations de John Thomas. Ce fut là l'unique, la principale occupation de cette Hroshia. Cela semble peu croyable, puisque Lummox était, est encore une enfant, mais... »

Essayant de contrôler son hilarité, Betty balbutia :

— « Elever des John Thomas!... Est-ce que Johnnie est au courant? »

— « Oui. Heu ! C'est-à-dire que je lui ai expliqué la chose... différemment. Pour vous dire la suite de cette histoire, il semble que cet innocent passe-temps ait rendu Lummox heureuse... et... elle a l'intention de le poursuivre indéfiniment, ce qui constitue notre problème actuel. Les Hroshii ne veulent pas rentrer chez eux, leur héritière s'étant mis en tête de continuer son élevage de John Thomas. »

Kiku hésita à poursuivre.

— « Eh bien, Mr. Kiku, continuez ! »

— « Dites-moi, Betty... quels sont vos projets? Vos projets personnels, j'entends ! »

— « Ma foi, je n'en ai encore discuté avec personne... »

— « Pardonnez-moi si j'empiète ainsi sur votre vie privée, mais voyez-vous, pour mener à bien certaines choses, il est nécessaire... de réunir... Or, Lummox... Hum ! Disons cela autrement... Si nous avions un lapin, ou un chat... »

Il se tut, l'air malheureux.

Betty l'examina attentivement.

— « Mr. Kiku, êtes-vous en train d'essayer de me dire qu'il faut deux lapins...? »

— « Oui. C'est-à-dire, cela fait partie de ce que je voulais... »

— « Mon Dieu ! Pourquoi tant de diplomatie ! Vous vouliez également me dire, du moins je le présume, que Lummox n'ignore pas que cette règle s'applique également aux John Thomas? »

Il acquiesça d'un signe de tête. Betty sourit gentiment.

— « Il vaut peut-être mieux que je parle pour vous? Vous avez pensé que j'avais un rôle à jouer dans cette affaire. »

— « Pour rien au monde je ne voudrais me mêler de votre vie privée. Je voulais, simplement, vous demander quelles étaient vos intentions? »

— « Au sujet de John Thomas? Je veux me marier avec lui. »

Kiku poussa un soupir de soulagement.

— « Merci, » dit-il.

— « Remerciez plutôt Lummox. »

— « Puis-je vous demander si tout ceci est déjà... arrangé? »

— « Non. Pas encore. J'attendais que le départ du navire fût plus proche. Vous savez comme les hommes sont nerveux et agités. Je voulais qu'il ait le temps de se tracasser, un peu... Comment votre femme vous a-t-elle fait sa demande? Sur-le-champ? Ou bien a-t-elle laissé au fruit le temps de mûrir? »

— « Heu... les coutumes de mon pays sont différentes. Son père s'est arrangé avec mon père. »

— « Mais c'est de l'esclavage ! » s'écria la jeune fille choquée.

— « Sans doute... Pourtant, cela ne m'a pas rendu trop malheureux... »

Il se leva.

— « Je suis vraiment ravi que nous ayons pu parler si agréablement. »

— « Une seconde, s'il vous plaît, Mr. Kiku? Voudriez-vous me dire ce que vous avez l'intention de faire pour John Thomas? »

— « Comment cela? »

— « Oui, quels arrangements avez-vous pris pour lui? »

— « Financièrement, nous serons très généreux. Il pourra vouer la majeure partie de son temps à ses études et, de plus, je pense lui accorder un titre honorifique : attaché spécial, assistant du Secrétaire d'ambassade ou quelque chose de ce genre. »

Betty demeura un moment silencieuse.

— « Bien entendu, puisque vous l'accompagnerez, nous pourrions également vous faire jouir d'un statut officiel. Heu... Aide-spéciale, avec des honoraires similaires aux siens. Qu'en dites-vous? Cela vous fera à tous deux un joli compte en banque, le jour où vous reviendrez. Si vous revenez. »

— « Si Johnnie n'est pas ambitieux, je le suis moi. »

— « Oui? »

— « Il faut que Johnnie soit nommé ambassadeur auprès des Hroshii. »

— « Ma chère demoiselle! » murmura Kiku lorsqu'il fut capable de retrouver la voix. « Cela n'est pas possible! »

— « Cela me semble très possible, au contraire! Voyons, Mr. MacClure, qui devait occuper ce poste a pris peur et vous a laissé en panne, si je ne m'abuse? N'essayez pas de le nier, je le sais. Par conséquent la place est libre. Libre pour Johnnie. »

— « Mais, ma chère enfant, ce n'est pas là un poste pour un jeune homme sans expérience!... Cela malgré la bonne impression que j'ai de John Thomas... »

— « MacClure n'aurait été qu'un homme de paille, n'est-ce pas? Ne protestez pas, tout le monde le sait! Johnnie, lui, ne sera pas une doublure. Personne n'en sait autant que lui sur les Hroshii. »

— « Loin de moi l'idée de nier ses mérites. Ils nous seront d'une grande utilité. Mais Ambassadeur!... Non, vraiment, non. »

— « Oui. »

— « Tenez, Chargé d'Affaires! Voilà ce qu'il sera! C'est déjà un poste très important, mais je vous ferai cette concession. C'est Mr. Greenberg qui sera Ambassadeur. Il nous faut un diplomate. »

— « En quoi le rôle de diplomate est-il tellement difficile? Autrement dit, qu'aurait fait Mr. MacClure que mon Johnnie ne puisse réaliser mieux que lui? »

Il poussa un profond soupir.

— « Sur ce point vous avez raison. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il arrive parfois que l'on ait à faire face à certaines contingences, et que l'on soit tenu de les accepter, parce que l'on ne peut faire autrement. Mais ce n'est pas le cas, et si vous étiez ma fille, je vous corrigerais. La réponse est : Non. »

Elle eut un sourire plein de malice.

— « N'essayez pas, je pourrais être plus forte que vous!... Mais

revenons aux choses sérieuses. Je crois que vous n'avez pas compris la situation. »

— « Vraiment? »

— « Vraiment. Nous sommes, Johnnie et moi, indispensables à la réussite de cette entreprise, vous êtes bien d'accord? Surtout Johnnie. »

— « Surtout Johnnie, comme vous le dites si justement. Vous-même n'êtes pas absolument indispensable... Même, heu... pour les John Thomas à venir... »

— « Vous voulez faire un essai? Croyez-vous que John Thomas s'éloignera de cette planète d'un centimètre, si je m'y oppose? »

— « Hem ! Je me le demande... »

— « Moi aussi, je me le demande. Pourtant, je lui poserai la question, et on verra ce qu'il répondra. Et si je gagne, savez-vous où vous vous retrouverez? Là-bas, dans le vent, à essayer de vous sortir d'une nouvelle histoire inextricable... Mais cette fois, ce sera sans l'aide de Johnnie. »

Kiku traversa le salon de son pas lent, alla s'appuyer à une baie et contempla la rue. Puis il se retourna.

— « Encore un peu de thé, Monsieur? » demanda Betty.

— « Merci, non. Savez-vous, Mademoiselle, ce qu'est un Ambassadeur extraordinaire? Un Ministre plénipotentiaire? »

— « J'ai déjà entendu prononcer ces mots. »

— « C'est un poste comportant le rang et les appointements d'un Ambassadeur, créé dans des circonstances tout à fait spéciales comme celle-ci. Mr. Greenberg sera notre Ambassadeur et en aura l'autorité. En ce qui concerne John Thomas, il lui sera accordé le titre, purement nominal, d'Ambassadeur extraordinaire. »

— « Le titre... *et* les émoluments? »

— « *Et* les émoluments. Jeune fille, vous réunissez, semble-t-il, l'astuce du renard à la ténacité du bouledogue. Bien. Nous voilà donc d'accord, sous réserve, bien entendu d'obtenir l'acceptation de John Thomas. »

— « Oh, il acceptera ! » rit-elle.

— « Je ne pensais pas, ce disant, à votre union. Je mise sur son bon sens et sa modestie naturelle, opposés à votre... arrivisme. Je crois qu'il préférera le poste d'Assistant au Secrétariat d'Ambassade. Nous verrons. »

— « C'est ça ! Nous verrons. A propos, où est-il? »

— « Comment, vous ne savez pas où il se trouve? »

— « Il n'est pas à l'hôtel. Il doit être ici, dans l'immeuble? »

— « C'est exact, il se trouve ici. »

— « Bon. » Elle s'approcha de lui en souriant. « Je vous aime bien, Mr. Kiku. Voudriez-vous avoir la gentillesse de me faire envoyer Johnnie? Et de nous laisser seuls? Cela me prendra environ vingt minutes. Tout ira très bien. »

— Miss Sorenson, » rêva tout haut Mr. Kiku, « comment se fait-il que vous n'ayez pas exigé le poste d'ambassadeur pour vous-même?... »

*
* *

Le seul extra-terrestre à assister au mariage fut Lummox. Mr. Kiku servit de témoin à la mariée. Il constata, non sans surprise, qu'elle n'était pas maquillée. Ce qui lui donna à penser qu'après tout, peut-être le plus jeune des Secrétaires d'Ambassade avait-il une chance d'être maître chez lui.

Ils reçurent de nombreux présents, pour la plupart offerts par des inconnus, allant des inévitables plats à hors-d'œuvre jusqu'aux babioles les plus luxueusement inutiles, sans excepter deux billets pour Hawaï... Mrs. Stuart mère pleura beaucoup, se fit photographier sur toutes les coutures, et s'amusa énormément. Mr. Kiku se laissa bien aller à verser une larme ou deux pendant la cérémonie, mais Mr. Kiku était un homme très sentimental. Bref, ce fut un mariage très réussi.

*
* *

Le lendemain matin, Mr. Kiku se retrouva assis à son bureau. Des brochures vantant les fermes du Kenya s'étalaient bien devant lui, mais il ne les voyait pas, pas plus qu'il n'accordait d'attention aux lampes qui clignotaient sur la table. Il se rappelait vaguement avoir, la veille, après la cérémonie, fait le tour de tous les night clubs de la ville avec le Docteur Ftaelm. Mis à part un léger bourdonnement, assez curieux, dans sa tête, et des réflexes peut-être pas tout à fait aussi vifs qu'à l'ordinaire, il se sentait en pleine forme, et ignorait avoir jamais possédé un estomac qui l'eût fait souffrir.

Il essayait de se remémorer les petites causes à l'origine de ces grands effets : tous ces soucis, tous ces graves ennuis parce qu'un jour, plus d'un siècle auparavant un homme d'équipage écervelé n'avait pas eu la sagesse de respecter une existence étrangère avant qu'un terrain d'entente n'eût été établi entre les deux races... Oh ! sottes gens !... Non, se dit-il, il ne faut pas se hâter de juger les autres, de peur de rencontrer sa propre image dans un miroir...

Et puis, qu'avait donc dit ce bon vieux Ftaelm hier au soir?... Voyons... Quelque chose au sujet des Hroshii... Qu'ils n'auraient pu endommager la Terre aussi sérieusement que lui, Ftaelm, l'avait laissé entendre... Bien entendu, un Rargyllien ne mentait jamais ; du moins professionnellement. Mais... hésiterait-on à tourner autour d'une vérité, si cela pouvait aider à conclure des négociations mal engagées?...

Enfin, puisque tout était résolu sans dommages, inutile de se poser la question... Cela valait peut-être mieux ainsi.

Et puis, les prochains habitants de la galaxie à se montrer pourraient bien, eux, ne pas bluffer !...

*
* *

Pendant ce temps, à l'astroport, le nouveau Secrétaire du Département des Affaires Spatiales adressait des adieux officiels aux nobles Hroshii.

Son Altesse Impériale, infante de sa race, 213ᵉ de sa lignée, héritière matriarcale des Sept Soleils, future gouvernante de neuf billions d'êtres et dernièrement connue sous le nom de « Lummox », enveloppa ses deux « favoris » dans ses bras affectueux et pénétra avec eux à bord du yacht impérial.

FIN

(Traduit par Régine Vivier.)

SCIENCE-FICTION ET SATELLITES

par JACQUES BERGIER

Le lancement des premiers satellites artificiels de la Terre est évidemment un gros succès pour la science-fiction. Celle-ci avait prédit exactement tout ce qui s'est passé. L'américain Everett Hale, le Français Jules Verne, l'Allemand Kurd Lasswitz ont prévu le petit satellite portant uniquement de l'équipement.

Par la suite, il est probable que la science-fiction va rester en avance pendant quelque temps — un temps qui d'après nous est de l'ordre d'un siècle — puis qu'elle sera dépassée par l'avance de la science et des techniques.

C'est ce qui s'est produit pour l'aviation. Les premières machines volantes de Jules Verne, d'André Laurie, de Paul d'Ivoi, de Louis Boussenard, pour ne citer que des Français, étaient nettement en avance sur les avions et les hélicoptères de leur époque. Mais le progrès marcha rapidement. Alors que les auteurs d'anticipation en étaient encore à inventer des plates-formes flottantes dans l'Atlantique qui devaient servir de relais aux avions, Lindbergh franchissait l'Océan d'un seul coup d'ailes. Les plates-formes flottantes des auteurs d'anticipation de l'époque n'ont jamais vu le jour. Et les avions stratosphériques modernes, équipés de radars et pilotés par des cerveaux électroniques, dépassent de loin l'aviation de l'avenir telle que la voyait Wells, dans « *Quand le dormeur s'éveillera* ».

Il en sera probablement de même de la science-fiction, au bout d'un siècle.

Mais voyons d'abord où nous en sommes et ce qu'envisagent les savants sérieux. Nous comparerons ensuite avec le dernier mot de la science-fiction.

Les Spoutnik I et II ont franchi le quart environ de la distance qui nous sépare de Vénus. Ils ont prouvé qu'un objet fabriqué par l'homme peut parcourir des millions de kilomètres dans le vide interplanétaire, sans être désintégré par les rayons cosmiques ni par les météorites.

Tout porte à croire que le corps humain, à l'intérieur d'une machine, peut également supporter un tel voyage, et que les astronefs de la science-fiction sont par conséquent réalisables.

Voici comment les savants imaginent les étapes successives à parcourir :

Première étape : La fenêtre sur l'univers.

Cette étape comporte le lancement d'un satellite ayant 1,20 m de diamètre et portant une caméra de prises de vues de télévision. Cette caméra transmettra sur la terre des images de l'univers tel qu'il est réellement. Elle nous renseignera aussi bien sur l'univers visible que sur l'univers invisible, car un commutateur télécommandé permettra de brancher successivement sur cette caméra un œil radar, un œil infra rouge, un œil de lumière visible, un œil dans l'ultra violet, et même un œil dans les rayons X courts. Ainsi renseignés, nous serons en mesure de passer à l'étape suivante.

Deuxième étape : La fusée pilotée.

Cette fusée a été étudiée par l'auteur de science-fiction Lee Correy (pseudonyme de G. Harry Stine, ingénieur au centre de lancement de White Sands). Il a appelé cette fusée le « Griffon ». Propulsée par de l'essence brûlée dans de l'oxygène liquide, avec un moteur de 60 tonnes de poussée, le « Griffon » pourra porter son pilote à l'altitude du satellite et le ramener dans l'atmosphère à une altitude de 30 km environ. Des ailes s'ouvriraient alors qui permettraient l'atterrissage.

On estime que le premier « Griffon » volera en 1961. Il pèsera 32 tonnes. Sur ces 32 tonnes, il y a 21 tonnes de carburant et d'oxygène. Sa vitesse maximum sera de 6 000 km à l'heure, et sa portée de 3 000 km.

Troisième étape: Le satellite habité.

Vers 1970, on compte en lancer plusieurs. Des équipes de deux à quatre savants y travailleront. C'est probablement dans les satellites habités

qu'on mettra finalement au point l'énergie thermonucléaire qui ouvrira la route des planètes.

Quatrième étape : L'astronef.

Propulsé par l'énergie nucléaire, avec éjection d'ions de rubidium et de cæsium, l'astronef se lancera à la fois vers la Lune et vers les planètes. Une fois échappé de l'attraction terrestre, il n'est pas beaucoup moins difficile de faire le tour de la Lune que celui de Mars ou de Vénus.

Plus tard, vers 1990, probablement, les premiers astronefs robots se poseront sur la Lune, sur Mars et sur Vénus. Quand une quantité suffisante de matériel aura été débarquée les explorateurs suivront. L'an 2 000 verra probablement des laboratoires de recherches installés sur la Lune, Mars et Vénus, en même temps que les premières explorations se dirigeant vers les satellites de Saturne et ceux de Jupiter.

Cinquième étape : Le chemin des étoiles.

Le XXIe siècle verra certainement le début de l'exploration de l'Univers. Le 19 octobre 1957, la très sérieuse revue russe *Journal Industriel et Economique* consacrait une longue étude au sujet. L'auteur de cette étude estime qu'il sera possible au XXIe siècle de désintégrer totalement la matière en la transformant en lumière et de construire ainsi des *fusées photoniques* dont les réacteurs produiront un jet de lumière et non pas un jet de matière.

Ces fusées pourront elles-mêmes atteindre, avec des accélérations modérées, des vitesses voisines de celles de la lumière. A ces vitesses, le temps se contracte (comme dans la nouvelle de Poul Anderson *Les parias,* parue dans *Fiction*). Et alors que des siècles s'écouleraient sur la Terre, quelques années seulement s'écouleraient pour les explorateurs. Ainsi sera-t-il possible de visiter les étoiles les plus lointaines.

Voici ce qu'offre la science la plus modérée, la plus pondérée.

Où en sommes-nous en ce qui concerne la fiction?

⁂

La science-fiction n'est pas dépassée.

Pendant ce temps-là, la science-fiction prend de l'avance. C'est ainsi que l'écrivain de S. F. russe I. Efremov, dans son roman *La nébuleuse d'Andromède,* qui paraissait dans une revue de science-fiction russe au moment où on lançait le Spoutnick, envisage la possibilité d'annuler l'espace et de passer directement de la Terre aux planètes des étoiles et des galaxies les plus lointaines.

Ce qui plus est, il entre dans les détails. Il envisage la création d'une mathématique nouvelle, la « mathématique bipolaire dialectique », qui aboutit à la création de méthodes de calculs pouvant utiliser l'infini sans paradoxe.

A partir de cette nouvelle mathématique, il invente une physique nouvelle. Dans cette physique, il existe un autre mode de connexion entre les particules de l'univers que l'espace. Dans cet autre milieu, dans ce « non-espace », toutes les particules de l'univers sont connexes. Si la gravitation est la courbure de l'espace, l'électromagnétisme est par contre la courbure du non-espace, et on peut arriver par des moyens électromagnétiques à ouvrir des « portes » qui nous conduisent dans la nébuleuse d'Andromède.

Tout cela est développé avec une logique parfaite. L'auteur nous donne en même temps une vision de la future société sans classes, qui a remplacé à la fois le communisme et le capitalisme, et nous montre l'humanité vivant, sans guerres et sans conflits, sous le regard bienveillant des « Grands Galactiques ».

M. Efremov, quand il ne fait pas de la science-fiction, est paléontologiste. Chose curieuse, Francis Carsac, qui est le meilleur auteur de science-fiction français actuel, à mon avis du moins, est également paléontologiste.

Dans *Ceux de nulle part* (Gallimard), M. Carsac nous donne également une vision que la science ne risque pas de rattraper de sitôt. Lui aussi envisage un moyen de briser les barrières de l'espace et nous conduit dans une région de l'univers qui est située dans l'« Ailleurs absolu » d'Einstein, de sorte que les hommes qui y habitent une planète semblable

à la Terre sont par rapport à nous *nulle part* et ne peuvent être placés à aucune époque de notre chronologie.

A partir de cette idée brillante, Francis Carsac fait un tableau épique de la lutte entre l'humanité et une autre forme de vie basée sur le magnétisme, nous montre une technologie tellement avancée qu'il lui est possible de rallumer des soleils morts, et nous conduit dans la « Galaxie Maudite ».

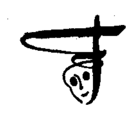
Voilà une envolée à la mesure des ambitions de la science.

Citons enfin une troisième œuvre dûe également à un savant : Mr. Gray Walter.

Cet éminent savant anglais s'est spécialisé dans l'étude des phénomènes électriques du cerveau. Son livre « *Le cerveau vivant* » (Buchet et Chastel) est un classique de la science authentique. Dans son roman de science-fiction « *Further outlook* » (Duckworth éditeur, Londres, 1957), Mr. Gray Walter part de ce fait mathématique bien connu : il existe des courbes qui peuvent être contenues dans un petit carré tracé sur un plan et dont pourtant la longueur est infinie.

Il imagine que l'on construit sur le même principe des volumes *finis* dont la surface serait pourtant infinie. Selon lui, un tel volume pourrait voyager librement non seulement dans l'espace mais dans le temps, et son astronef « Le Flocon de Neige » visite non seulement les étoiles, mais notre époque en partant de l'an 2.008 !

Voilà les sommets de l'imagination des auteurs de science-fiction en cet an de grâce 1957. Et un jour viendra où même ces sommets seront atteints par la marche en avant de la science...



PLUS DE MANUSCRITS, S. V. P. !

Depuis le lancement de « *Fiction* », près de 800 nouvelles françaises nous ont été soumises en vue d'une publication éventuelle. A l'heure actuelle, plus de 70 de ces nouvelles sont retenues pour nos numéros à venir. A raison de 2 ou 3 par numéro — chiffre maximum que nous observons — nous sommes couverts en manuscrits français pour plus de deux ans à l'avance. Il est donc inutile de nous soumettre de nouveaux manuscrits, dont nous ne serions même pas en mesure d'assurer la publication. Nous prions tous les auteurs de bien vouloir tenir compte de cet avis et nous excusons d'avance de ne pas leur répondre au cas où ils nous communiqueraient quand même leurs récits.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

ANTICIPATION

« *Le grand pressoir* », par Georges Belmont (Robert Laffont).

Ce n'est pas sans un certain étonnement que j'ai vu, au dos de ce livre, la prière d'insérer le mentionner comme étant « l'une des œuvres les plus fortes et les plus représentatives de notre époque troublée ». On sait que ces petits textes, dont l'intention, excellente, est de donner au lecteur un aperçu de l'ouvrage sans qu'il soit obligé de glaner entre des pages non coupées des bribes d'information, tendent de plus en plus à prendre le caractère de panneaux publicitaires. Mais il arrive que cette publicité soit si grandiloquente qu'elle cesse d'être supportable ou simplement efficace. Elle ne connaît même pas les limites de la publicité technique qui évite de promettre plus qu'elle ne peut tenir ; car pourquoi se soucierait-elle de la réalité ? Après tout, il ne s'agit que de mots et comment pourrait-on prouver objectivement qu'un bouquin n'est pas le plus grand de son époque ?

En tout cas, cette question me paraît tout particulièrement soulevée par « *Le grand pressoir* », car, malgré cette présentation ridicule, il ne s'agit même pas d'un médiocre roman, tout au plus d'un mauvais reportage sur une guerre à venir.

Car le livre de Belmont conte l'histoire de cette vaste guerre qui pend au-dessus de nous et qui ne saurait manquer de nous écraser un jour ou l'autre. Naturellement, c'est une guerre entre les deux blocs. Et le monde qui naît de cette guerre est celui que l'on pouvait supposer, quelque chose entre celui de « *Fahrenheit 451* » et celui de « *1984* », ces deux œuvres n'étant là que pour situer l'atmosphère, car « toute ressemblance avec elles serait purement fortuite », selon l'expression consacrée.

Cette guerre, d'après les dates indiquées, est une guerre de l'avenir. J'ai d'abord lu le roman en pensant qu'il s'agissait de la dernière guerre, d'un de ces romans nés des souvenirs des combattants et qui, s'ils n'avaient pas le mérite de l'originalité ou de la profondeur, avaient au moins celui de la sincérité, celui de l'effroi, voire celui du dégoût. Mais renseignements pris, il s'agit bien dans l'esprit de l'auteur d'une anticipation, à moins qu'il ne s'agisse au fond d'un de ces romans dont je parlais et qui a été rajeuni au goût du jour.

Ceci est déjà un grief grave, car le monde change, il se transforme sans cesse et plus vite que les espoirs ou les craintes des hommes. Les romans d'anticipation parus après la Première Guerre mondiale, qui décrivaient la guerre à venir comme une guerre de tranchées destinée à durer vingt ans au lieu de cinq, se trompaient. Le futur, quoi qu'on dise, ne répète jamais le présent ni le passé. Quelle que soit cette guerre à venir, si elle vient, et cela même peut être mis en doute si l'on donne au terme de guerre son sens passé, elle sera à coup sûr différente. Elle est déjà en germe dans nos arsenaux, dans les travaux de nos savants, ou dans les arsenaux et les têtes des savants des autres pays. Elle est concevable, mais elle ne sera rien de ce que nous avons connu. « Ce que l'on prévoit ne se passe jamais », disait Jean Rostand, « il arrive toujours pire. » Cela est surtout vrai pour la guerre.

Mais peut-être alors pourrait-il s'agir d'un bon roman de la guerre passée. Eh bien, non, la construction en est désordonnée, le style négligé, et il s'agit moins, apparemment, d'une volonté délibérée que d'une lassitude subie. Pourtant ici et là, une image est intéressante, une phrase sonne juste. Mais que de bavardages, d'hésitations, de redites. Et les personnages sont conventionnels. Il y a le Héros frais émoulu de « *1984* », et le méchant sadique, dont le sadisme même s'explique par les boutons, le bégaiement, l'absence de succès féminins, etc. Ces personnages ne

sont même pas des abstractions, ce qui pourrait les rendre supportables en leur donnant la précision d'une idée, le tranchant d'une polémique, ce sont seulement des clichés. Il y a même des clichés sociaux, celui des Américains, par exemple — il est bien connu qu'ils sont blonds, abrutis, qu'ils mâchent du chewing-gum à longueur de journée, qu'ils sont froids et méthodiques ; l'image est si primaire qu'elle en arrive au résultat opposé au souhait de l'auteur. Il est toujours dangereux de traiter un peuple en bloc; quel qu'il soit. On en vient vite à en faire une race.

Ceci dit, il y a plusieurs bons passages au hasard du roman, l'interrogatoire par exemple, au début de la quatrième partie du livre, atteint parfois à la sobriété et à une espèce de grandeur. Un paragraphe, ici et là, s'avère humain et touche juste. Mais il ne s'agit jamais de guerre ni de futur. Il s'agit seulement d'hommes, de douleur et de réactions. Peut-être M. Belmont aurait-il pu écrire après tout un bon roman sur la dernière guerre et revenir ensuite à l'univers encore indéterminé de l'avenir avec plus de précautions. Son cas n'apparaît pas sans espoir, mais il manque presque autant de raisons d'espérer. Ce presque peut faire toute une différence. C'est à Georges Belmont d'en décider maintenant.

Gérard KLEIN.

●

« *Cité Noé n° 2* », par Jimmy Guieu (Fleuve Noir).

Les descendants des rares rescapés de la grande catastrophe atomique (cf. « *La mort de la vie* », du même auteur) confinés depuis quelque deux siècles dans une enceinte protégée, tentent, ayant mis au point un traitement contre les radiations fatales, une sortie vers le monde extérieur. Celui-ci a évidemment subi des transformations, des mutations. Si certaines espèces animales ont disparu, d'autres se sont adaptées, changeant de taille, d'aspect, de couleur, etc. Mais y a-t-il aussi des hommes ? C'est ce que va essayer de découvrir une expédition sur super-camions dont les explorations et pérégrinations sont dignes d'un excellent roman d'aventures genre Rice Burroughs, à ceci près que la jungle africaine ou sud-américaine y est remplacée par le monde post-atomique. Extrêmement constructif.

« *L'homme multiple* » (The multiman), par Vargo Statten (Fleuve Noir).

Un savant anglais, Jimmy Dexter, invente un procédé permettant de créer, à partir d'une seule cellule du corps humain, un sosie parfait de l'individu sur lequel ladite cellule a été prélevée. L'ennui est que l'homme monocellulaire, asexué, non seulement se reproduit par simple fission, mais encore est un véritable monstre qui, possédant les connaissances scientiques et autres de son père, si j'ose dire, n'a d'autre sentiment que l'ambition scientifique, voire l'ambition tout court. Et le premier soin de l'ersatz issu de Dexter est, ayant tué celui-ci, de faire accuser la veuve d'un autre meurtre qu'il a également commis. Ensuite, dévoré par la soif du pouvoir, il élimine, après avoir fabriqué leurs doubles, les personnalités les plus marquantes du pays, puis du monde, afin d'établir une dictature de fer contre laquelle un petit nombre de « libéraux » finiront par se révolter. Mais le prix qu'il faudra payer pour mettre fin au règne des créatures monocellulaires est cher, très cher même, si bien qu'une petite minorité d'hommes seulement pourra jouir des bienfaits de la démocratie enfin retrouvée. Intéressant, mais déprimant et, par moments, un peu trop britannique.

Igor B. MASLOWSKI.

ÉTRANGE

« *La Comtesse Soir* », par Lise Deharme (Julliard).

Ce roman nous conte l'histoire plaisante, un tant soit peu philosophique et moralisatrice, d'un homme qui rencontre son idéal féminin en la personne d'un mannequin de cire. Comme tout ce qu'écrit Lise Deharme, c'est un livre qu'on a un peu peur d'abîmer en en parlant. Tout y est

léger ; les phrases dansent un ballet de figures aériennes. L'auteur touche à peine à ce qu'elle raconte et navigue au fil de son intrigue comme une araignée d'eau à la surface d'un étang. Et elle laisse de gracieux sillages.

Cependant, cette légèreté enrobe une rêverie plus sérieuse qu'il ne paraît. Il y a des romans où l'auteur s'efface derrière ses personnages ; ceux de Lise Deharme s'effacent derrière elle. Elle parle donc par leur bouche et ne songe pas à s'en cacher. Elle parle de ce qu'elle aime et de ce qu'elle n'aime pas. Ce qu'elle n'aime pas, c'est l'humanité en général. Et ce qu'elle aime, à la folie, ce sont les bêtes, les plantes, la solitude, ainsi que la beauté sous ses formes les plus rares. Il y a à la fois du Voltaire et Rousseau en elle. Mais sa misanthropie est une forme de la tendresse. Et l'amertume, s'il en est, n'y a pas plus de poids qu'une goutte d'eau.

Car cette histoire fantastique et fantasque est celle d'une découverte du bonheur. Qui n'a rêvé d'une femme qui soit la matérialisation idéale de ses rêves ? Cependant, la parole a été donnée à l'homme pour détruire les rêves. Cette femme donc ne sera pas douée de la parole, ni du reste. Ce sera la Comtesse Soir. Chacun de nous a sa Comtesse Soir enfouie quelque part dans le subconscient. Mais pour lui donner vie, il faut d'abord se fermer à la vie extérieure. Si les héros de Lise Deharme ont toujours la cervelle un peu fêlée, c'est que la folie douce est leur recours. Et dans l'univers sans failles qu'ils ont édifié autour d'eux, ils cultivent patiemment une chimère plus vraie que le réel.

Par la négation du monde, reconstruire un monde. Par le refus de la réalité, concrétiser le rêve intime qu'on a au fond de soi. C'est le mécanisme de toutes les névroses, mais Lise Deharme le transforme en opération magique, en approche du merveilleux. Démarche de l'esprit qui présidait déjà à l'élaboration du monde du « *Château de l'Horloge* », son précédent roman : « *Chacun possède un château imaginaire. Les plus sages ou les plus fous s'y retirent à jamais* ». Le bonheur ainsi trouvé est celui de la paix du cœur. Est-il trop végétatif ? Non, car l'esprit y donne sa pleine mesure. Simplement ce nouvel univers sera le refuge, le havre primordial. (« *Lorsqu'un homme décide de ne plus se soucier du reste du monde, tout s'organise autour de lui avec un calme rassurant.* »)

Je ne sais plus qui disait qu'on aime un écrivain à sa « voix ». Une voix qu'on identifie à ses inflexions, une voix qu'on a plaisir à reconnaître. Celle que nous fait entendre Lise Deharme tinte comme une musique limpide. La mode actuelle en littérature est plutôt au bruit — aux roulements de tambour, aux coups de cymbales. Ecoutez au contraire Lise Deharme :

« *Et voilà qu'après tant de clameurs, de chocs, après tous les râles de l'aventure, j'ai trouvé ce silence que les hommes redoutent tant...* »

« *Ah! plutôt mille fois la solitude, et pour tout bruit l'eau d'une rivière coulant sur des cailloux; plutôt rien : le silence merveilleux où l'on inscrit ce que l'on veut et puis, comme horizon, les arbres sans oiseaux des profondeurs sous-marines.* »

Je souhaite qu'il reste des lecteurs à l'oreille assez fine pour capter ce chant de solitude et de silence.

Alain Dorémieux.

ÉPOUVANTE

« *La nuit de Frankenstein* », par Benoît Becker (Fleuve Noir).

Le troisième volume de la nouvelle série Frankenstein se déroule au Tyrol, en 1895, où un pasteur, admirateur de Nietzsche, décide de créer une race de surhommes en accouplant le monstre avec sa jeune servante, puis, l'expérience ayant tourné court, avec sa propre femme. Malheureusement pour lui, là non plus, les choses ne se déroulent pas comme prévu, par suite de l'intervention de Mölli, le braconnier du village, qui parvient à faire tomber la créature dans une crevasse en même temps qu'une bande de loups affamés. Comme elle est increvable, nous la retrouverons

certainement dans un quatrième volume de la série, mais je tiens à signaler que celui-ci est nettement supérieur aux deux premiers, que son scénario n'est pas mauvais du tout, qu'il a beaucoup d'ambiance et que la psychologie n'en est point absente.

●

« *Les pourvoyeurs* », par Kurt Steiner (Fleuve Noir).

Un jeune homme, Alain Heurtot, amoureux fou d'une jeune femme rencontrée dans un bois, la tue en même temps que celui qu'il prend pour son amant, puis va se constituer prisonnier. Surprise générale quand, à l'arrivée de la police, on ne découvre aucun des deux cadavres. Et l'assassin, ayant été examiné par de savants psychiatres, est temporairement interné.

Nous le retrouvons une quinzaine d'années plus tard, écrivain, mais pensant toujours à une de ses victimes — la femme. Sujet à des hallucinations auditives et visuelles, il retourne un jour sur les lieux du crime en croyant suivre l'ombre de la bien-aimée et revit la même scène, à cette différence près que l'homme dont il avait été jaloux n'est autre que lui-même, l'assassin étant toujours l'Alain Heurtot d'il y a quinze ans. Et il se retrouve dans l'autre monde ou, plus exactement, dans un des autres mondes, celui-là étant particulièrement réservé aux assassins et aux suicidés (or, de la façon dont le second drame s'est déroulé, il est les deux en même temps). Il parviendra néanmoins à tromper le maître des lieux, à revenir sur terre à une période antérieure à son premier crime et, finalement, à conquérir la femme qu'il aimait.

Il y a du bon et du moins bon dans ce roman un peu touffu et pas mal compliqué par moments. Les scènes dans l'autre monde sont assez réjouissantes — qu'on me pardonne cette expression — mais la philosophie de l'ensemble (si philosophie il y a, mais je crois qu'il y en a une certaine dose) est assez nébuleuse. L'angoisse est dans l'ensemble bien maintenue, mais je crains que l'effort cérébral demandé au lecteur ne nuise au roman auprès du public auquel il est destiné.

I. B. M.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

La chasse est bonne : cinq bons livres ce mois-ci.

Le premier d'entre eux touche à une question qui passionne tout particulièrement nos lecteurs : le temps. Les récits de voyage dans le temps sont nombreux dans « *Fiction* ». Mais comment l'homme en est-il venu à comprendre et à mesurer le temps ? A cette question répond l'excellent livre de Mme Helga Pohl, traduit de l'allemand par Jean R. Weigand : « *L'homme à la poursuite du temps* » (Plon). Ce livre passionnant suit pas à pas du sablier à l'horloge atomique la poursuite du temps. Je le recommande chaudement.

La collection « Que sais-je », des Presses Universitaires de France, s'élargit à un point qui scandalise certains (je pense à un récent article remarquablement obscurantiste de M. Paul Laberenne, dans « *La Pensée* »), à tel point qu'elle publie un ouvrage intitulé « *La sorcellerie* », par M. Jean Palou. Hâtons-nous de dire que cet ouvrage n'a rien qui puisse choquer un rationaliste. C'est comme phénomène *social*, causé par la pauvreté, que le professeur Palou envisage la sorcellerie. Ouvrage remarquable, très bien écrit, généreux et imaginatif.

Dans la collection « Le temps qui court », les Editions du Seuil publient un ouvrage de M. Serge Sauneron, « *Les prêtres de l'ancienne Egypte* ». Là aussi rien qui puisse choquer un rationaliste. Livre pondéré, sérieux, intelligent. Il est pourtant facile à lire, et on voudrait que les romanciers et les conteurs qui ont besoin de renseignements sur l'Egypte ancienne pour y placer leurs récits, l'utilisent. Nos lecteurs également y trouveront matière à réflexion et à rêverie.

Les éditions Bernard Grasset, sous la direction de Gaëtan Bernoville et de Robert Amadou, lancent une nou-

velle collection : « Bilan du Mystère ». Les deux premiers volumes sont : « *Les guérisseurs* », par Maurice Colinon, et « *Les zombies* », par C. H. Dewisme. Si on peut reprocher à ces deux ouvrages, au second surtout, un certain manque de rigueur, ils n'en sont pas moins généreux, bien informés, et imaginatifs.

On peut ne pas être entièrement d'accord avec M. Colinon sur les guérisseurs, il n'en reste pas moins que sa documentation est extrêmement intéressante et mérite réflexion.

Quant au livre de M. C.-H. Dewisme, il porte sur un problème qui a fait l'objet d'innombrables récits fantastiques. M. Dewisme affirme que le phénomène existe et qu'il est expliqué par un poison non encore identifié. La pharmacopée primitive nous a, ces temps derniers, réservé de telles surprises que cette hypothèse n'est pas exclue.

Jacques BERGIER.

DES APPAREILS DE HAUTE QUALITÉ



BON DE COMMANDE N° 73 E

A decouper ou a recopier

Je commande 1 Appareil ______
(indiquer le modele desiré)
que je paierai ______ Fr à la réception et le solde
en __ versements de ___ Fr
Je profiterai de votre cadeau SAC CUIR ______
NOM et Prénoms ______
Profession et adresse complete ______

Date et signature

SOCIÉTÉ d'HORLOGERIE du DOUBS

106, Rue Lafayette - PARIS X°

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A	B	C	D
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.......	650	920	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1250	1790		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	800	1070	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1560	2100		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	**N° 1 à N° 40 incl.**	100	125
	à partir du N° 41	120	145

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, ***ne manquez pas de spécifier*** le type désiré.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

		France et U.F.	Étranger
ajouter les frais de port et de recom.	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**105** F
	3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....

(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

N^os .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O. P. T. A. Paris 1848-38 (1)
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

UN ROBOT POUR ENFANTS

par F. HODA

La science-fiction cinématographique acquiert lentement droit de cité sur les écrans français; en effet il se trouve des distributeurs pour acheter de vieilles bandes et des exploitants pour les projeter; mais comme il se doit, les uns et les autres se trompent d'étage, et au lieu de choisir dans le nouveau, ils plongent la main dans la masse des inepties produites il y a plusieurs années. Comment ose-t-on sortir, après Robby le Robot (voir « Fiction » numéro 44), ce « Tobor » dit le « grand »? Le très soigné et très intéressant film de Wilcox, « *Planète interdite* » aurait dû décourager la distribution de bandes de troisième ordre! Mais Robby n'a pas été assez fort, puisqu'on nous a imposé « *Le maître du monde* », titre choisi en France pour « *Tobor the great* ».

La seule excuse du film de Lee Sholem est qu'il semble destiné aux enfants. Il s'agit en fait d'une simple histoire d'aventure et d'espionnage, comme il en existe des milliers. Pour varier on a introduit un vague thème scientifique et un robot qui prend la place de Superman et autres Batmans. Seulement le robot n'étant qu'une mécanique, l'intérêt habituel de l'enquête policière disparaît totalement. Voici en peu de mots le canevas de cette histoire éculée : la première fusée interplanétaire est prête à se lancer à l'assaut du ciel; mais comment préparer les pilotes? Un vieux savant et un jeune docteur se refusent à risquer la vie d'un être humain dans cette aventure. Ils mettent au point Tobor (Robot écrit à l'envers). Grâce à des effets électro-magnétiques (?) ils le dotent de sensibilité. Immédiatement Tobor fait montre de sentiments paternels et patriotiques! Un espion ayant enlevé le vieux savant et son jeune petit fils, Tobor se lance sur la piste et les délivre. La mère du jeune petit-fils, veuve de la guerre de Corée, aime le jeune savant : ils se marieront, tandis que les espions sont mis hors d'état de nuire par la bonne machine. Un point, c'est tout. Si on ajoute à cela que le metteur en scène s'est contenté de poser une caméra devant les groupes de personnages et de filmer le tout à la va-comme-ça-vient, on comprendra le peu d'enthousiasme de votre serviteur. Je ne connais pas les dialogues originaux, mais le doublage m'a semblé peu fidèle. Quant aux acteurs ils ne font aucun effort. Quelques passages de suspense distillés ça et là empêchent le spectateur de fermer les deux yeux à la fois.

Tout cela est navrant : le prêchi-prêcha patriotique, les personnages linéaires, l'absence totale d'imagination du scénariste et du réalisateur, l'infantilisme du thème, etc. Les auteurs auraient pu donner avec la présence du robot un semblant de profondeur à leur film. Mais l'histoire a dû sans doute les ennuyer si prodigieusement qu'ils ont préféré éviter tout effort et en finir au plus vite.

Ce film, comme beaucoup d'autres, montre à quel point les scénaristes et réalisateurs de science-fiction se cantonnent dans la routine des films policiers et d'aventure. Il est vrai que le choix des distributeurs semble leur donner raison. Pourquoi se fatiguer quand ces derniers préfèrent les navets. D'ailleurs la science-fiction permet de faciliter la mise sur pied de scénarios policiers. Avec les robots, point besoin de logique et de déduction. Tout l'intérêt des récits d'espionnage disparaît. Et en apparence les auteurs semblent donner du nouveau. Ce raisonnement aurait pu porter des fruits si d'autres auteurs ne s'étaient avisés de produire depuis quelques années des « science-fictions » plus sérieuses. Espérons que pour une fois les bons films arriveront à chasser les mauvais.

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Cinquième année). — Deuxième semestre 1957. (Nos 44 à 49).

Dépôt légal : 4e trimestre 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.